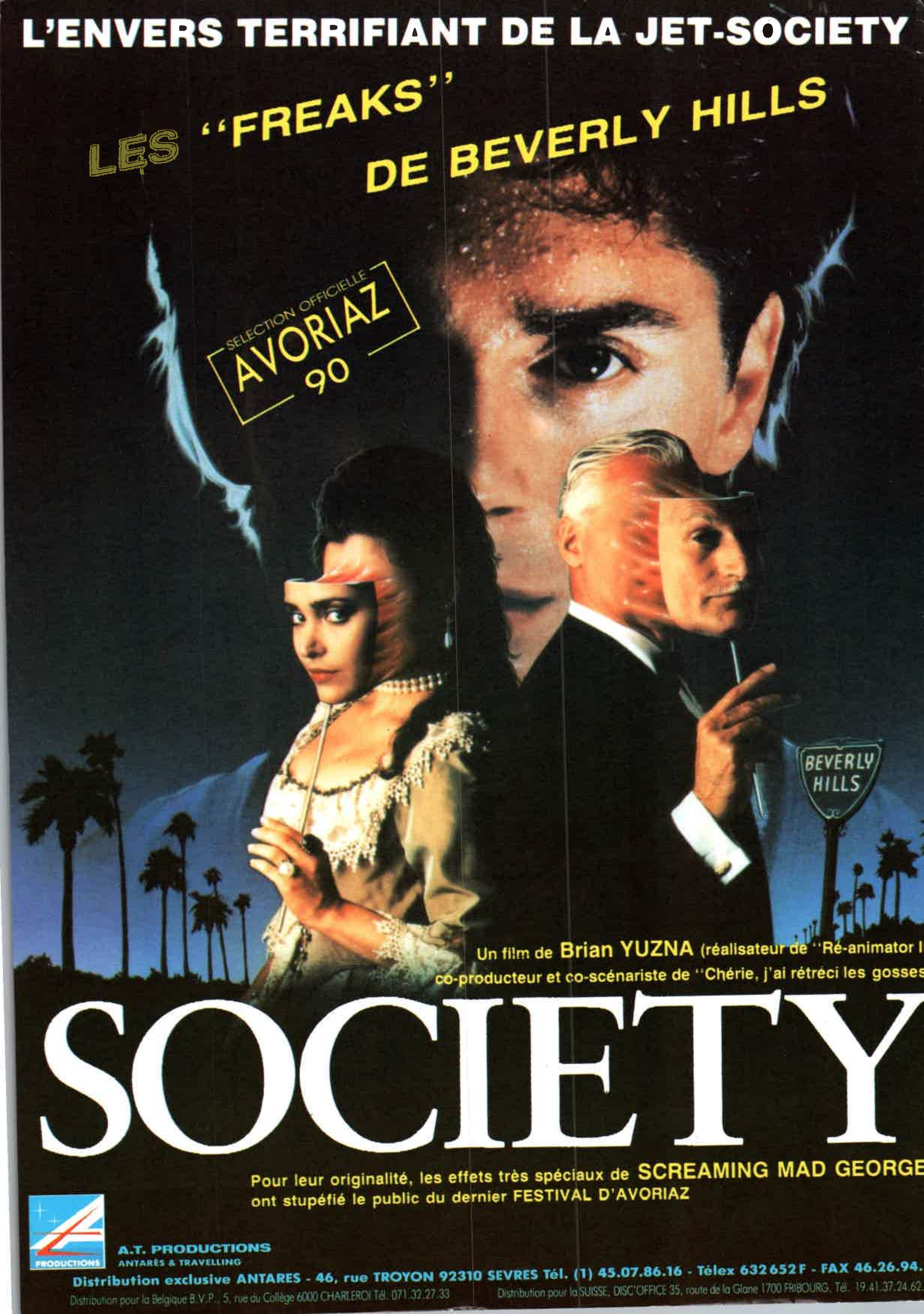

68
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
Les TORTUES NINJA
DARKMAN
RE-ANIMATOR II
STEPHEN KING
M 2016 - 68 - 20,00 F-RD
Belgique: 146 FB - Suisse: 6,50 F -
Espagne: 5.50 Pts - Canada: $ 5.75
STAR WARS
La tête dans les étoiles : GEORGE LUCAS


L'ENVERS TERRIFIANT DE LA JET-SOCIETY
LES "FREAKS" DE BEVERLY HILLS
SELECTION OFFICIELLE AVORIAZ 90
BEVERLY HILLS
Un film de Brian YUZNA (réalisateur de "Ré-animator I
co-producteur et co-scénariste de "Chérie, j'ai rétréci les gosses
SOCIETY
Pour leur originalité, les effets très spéciaux de SCREAMING MAD GEORGE
ont stupéfié le public du dernier FESTIVAL D'AVORIAZ
PRODUCTIONS
A.T. PRODUCTIONS
ANTARÈS & TRAVELLING
Distribution exclusive ANTARES - 46, rue TROYON 92310 SEVRES Tél. (1) 45.07.86.16 - Télex 632 652 F - FAX 46.26.94.
Distribution pour la Belgique B.V.P., 5, rue du Collège 6000 CHARLEROI Tél. 071.32.27.33
Distribution pour la SUISSE, DISC'OFFICE 35, route de la Glane 1700 FRIBOURG. Tél. 19.41.37.24.62

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Dir. de la publication:** Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 68. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Bruno Maccarone, Patrick Nadjar, Edouard Rousseau, Jean-Luc Vandiste. **Correspondants** : Mark Shapiro (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Michèle Abitbol-Lasry, Antarès-Travelling, Daniel Bouteiller, Laurence Braunberger, Bruno Châtelain, Carole Chomand, Stéphanie Di Julio, Marquita Doassans, Florence Farrel, Mathilde Incerti, Sylvie Jos, Christophe L., Lionel Lavault, Marie-Christine Malbert, Catherine Meadeb, Guenièvre Milliner, Joëlle Rameau, Robert Schlockoff, U.G.C., Alain Van Gennep.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Corporation Flying Circus **Photogravure**: I.G.O. **Impression** : Jean Didier. **Distribution**: N.M.P.P. Tirage: 80.000 exemplaires. **Dépôt légal**: Novembre 1990. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOMMAIRE

ACTUALITES

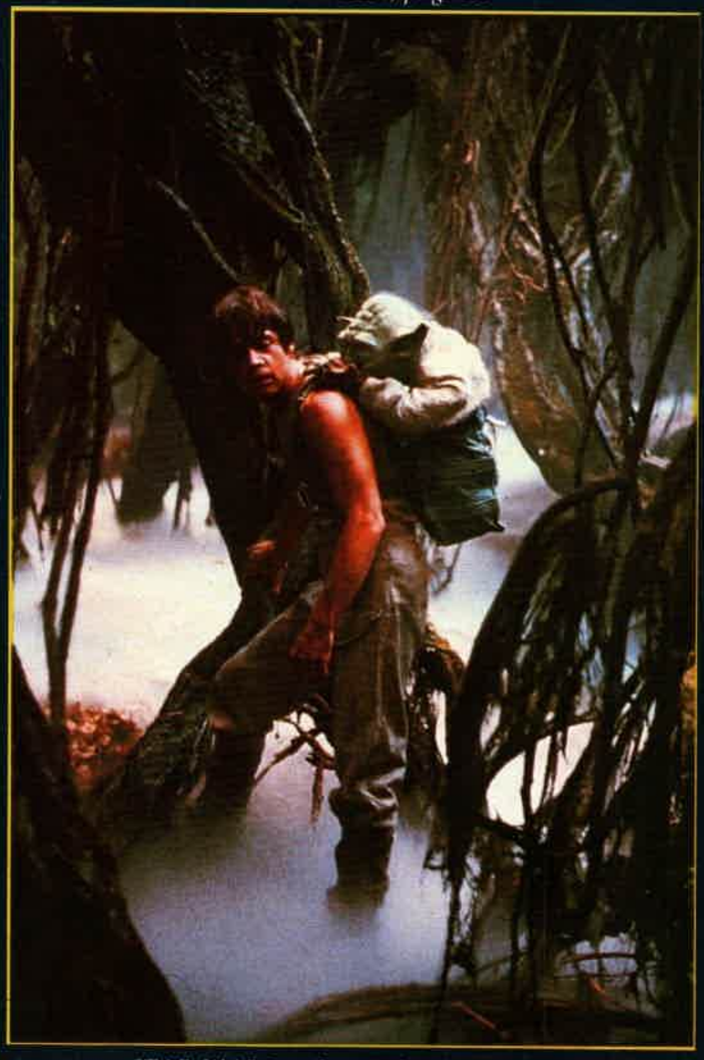
ENTRETIEN

DOSSIERS

RUBRIQUES



DARKMAN, page 18



STAR WARS et George Lucas, page 30

NOTULES LUNAIRES

■ Rappelez-vous, à la fin du premier **Terminator**, Schwarzie était écrasé par un camion, brûlé, dépecé, broyé sous une presse, réduit en charpie. Comment, mais comment allait-on pouvoir le faire revenir dans **Terminator 2**, dont le tournage vient tout juste de débuter ?
"Quand vous achetez un grille-pain, pouvez-vous être sûr que c'est le seul de son genre ?", dixit Cameron. Un peu facile, mais bon, difficile de faire autrement. Le film démarrera donc neuf ans après la fin du premier **Terminator**, en 1992. Et tous ceux qui ne sont pas morts à la fin du premier seront de nouveau de l'aventure. Même Michael Biehn, qui est de tous les Cameron, fera une apparition.
Stan Winston également là pour s'occuper des effets spéciaux et il nous promet que l'on verra dans **Terminator 2** des trucs que l'on n'a jamais vus ailleurs. S'il le dit...

■ Plus proche de **La Nuit des Morts-Vivants** que des **Nus et les Morts**, le film de Mark Pirro avec Deborah Stern et Tony Chichetti ne craint pas d'afficher le titre dément de **Nudist Colony of the Dead**. Sûr que ces nouveaux adeptes du naturisme n'auront que la peau sur les os... Les gendarmes de St-Tropez seraient sur le coup !

■ Paul Verhoeven, qui travaille actuellement sur **Basic Instinct** avec Michael Douglas, un thriller à la **Liaison Fatale**, prépare parallèlement pour *Carolco* une épopée surnaturelle titrée **Warrior**, co-écrite par Gary Goldman deux ans avant **Total Recall**. On n'en sait pas davantage pour l'instant.

■ Soupçonnés de s'être inspirés de la BD *Shok*, publiée en 1981 dans *Judge Dredd Annual*, pour le scénario de **Hardware** (le tonitruant mélange de **Terminator** et **Le Dernier Combat**), les auteurs et la boîte de production *Palace* s'écrasent. L'éditeur et les dessinateurs verront leur nom au générique et recevront une compensation financière. Et tout le monde est content, d'autant que le film accroche au box-office américain.

■ Voici de bonnes nouvelles en provenance de *Full Moon*, la nouvelle compagnie de Charles Band. D'abord, elle économise de grosses sommes en s'en allant tourner **Subpecies** en Roumanie, la patrie des vampires dont l'un des représentants est justement la vedette du film. Deuxième bonne nouvelle : le tournage de **The Pit and the Pendulum** est enfin commencé, avec Lance Henriksen, Jeffrey Combs et Oliver Reed. L'histoire, se déroulant en plein moyen-âge, met en scène le fameux inquisiteur Torquemada... Les premières images de ce film signé Stuart Gordon donnent confiance pour la suite. Idem pour la bande-annonce de **Puppet Master II** de David Allen, où les marionnettes tueuses ramènent leur défunt créateur à la vie...

■ *Troc 7* se propose de devenir une véritable bourse d'échanges pour les collectionneurs d'affiches de cinéma, tout en fournissant aux amateurs photos, affiches et press-books. Un journal trimestriel servira de lien à l'association. Inscriptions auprès de *Troc 7*, 37, rue de la Vialoube, 87000 Limoges. Rens. par Minitel, code "Forum".



EDI-QUESTION-TORIAL-NAIRE

(penser à trouver un autre titre...)

Vous savez pas la nouvelle mode, chez les lecteurs ? C'est de nous écrire pour s'inquiéter de notre santé : "Tout va bien, oui, vous allez tenir, vous êtes sûrs ? La chute du dollar, la chute du thermomètre, la chute de reins de Madonna ne vous affectent pas trop ? Vous voulez pas boire quelque chose ? Puis-je vous présenter ma sœur ? Faites-moi la grâce d'accepter mes vœux de fin d'année sur ce formulaire d'abonnement, je n'ai rien trouvé d'autre comme papier. Non, laissez, le chèque c'est pour vous aussi. Oui, je sais, il y a trop, mais que voulez-vous, quand on aime on ne compte plus", etc...
Quelques uns s'enhardissent à nous téléphoner, d'autres encore n'hésitent pas à se déplacer : "Quand est-ce que va s'arrêter *Mad Movies* ?" m'a personnellement demandé un lecteur, bien en face, comme si l'information figurait déjà au *Journal Officiel* (non, n'essayez pas de le lire, c'est sciant, comme truc...).
Evidemment, la disparition de la plupart des autres revues cause cette inquiétude, on le comprend bien, mais de là à articuler une telle rumeur, cela nous semble très exagéré.
Mais, comme à toute rumeur naissante, il convient de promptement tordre le cou, je n'aurai qu'une seule réponse : tout va bien ! Oui, je sais, c'est bref, mais je ne dispose pas de davantage de place, il faudra bien vous contenter de ça.
Et maintenant passons vite à table (tiens, déjà ?). Mais non, passons vite à la question la plus importante. Depuis près de deux ans nous avons transformé cette revue, ajouté des rubriques, vissé des écrous, peaufiné la mise en pages, privilégié certains articles, amélioré le look (mais si : le joli papier rototo 80 grammes couché plus brillant, la couverture vernie, tout ça..), surveillant amoureusement l'admirable symbiose, comme d'autres regardent mijoter le civet. Eh bien, qu'en pensez-vous, c'est peut-être le moment de nous le dire ?
Si vous vous inquiétez tant que cela pour l'avenir de *Mad Movies*, n'hésitez pas à répondre à ce questionnaire, et envoyez-le à :

MAD MOVIES
(Questionnaire)
4 rue Mansart 75009 Paris.

Inscrivez seulement le numéro de chaque question, et écrivez votre réponse à la suite, inutile donc de tout recopier. Attention, nous offrirons un abonnement d'un an aux 20 lecteurs nous ayant fourni les réponses les plus constructives (y'en a marre de récompenser le hasard au détriment du talent). Publication du nom des lauréats dans le prochain numéro.

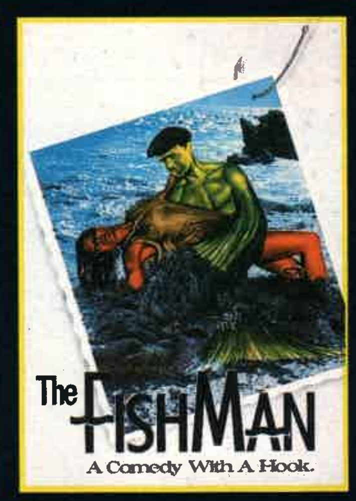
QUESTIONNAIRE

1) Quel âge avez-vous ?

2) Parmi ces rubriques : Notules Lunaires, Dans les Griffes du Cinéphage, Editorial, Box-Office, Vidéo et Débats, New-Vidéo, Courrier des Lecteurs, Forum, The Craignos Monsters, Le Film

■ On s'était promis de vous narrer par le menu cet incident survenu lors du dernier Festival de Cannes et, vous savez ce que c'est, le temps passe... Voici donc une aventure inédite du **Toxic Avenger VS. Baby Doc** ! *Troma* avait organisé, pour promouvoir ses produits, une soirée au night-club *La Chunga*, avec exhibition de Phoebe Legere (épouse de Toxic), chanteuse à ses heures. Surprise dans la boîte : aux premières loges paradaient Jean-Claude Duvalier (dictateur déchu de Haïti, subissant un exil très pénible au soleil méditerranéen) et sa clique. *Troma* a donc renoncé à se produire dans un endroit si accueillant pour "le plus haïssable, le plus assassin, le plus assoiffé de sang des dictateurs" (selon le communiqué de presse). Bravo *Troma*, on t'aime. Surtout lorsque tu conclues : "Plutôt que de fréquenter cette tanière innommable, nous vous suggérons de passer votre temps à des activités des plus constructives : visionner des films *Troma*, comme **Toxic Avenger III**, par exemple".

■ *L'Aide au Court Métrage*, 17 avenue Parmentier, 75011 Paris, comme son nom l'indique, vise à apporter une aide technique (stages, prêts de matériel) aux jeunes cinéastes désirant tourner leur premier court métrage.



■ Un super héros pas piqué des hameçons (je sais, je l'ai déjà faite, mais je l'aime bien !) : **The Fishman**. Leslie Leibowitz est un imbécile heureux (coiffé d'un béret basque) vivant chez ses parents, exerçant un job miteux, et qui désespère sa petite amie. Piqué (au vif !) par un éperlan, il se transforme de temps en temps en homme-poisson ! Imaginez la surprise lorsqu'elle découvre sa queue de poisson... De quoi faire de l'urticaire. Cette comédie/poisson d'avril écrite par Jordan Rush rappelle par son argument de départ **Toxic Avenger**. Mettez vos cirés, ça va faire splash...

Décrypté, Carrières, Guest-Star, Tonton Mad Vs. Flying Jaquette, Petites Annonces, Sang d'Encre, Disques et Ils Ont Osé, lesquelles préférez-vous ?

3) Lesquelles ne vous intéressent pas beaucoup ?

4) Regrettez-vous la disparition des rubriques Mad in France, Les Nouveaux Maquilleurs, Le Ciné-Fan ? (répondez non, ou mentionnez celles que vous regrettez).

5) Seriez-vous pour ou contre une nouvelle rubrique impertinente et satirique, même en sachant qu'elle ne traitera pas exclusivement de cinéma fantastique ?

6) Cela vous gênerait-il que la partie "rubriques" prenne autant de place que la partie "actualités" ?

7) Indépendamment des rubriques, et parmi les dix derniers numéros, quels sont les articles que vous avez le plus appréciés ? (citez-en plusieurs)

8) Et ceux qui vous ont déplu ?

9) Question interview, préférez-vous des propos recueillis incorporés dans un texte traditionnel, ou la forme "question-réponse" d'un entretien classique ?

10) En règle générale, appréciez-vous davantage une critique de film, ou un article d'information ?

11) La maquette des numéros 60 à 68 vous paraît-elle plus satisfaisante que celle des numéros 50 et plus ? Dans un cas comme dans l'autre, dites-nous pourquoi.

12) Préférez-vous les articles sur fond blanc, ou ceux avec des fonds en couleurs ?

13) Dans chaque numéro, combien accorderiez-vous de pages à la partie rétrospective (vous pouvez répondre zéro) ?

14) Quels sujets rétrospectifs, ou thématiques, souhaiteriez-vous voir traiter dans *Mad Movies* ?

15) Dans ce cadre rétrospectif ou thématique, un dossier d'une douzaine de pages (style dossier *Frankenstein*, dans le 64) vous paraît-il fastidieux ?

16) La rubrique vidéo vous semble-t-elle assez importante ?

17) Souhaiteriez-vous nous voir parler de films plus connus dans cette rubrique vidéo (même en sachant que nous aurons déjà traité ces films quelques mois plus tôt lors de leur sortie en salles) ?

18) Préféreriez-vous le magazine avec 16 pages de plus, et coûtant 25 F, ou bien tel qu'il est, et toujours à 20F ?

19) Vous nous aimez moyennement ? Vous allez pouvoir vous défouler : quels sont les principaux défauts de *Mad Movies* ? (Allez-y, cela nous rendra certainement davantage service qu'un wagon de compliments).

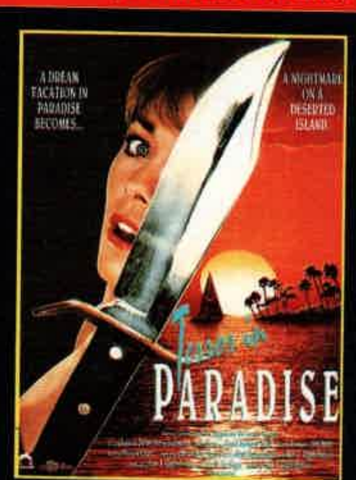
20) Et ses principales qualités ? (vous pensiez bien que nous n'allions pas nous quitter fâchés).

Vous pouvez ici conclure en nous faisant part de vos suggestions diverses. Merci d'avance, et rendez-vous pour les résultats au prochain numéro. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Ah bon, on s'en va, on n'a plus de place. Parfait.

Jean-Pierre PUTTERS



■ Si vous trouvez le club Med trop fade, essayez dont le club Dead (*tu m'as fais peur, je croyais que tu allais nous parler du Club Pède...*). Un jeune couple navigue vers une île hawaïenne paradisaque qu'il pense déserte. Erreur funeste, les G.O. qui animent l'endroit sont en fait des terroristes dirigés par un déserteur, le major Douglas. Ce dernier a enlevé une chirurgienne pour lui refaire le portrait, afin qu'il puisse rentrer au pays. Leur but : faire sauter le Golden Gate à San Francisco ! Et ce n'est pas un couple de touristes qui va contrarier leur projet... La chasse est ouverte dans le **Terror in Paradise** de Peer J. Oppenheimer, avec Joanna Pettet et Leslie Ryan.



EXPLORER FILMS

Une nouvelle société d'effets spéciaux se monte à Paris. Il s'agit d'*Explorer Films*, dont les activités iront du matte-painting à l'animation, en passant par les maquillages, la prise de vue de maquettes et les effets pyrotechniques. Ils sont à la fois à la recherche de projets et de techniciens (décorateurs, maquilleurs, peintres, maquettistes, techniciens du son, musiciens, chefs opérateurs, etc.). Pour tout renseignement, contacter Jean-Claude de Thibaut, 10 Bd. de la Villette, 75019 Paris. Tél.: 43-85-48-26.



■ Steven Spielberg semble enfin s'intéresser à un vrai film fantastique. Il réalisera l'année prochaine **Jurrasic Park** d'après un roman de Michael Crichton. Le scénario se déroule dans un parc d'attraction dans le genre de celui de **Mondwest**, mais avec toute une faune préhistorique cette fois-ci. Il s'avère que les monstrueuses bestioles génétiquement reconstituées se mettent à vivre réellement...

■ Le Centre Culturel d'Ablon-sur-Seine recherche des films en vue d'organiser un Festival Fantastique de 8 et 16mm. Toute proposition peut être envoyée à Centre culturel, Les Rats d'Evil (belle formule ! Attention, "belle formule" n'est pas dans l'adresse), BP 14, 94480 Ablon-sur-Seine.

■ Même chose pour le 4ème Festival du court-métrage d'Agen, dont le règlement s'obtient à Cinévision, Dominique Laffitte, L'Hoste d'Estillac, 47310 Laplume.

■ Après avoir visionné **Promotion Canapé**, mademoiselle Lucette, exerçant une activité itinérante rue Saint-Denis, a porté plainte pour harcèlement sexuel sur son lieu de travail. Au dernières nouvelles Didier Allouch menacerait d'en faire autant. On n'est vraiment pas sorti de l'auberge...

■ Le bon Tom Holland (**Vampire, Vous avez dit Vampire ?** et **Jeu d'Enfant**) s'adonne lui aussi au remake. Il devrait, sous peu (les remake, c'est souvent de la sou peu...), tourner une nouvelle version du **Village des Damnés**. Classique du fantastique british des sixties, l'original, signé Wolf Rilla, détaillait une curieuse invasion extraterrestre personnifiée par des enfants blonds, inquiétants, et tous nés au même instant...

■ Le premier coup de manivelle de **Alien III** sera donné le 7 janvier prochain sous la direction d'un inconnu, David Fincher. Mais, ouille, au générique brillent d'un éclat bien glauque les noms de John Fasano et Larry Ferguson qui ont déjà honteusement plagié **48 Heures** en écrivant son inepte suite ! Méfiance donc...

■ Le Premier Festival Super 8 du Fantastique Lillois se déroulera le 29 janvier 91, au cinéma Pathé, rue de Béthune, à Lille et à 21h, ce qui n'est pas incompatible. Pour tout renseignement sur le concours de maquillage et la sélection, joindre *Archange Productions*, 25 rue de Fourmies, 59155 Faches Thumesnil.



■ Pourquoi les croque-monsieur de Tante Lee ont un goût si particulier ? Sûrement parce que la charmante dame met un point d'honneur à sélectionner (sur pieds) les meilleures viandes... (pourvu que Mac Donald ne nous lise pas...) Le maître queue de **Auntie Lee's Meat Pies**, Joseph Robertson, a mitonné un plat relevé, saupoudré d'humour noir avec la complicité de Karen Black, Pat Morita et Michael Berryman.



■ Encore une histoire de tueur cinglé qui louche sur les dollars de Freddy. Kane, le héros de **The Eye of Satan** de David Kent-Watson, est un adepte de la démonologie. Censé être mort, ce dernier revient de l'au-delà pour continuer à donner en offrande des innocents. Harry Chase, un flic, le contrarie néanmoins dans ses agissements pervers... Du B destiné direct à la vidéo.

■ George Romero, déçu par **Two Evil Eyes**, s'attaque à un projet autrement plus ambitieux, **The Dark Half** d'après le bouquin de Stephen King. Avec Timothy Hutton et Michael Rooker.

■ Casque métallique, culotte de cheval, bottes... Ce super-héros n'est pas vraiment comme les autres. Underground et kistch, **The Rocketeer** se tourne actuellement sous la direction de Joe Johnston (**Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses**) avec Jennifer Connelly, Timothy Dalton, Alan Arkin et Paul Sorvino.

■ Une nouvelle qui va réjouir J.P.P. (*ah ça y est, tu démissionnes?*) : les psycho-killers s'attaquent aux groupes de hard-rock ! En commençant par **Dead Girls** (titre du film de Dennis Devine), dont les textes sont si morbides et désespérants qu'ils poussent deux adolescents au suicide.

LE FANTOME DE L'OPERA

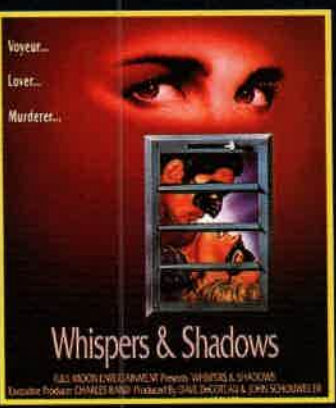
Les Fantômes de l'Opéra se succèdent à une cadence d'enfer. Après la version Dwight Little/Robert Englund, la mini-série de Tony Richardson, le **Darkman** de Sam Raimi, et avant le musical de Joel Schumacher, voici le remake ultra Z, ultra fauché du bouquin de Gaston Leroux par Tony Sinclair, réalisateur de perles comme **Count Tickula**, **Tickenstein** et autres fleurons du genre.
Ce nouveau **Fantôme de l'Opéra** se veut un hommage aux premières versions gothiques. Mais cette fois, l'infortuné héros enlève de jeunes ballerines dans l'espoir de les voir danser comme sa chère Christine. Pour les convaincre, il les met à poil et les torture avec une plume, une constante dans l'œuvre de Mr. Sinclair puisque dans tous ses films la plume se substitue aux tronçonneuses et autres instruments tranchants. Finalement, le fantôme capture Christine qui, sur la partition de son kidnappeur, se livre à un strip-tease grandiose, à ce point chaud que le plafond tombe sur la tête du ravisseur ! Seins nus, gags épais, grosses références, petits moyens (l'harmonium du Fantôme ressemble à un piano pour gosse et son repaire souterrain à une chambre de bonne) et volonté d'en faire un max dans le truculent... Tony Sinclair a trouvé sa voie. Entre Al Adamson et Fred Olen Ray, il est en train de s'installer confortablement dans le domaine de la série Z !


Des scènes de tournage torrides !

■ *Orion* prépare actuellement le tournage de **RoboCop 3**. C'est Fred Dekker (**Extra-Sangsues**, **The Monsters Squad**) qui devrait le réaliser. Frank Miller se charge à nouveau du scénario mais Peter Weller n'a toujours pas donné son accord. Ce n'est après tout qu'une question de dollars ! Weller, toujours lui, se montre plus conciliant avec David Cronenberg qui le dirigera dans **Le Festin Nu** au milieu de toutes sortes de bestioles démentes dues à Rob Bottin.

■ Signalons que *Concorde* produit un certain **Biohazard** réalisé par H. Gallo, avec Catherine Corman et Marc Singer. Espérons qu'il ne s'agit pas (déjà) d'un remake du nanar mythique du même titre, erreur de jeunesse de Fred Olen Ray, dont les vingt dernières minutes sont un bêtisier de toutes les scènes loupées du films... et il y en avait un paquet, notamment avec la poulpeuse (si, si, c'est joli aussi comme ça...) Angelica Petty John.

■ *Full Moon* annonce pour bientôt **Whispers & Shadows** de David Schmoeller (**Tourist Trap**, **Fou à Tuer**, **Catacombs**, **Puppet Master**...). La jolie scénariste d'un soap-opera à succès, trouve son inspiration en espionnant grâce à un système vidéo sophistiqué des voisins. Un jour, son petit copain assiste à un meurtre...



■ Gary Sherman qui nous avait tant déçu avec **Poltergeist III** semble remonter la pente avec **Lisa**, un suspense psychologique dans la tradition Hitchcockienne. Le film met en scène une adolescente dont la jolie maman (Cheryl Ladd) a fauté avec un prince charmant qui, en fait, est un dingue tourmentant par l'intermédiaire du téléphone ses victimes. Le final serait, dit-on, impressionnant et très, très intense. Voilà qui fait plaisir de la part du réalisateur bestial de **Descente aux Enfers** et de **Réincarnations**.

■ Tandis que **Chinese Ghost Story 2** s'achevait sous la houlette bienveillante de Tsui Hark, Ching Siu-Tung terminait le démentiel **Terra Cotta Warrior**. Carrefour de **Highlander** et de **Swordkill**, le film montre un guerrier légendaire, vieux de plusieurs siècles, sortir de la grande muraille de Chine. La bande-annonce laisse présager une réussite aussi exceptionnelle que celle de **Histoires de Fantômes Chinois**.

■ Alors que **Alien III** n'est pas encore tourné, les pompeurs s'activent. **Firestar**, par exemple, met en scène un vaisseau spatial terrien effectuant une mission de routine autour du soleil lorsqu'il est attaqué par une navette extraterrestre. Au cœur d'une autre mission, un alien demeuré sur les lieux s'en prend à l'équipage dont il décime tous les membres un à un. Très Z, ce produit bénéficie de la présence d'Oliver Tobias et de Charles Gray (**Les Vierges de Satan**).

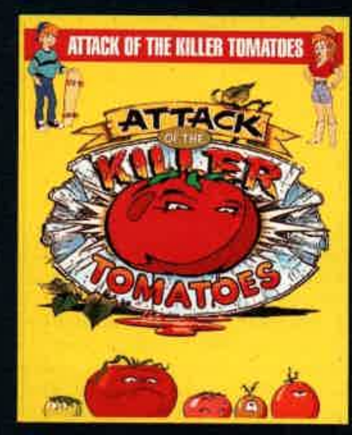


■ A la façon de Zemeckis avec **Retour vers le Futur II et III**, *Tri Star* annonce le tournage simultané de **Hook** et **Peter Pan**. Il s'agit des aventures réactualisées d'un Peter Pan adulte, interprété par Robin Williams, qui se mesurera à Dustin Hoffman, dans la défroque du sinistre Capitaine Crochet. Steven Spielberg réalisera le premier et Joe Dante est pressenti pour le suivant.

■ Depuis qu'elles sont tombées dans le domaine public, les aventures de Sherlock Holmes intéressent beaucoup de monde. Derniers en date, le producteur Peter Snell et le réalisateur Fraser Heston qui préparent **Crucible of Blood** d'après la pièce de théâtre de Paul Giovanni. Confronté à une secte satanique, le nouveau Holmes devrait être Charlton Heston, père du metteur en scène. Elémentaire, mon cher Heston !

■ **The Revenge**, de Roger Zahr, se présente comme un polar classique. David, un ex-flic, doit fuir devant des ennemis qui lui en veulent de trop en savoir sur la corruption policière. Sa famille massacrée par un gros bonnet de la drogue, il crie vengeance et en appelle aux service d'une copine danseuse dont les partenaires, des serpents, serviront amplement...





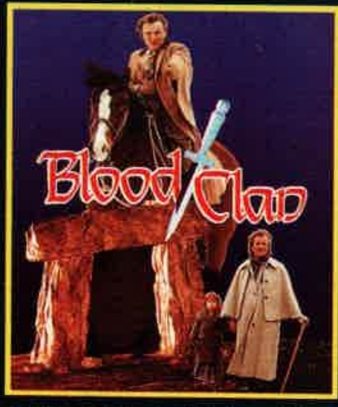
■ Actuellement, aux Etats-Unis, tout est prétexte à dessin animé. On annonce **Le Magicien d'Oz.** Normal. Plus délirant est ce **Attack of the Killer Tomatoes** d'après les deux fameux cult movies. Tandis que toute la population dans son ensemble pense "qu'une bonne tomate est une tomate écrasée", le jeune Fuzzi Tomato prend partie pour ces légumes. Dans sa lutte contre la discrémination, il est secondé par The Tomato Task Force ! Ce qui était bien cinglé en live, paraît bien conventionnel en cartoon. Surtout que ce sont les studios *Marvel* qui se chargent de l'animation de cette série. Long passif pour *Marvel* : ***Spiderman, les Transformers*** et ***G.I. Joe***. De quoi vous dégoûter du ketchup !

■ Quand les séries TV se montrent ambitieuses, cela donne des choses du genre ***Super Force*** qui n'est qu'une version futuriste du fastidieux ***K 2000***. Doué d'une force herculéenne et pilotant une moto pourvue de nombreux accessoires défensifs et de gadgets, le preux Zach Stone (un sosie de David Hasselhoff, secondé par le scientifique de service Spinner, s'en prend aux forces du mal. Rien à signaler sinon que la série se situe en 2020 et que les effets spéciaux sont l'oeuvre de Bob Short **(Beetlejuice)** et de Mark Vargo **(S.O.S. Fantômes)**.



■ La starlette Brinke Stevens se lance dans l'écriture de scénarios avec **Teenage Exorcist**, qui profite opportunément des sorties de **Teenage Mutant... et Exorcist III**. Cette réalisation de Grant Austin Waldman regroupe, outre cette délicieuse personne, le nigaud Eddie Deezen, l'inquiétant Michael Berryman et le bouffi Robert Quarry. Manque plus que Fred Olen Ray, quoi...

■ Un Xul ça va, un Maxim Zul, bonjour les dégats. Mais qu'est-ce qu'un Xul vous demandez-vous ? Le profeseur Marduck vous l'explique : "C'est un esprit maléfique provenant d'une civilisation ancienne, probablement sumérienne". Nous retrouvons maintenant l'inspecteur Joe Kavanaugh qui nous déclare : "Nous avons affaire à une série de meurtres brutaux sans motif apparent". Notre Mad reporter, Gene Davis, a mené l'enquête et va vous révéler des choses ; à vous Gene : "Ah merde, saloperie de micro"... "Euh, Gene, attention, vous êtes en direct sur *Mad Infos*"... "Oui, merci San Helving. Il semblerait que des meurtres rituels aient été commis récemment, et tout a été fait pour que la presse ne soit pas informée. D'autre part, il y a une dizaine d'années, une femme avait été dépecée de la même façon par son propre fils, Earl, qui fut interné par la suite. Enfin, *Mad Infos* peut vous révéler qu'Earl vient juste d'être libéré... Y a-t-il un lien entre toutes ces affaires ? La suite dans notre journal de 38 heures 12. A vous j'ai l'cognac, non Cognacq Jay, oui enfin Ze Redac." "Au fait, si la notule est trop longue, vous glisserez une pub au milieu"... Voilà, vous en savez autant que nous sur **Maxim Xul**, produit et mis en scène par Arthur Egeli avec Adam (Batman) West dans le rôle du prof Marduck.



■ **Blood Clan**, réalisé par Charles Wilkinson, avec Gordon Pinsent et Michelle Little, concerne le clan écossais des Bean (Bean : haricot. On est souvent écossais quand on est haricot ! Eh Boss, elle est pas terrible, celle-là ?) *(si si, les gars, laissez-moi l'abattre !)*, traqué sans relâche par la justice, qui finit par le réduire à néant. Le juge, pris de remords, décide d'adopter Katy, la petite dernière. Vingt ans après, émigrée aux U.S.A., la famille du juge s'est installée dans un endroit paisible. Mais bientôt une série de meurtres violents survient dans la région et Katy est suspectée, puis menacée d'être brûlée comme sorcière.

■ Après le bide retentissant de son **Nightbreed** aux States, Clive Barker signe avec *Universal* pour deux films. Le premier sera une version moderne de **La Momie**, écrite par Mick Garris, et le deuxième une ambitieuse production de science-fiction dont on ne sait rien pour l'instant. Entre temps, **Hellraiser III** devrait se concrétiser.



USER FRIENDLY

■ La Nouvelle-Zélande vient de tourner son remake de notre **Baxter** national avec **User Friendly** de Gregor Nicholas. Le sujet tourne autour de la statue magique d'un chien. Celle-ci donne richesse et une exceptionnelle ardeur au lit à ses propriétaires. Très convoité, l'objet est volé mais ses possesseurs légaux flanqués d'un bull terrier se précipitent sur ses traces... De la parodie de film noir, de la science fiction, de la bouffonnerie, du sexe paillard, **User Friendly** devrait connaître une audience internationale peu courante pour les films néo-zélandais.

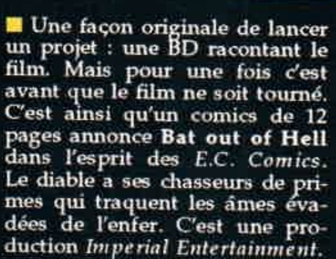
■ On entend des choses bizarres à la radio, et pas que le Top 50 ou les résultats du tiercé. Des fois on y entend du latin, et ça n'a rien à voir avec la messe intégriste... Mais qu'est-ce que c'est, vous exclamez-vous d'une seule voix ? Comme Sven, Bo et Petra (c'est danois comme nom) ne soupçonnent pas que leur poste sert de machine à remonter le temps à un groupe de chevaliers du Moyen-Age. Et Ils vont avoir bien des surprises. **Miracle in Valby**, de Ake Sandgren, se veut dans l'esprit des productions *Amblin* de Steven Spielberg.



■ Les Jetsons sont des personnages de dessin animé très populaires aux Etats-Unis. En France, on ignore jusqu'à leur existence. Les voici dans un long métrage. Le père de famille George Jetson reçoit un ordre de muter sur une autre planète où il se fera le défenseur d'un mouvement écologique contre les débordements de la technologie moderne. Ce sont les usines *Hanna & Barbera* qui signent l'animation du film.



■ Une façon originale de lancer un projet : une BD racontant le film. Mais pour une fois c'est avant que le film ne soit tourné. C'est ainsi qu'un comics de 12 pages annonce **Bat out of Hell** dans l'esprit des *E.C. Comics*. Le diable a ses chasseurs de primes qui traquent les âmes évadées de l'enfer. C'est une production *Imperial Entertainment*.

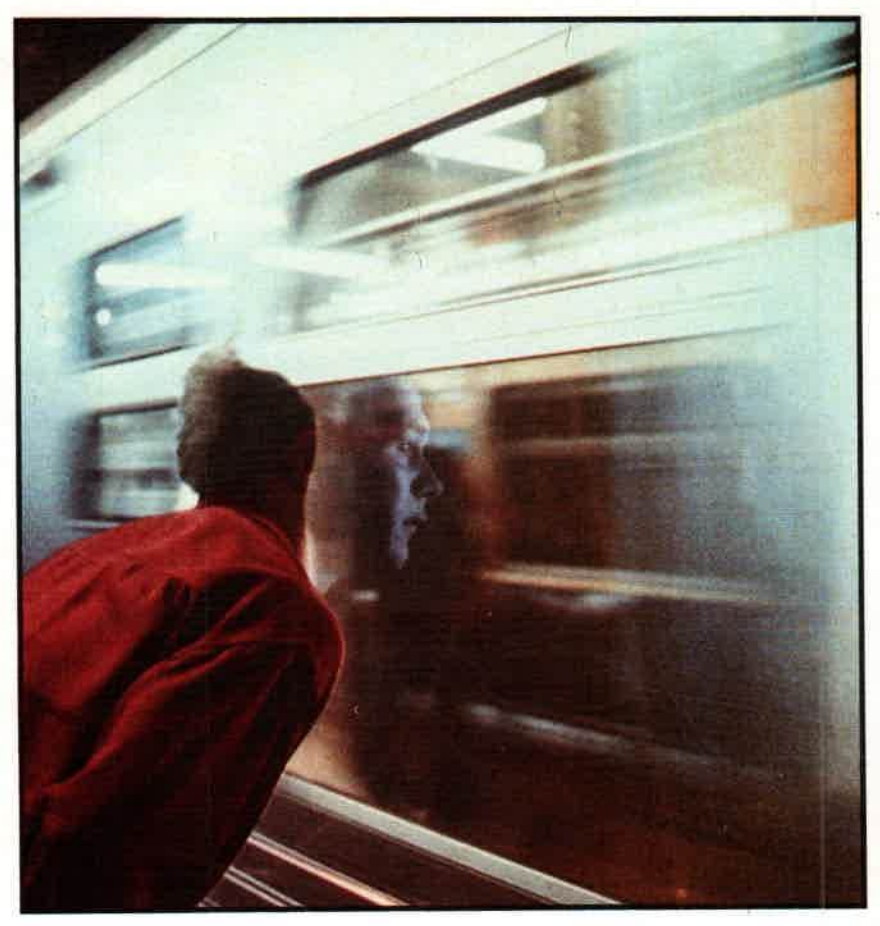




■ Steve J. Postal. Rappelez-vous bien ce nom. Pas moins de quatre films sont actuellement tournés par cet individu qui semble réaliser plus vite que son ombre :
- **Vampires in the Closet**, de S.J.P. avec Angela Shepard (sans doute sa petite amie), Dawn Chappell (celle qui tient le sac de sa copine) et Maurice Postal (le frangin qui aimerait bien se taper la copine de sa copine, vous suivez ?).
- **Honeymoon Murders**, de S.P.J., avec A. Shepard (voir plus haut), Jason Chappell (le frangin de la copine à la petite amie du réalisateur, dont le frère aimerait être le beau-frère) et M. Postal (qui n'est bien qu'au lit... postal !).
- **Honeymoon Murders II**, de S.P.J., avec A.S., J.C. et M.P. (vous vous rendez compte de la place gagnée ?).
- **Evil Spirits of the House**. SP.J., A.S., J.C., M.P., R.A.S... C.Q.F.D. !

San HELVING
(excusez-le, il craque toujours un peu, vers la fin...)

GHOST



Un **Ange de Trop**, **Always** et maintenant **Ghost**, trois films avec des esprits en vedette en moins d'un an. A croire qu'aujourd'hui, à Hollywood, la mort n'est pas l'aboutissement de la fiction mais bel et bien son commencement. **Ghost** débute avec un ange de pierre qui passe par la fenêtre de chez Sam et Molly. Histoire de bien faire comprendre que ce sera tout au long un film à la morale impeccable.
Sam Wheat (Patrick Swayze) est un jeune cadre de banque heureux en ménage avec la belle Molly (Demi Moore). Un soir qu'ils se promènent tous les deux dans les rues de New York, ils sont attaqués par un voyou armé d'un revolver. En voulant protéger sa fiancée, Sam est mortellement blessé. Mais son âme refuse le Paradis et s'accroche à l'amour qui le retient sur terre. Par l'intermédiaire d'une voyante pittoresque (Whoopi Goldberg), il parvient à reprendre contact avec le monde réel et s'aperçoit que le braquage qui a entraîné sa mort n'était pas du tout un fait du hasard. Préméditée, l'affaire met également en danger Molly et Sam fera tout pour la défendre.
Le concept du film de Jerry Zucker est très proche de celui de **Always**. Alors qu'est-ce qui fait que deux films aux sujets aussi similaires ne rencontrent pas le même public ? Pourquoi **Ghost** est-il un méga-hit et **Always** l'un des plus mauvais scores de l'auteur d'**E.T.** ? Eh bien, dans **Ghost**, l'identification est plus facile. Des yuppies accompagnés de superbes jeunes femmes, on en rencontre tous les jours, tandis que des pilotes de canadair... Espérons que cela ne signifie pas que, de nos jours, un jeune cadre dynamique suscite plus d'admiration qu'un pompier volant.
Le casting de **Ghost** est sans aucun risque. Swayze et Demi Moore sont beaux et en pleine forme. Ils donnent une impression de sécurité et de grande confiance en eux. Dans **Always**, Richard Dreyfuss et Holy Hunter renforcent la fragilité de leur personnage. Ils sont vieillissants et jamais sûrs d'eux, plus humains. **Ghost** donne une image connue de la mort. Une vision très catho où les bons vont au Paradis et les méchants en Enfer. Confortable. Spielberg, lui, oublie tout ce qu'on lui a appris et fantasme son au-delà, un jardin idyllique où l'on vous coupe les cheveux. Déroutant.
Avec le personnage comique de Whoopi Goldberg et son intrigue policière, **Ghost** aborde un peu tous les genres. Pour plaire un peu à tout le monde. **Always** est un grand film romanesque dans la lignée directe de **L'aventure de Mme Muir**. Difficile d'intéresser grand monde.
Les deux films se rejoignent lors d'une scène de danse entre le fantôme de l'homme et la femme. Seulement, dans **Always**, les deux êtres ne se touchent pas, ce sont leurs âmes qui s'enlacent. Le héros de **Ghost** est obligé de posséder le corps du médium pour danser avec Molly. L'émotion passe dans les deux films, la sensualité seulement dans **Always**.
Ceci dit, **Ghost** possède ses propres qualités. C'est une bonne comédie fantastique, au romantisme toujours présent, avec des effets spéciaux très réussis, traversée par des personnages attachants tels le spectre du métro ou la médium excentrique. On ne peut que se réjouir qu'un film aussi sympathique trouve un public si nombreux. Même si on en aurait souhaité autant à **Always**.

Didier ALLOUCH

U.S.A. 1990. Réal.: Jerry Zucker. Scén.: Bruce Joel Rubin. Dir. Phot.: Adam Greenberg. Mus.: Maurice Jarre. SPFX.: Richard Edlund et Bruce Nicholson. Prod. : Lisa Weinstein. Int.: Patrick Swayze, Demi Moore, Whoopi Goldberg, Vincent Schiavelli, Tony Goldwin... Dur.: 2 H 06. Dist.: UIP. Sortie le 7 novembre 1990.

LA FIANCEE DE FRANKENSTEIN

Certains classiques accusent mal les années et perdent 90 % de leur pouvoir de fascination quelques décennies après leur première sortie. Pas **La Fiancée de Frankenstein**. Le chef d'œuvre de James Whale demeure contre vents et marées la meilleure adaptation du célèbre mythe à l'écran. Meilleur que l'original, **Frankenstein**, toujours de James Whale, avec toujours Boris Karloff.
Prétentu mort dans l'incendie d'un moulin à la fin du premier film, le monstre a survécu et son créateur, Victor Frankenstein, poursuit ses expériences. Il offre à sa créature une compagne, une fiancée qui, dès sa naissance, sera terrorisée par son propre aspect. Finalement, le monstre détruit le laboratoire entraînant ainsi l'infâme Professeur Prétorius et la fiancée dans la mort.
Personne n'a jamais égalé **La Fiancée de Frankenstein**, la puissance de ses images en noir et blanc. Des images directement inspirées de l'expressionnisme allemand, des images qui installent en une fraction de seconde un univers baroque, noir et tragique.
Moins figée que dans le premier **Frankenstein**, la mise en scène de James Whale balaie ce monde à part par de grands mouvements de caméra, met en valeur les ombres, les expressions des visages. Avec toujours l'extraordinaire candeur morbide de Boris Karloff, ses paupières lourdes, le jeu outré de son créateur et les gestes saccadés de Elsa Lanchester, la fiancée du film. Alternant un rythme lent et des séquences presque hystériques, **La Fiancée de Frankenstein** abonde en séquences anthologiques, en morceaux de bravoure. Prétorius et ses personnages minuscules enfermés dans des bouteilles, la création de la fiancée et bien sûr les miraculeuses apparitions de Boris Karloff, plus pathétique que jamais... Tour à tour tonitruant et intimiste, **La Fiancée de Frankenstein**, et les thèmes qu'il traite, semblent désormais à l'épreuve du temps. Brian Yuzna s'en est bien souvenu en tournant **Re-Animator II**, le remake à la ligne près de **La Fiancée...** Entre **Les Tortues Ninja** et la prochaine **Nuit des Morts-Vivants**, prenez-la par la main !

Betty CHAPPE

The Bride of Frankenstein. USA. 1935. Réal.: James Whale. Scén.: William Hurlbut, John Lloyd Balderston d'après le roman de Mary Shelley. Dir. Phot.: John J. Mescall. Mus.: Franz Waxman. SPFX : Jack Pierce. Prod.: Carl Laemmle Jr./ Universal. Int.: Boris Karloff, Elsa Lanchester, Colin Clive, Valerie Hobson, Ernest Thesiger, Dwight Frye... Dur.: 1 H 20. Dist.: Les Grands Films Classiques. Reprise à Paris le 21 novembre 1990.



LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE





Difficile de croire que le type qui a commis ce film se soit pris au sérieux. Difficile de croire que l'auteur de cet **Excalibur** que l'on dirait revu à la fois par des Bergman, Rivette et Bresson mollassons, ait fait ce film volontairement. Difficile de croire que les acteurs n'aient pas été soumis à la torture pour accepter de déclamer un texte aussi long, aussi creux, aussi pénible (et un bravo spécial au professionnalisme de Michel Vitold qui arrive à sortir à quatre reprises la même tirade alambiquée sans jamais bailler une seule fois). Difficile aussi de croire qu'un producteur ait eu envie de mettre un franc dans ce film sur la foi d'un scénario qui devait peser deux tonnes. Difficile, en fait, de croire que ce film existe.

Mais il existe bel et bien et il dure quatre heures. Quatre heures à lutter contre le sommeil et l'ennui. Quatre heure dont on ne retire qu'une seule satisfaction : la fierté d'avoir tenu.

On n'osera conseiller **Les Chevaliers de la Table Ronde** qu'à trois catégories de spectateurs : les criminels en fuite qui pourront se cacher dans l'obscurité de la salle, sûr qu'après ça certains iront directement se rendre à la police ; les amoureux qui dégoteront ici le film idéal pour eux, ça dure quatre heures, on a pas grand chose à faire de ce qui se passe sur l'écran, et on est seulement dérangés par les cris hystériques des acteurs ; les masochistes qui trouveront plus d'eau qu'il n'en faut pour alimenter le moulin de leur perversion.

Né d'une intense masturbation intellectuelle, **Les Chevaliers de la Table Ronde** réussi la gageure de tirer d'un des mythes les plus beaux et les plus passionnants, la légende du roi Arthur, une œuvre insupportable et irritante. Détestable.

Didier ALLOUCH

France. 1990. Réal.: Denis Llorca. Scén. et Dial.: Denis Llorca et Philippe Vialèles. Phot.: Joël Krellenstein, Jean-Claude Gredier et Matthieu Lecoutre. Mus.: Hervé Llorca. Mont.: Nathalie Leguay. Prod.: Pierre Braunberger. Int.: Maria Casares, Michel Vitold, Alain Cuny, Mireille Delcroix, Denis Llorca... Dur.: 3 H 50. Dist.: Pierre Braunberger. Sortie à Paris le 7 novembre 1990.

LA PETITE SIRENE



Il est pratiquement inévitable lorsqu'on lit une critique sur un Walt Disney de retrouver le terme : "la magie Disney". Cette expression a tellement été utilisée qu'elle en a un peu perdu son sens. Cette formule a tellement servie qu'elle en est tombée au rang de cliché inutilisable. Dommage, car on en aurait bien besoin pour parler de ce qui est sans doute sorti de mieux des studios Disney depuis une bonne vingtaine d'années, **La Petite Sirène.**

Après des escapades ratées du côté de l'Héroïc-Fantasy (**Taram**) ou des comédies musicales urbaines et branchées (**Oliver et Compagnie**), les créateurs de chez tonton Walt ont enfin compris que pour retrouver une certaine identité, il fallait retourner à la source. Et la source, chez Disney, cela a toujours était le conte de fées.

La Petite Sirène était déjà à l'étude du vivant de Walt Disney. Le projet a capoté mais n'a jamais été abandonné. C'est John Musker et Ron Clements, déjà créateurs de **Basil Détective Privé**, qui le ressortent du tiroir. L'idée, avec ce film, était simple. Il fallait retrouver l'esprit qui animait le studio dans les années 50, retrouver le charme des longs métrages de cette époque, refuser les innovations techniques ou, du moins, ne les utiliser que pour renforcer le coté classique du dessin, ne pas hésiter à créer des personnages insensés, retrouver le regard d'enfant que Walt Disney posait sur ses créations.

Mission accomplie. **La Petite Sirène** devient un classique instantané, du niveau de **La Belle au Bois Dormant** ou de **La Belle et le Clochard.** Un film bourré d'imagination et de trouvailles amusantes. La musique, récompensée d'un Oscar, est grandiose, et l'histoire a rarement été aussi bien écrite dans un dessin animé Disney.

Il sera intéressant de savoir comment les gamins habitués aux niponneries de *La 5* ou de Dorothée réagiront à la vision de **La Petite Sirène**, de savoir si le père du rêve grand écran aurait eu sa place dans les années 90. Difficile d'en douter.

Jack TEWKSBURY

The Little Mermaid. U.S.A. 1990. Réal. et Scén.: John Musker et Ron Clements d'après le conte de Hans Christian Andersen. Mus.: Allan Menken. Chans.: Howard Ashman et Alan Menken. Prod. Ass.: Maureen Donley. SPFX: Mark Dindal. Dur.: 1 H 24. Dist.: Warner. Sortie le 28 novembre 1990.



L'ENFANT MIROIR



Ne se soucier de rien, ne pas avoir peur d'être cruel, refuser d'aller se coucher, se montrer curieux de tout, oublier pour continuer à s'amuser, aimer un père, attendre le retour d'un grand frère, craindre les punitions d'une mère. Vivre normalement, pleinement, son enfance. Subir tranquillement l'atrocité du monde adulte, y trouver du plaisir même. Progresser à l'intérieur de ce monde, commencer à prendre conscience de ses actes, grandir contre sa volonté. Et crier, crier, crier encore, pour mourir enfant et renaître autre.

L'enfance est insaisissable. Philip Ridley l'a saisie. Elle n'est pas sublimée, merveilleuse, irréaliste, comme dans le flamboyant **Empire du Soleil** de Steven Spielberg. Non, l'enfance de **L'Enfant Miroir** n'est pas forcément sympathique, ni attendrissante. Elle est, en comparaison au monde adulte qui, lui, a cessé d'être. L'"enfant miroir" s'accommode d'une mère usée, méchante, d'un père traîne savate. En pleine campagne, il s'est coulé dans des habitudes. Farce et discussions entre copains, rendez-vous ponctuel avec son père, folles escapades dans les champs de blé. Dans cet univers de rêve, les cauchemars font irruption, progressivement, naturellement, comme autant d'approches insidieuses vers la réalité. L'étrange voisine devient un vampire, les compagnons de jeu de l'enfant son retrouvés morts, une voiture noire resplendissante sillonne la région, le père s'immole devant l'enfant, la mère sombre dans la folie. Mais l'enfant, simple spectateur de la tragédie, continue son chemin vers les derniers instants du plus bel âge. L'"enfant miroir" est encore invulnérable, et lorsque le cadavre de son père finit de se consumer dans les flammes, il n'a d'yeux que pour la cendre en train de s'envoler vers le ciel. Cette morbide beauté de l'innocence s'évanouit au fil des événements. L'ivresse de l'enfant se perd au contact trop direct du monde adulte. Amené à jouer un rôle dans ce drame rural interprété par des personnes d'âge mur, l'enfant, tel Icare, s'y brûle les ailes. L'innocence chute lourdement. Et Philip Ridley, comme s'il ne s'était jamais remis de la perte de ses dix ans, de conclure dans la douleur le plus beau film sur l'enfance, vue non pas par un adulte, mais par un ex-enfant.

Vincent GUIGNEBERT

Reflecting Skin. 1990. Grande-Bretagne. Réal. et scén.: Philip Ridley. Dir. Phot. Dick Pope. Mus.: Nick Bicat. Prod.: Dominic Anciano et Ray Burdis/Fugitive Films. Int.: Viggo Mortensen, Lindsay Duncan, Jeremy Cooper, Sheila Moore, Duncan Fraser, Robert Koons... Dur.: 1H 35. Dist.: Forum. Sortie à Paris prévue le 28 novembre 1990.

ABONNEMENT



L'alternative n'a jamais été plus claire : soit vous vous abonnez, soit vous restez dans le camp de ceux qui ne reçoivent pas leur *Mad Movies* à domicile, et dans ce cas vous êtes à plaindre. Dans le premier cas, et si vous vous montrez rapides, vous pourrez même recevoir un cadeau, c'est presque trop.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

GRATUIT

Pour les 150 premiers à nous faire parvenir votre abonnement, nous offrons gratuitement, et au choix, la K7 VHS de **Society**, le film de Brian Yuzna, aux effets spéciaux étonnants de Screaming Mad George (voir article dans ce présent numéro), sortant, à la location, chez *Antarès Travelling*, ou bien une K7 des **Cauchemars de Freddy**, sortie chez *Proserpine*, et comprenant deux épisodes de la série. Tous ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ________________ PRENOM ________________

ADRESSE ________________________________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

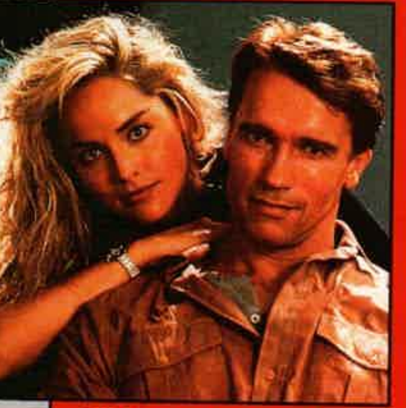
AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.S.: Marc Shapiro. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MS	MT
Darkman	5		4	4	6	4
Dick Tracy	4	5	6		4	6
L'Enfant Miroir	4		6			4
La Fiancée de Frankenstein	4	5	2	5	6	5
Ghost	3				6	
La Petite Sirène	4				4	4
Ré-Animator II	3	4	4	4		3
Robocop II	5	5	5	4	4	4
Sailor et Lula	5		1			6
Les Tortues Ninja			0	1	3	4
Total Recall	2	4	2	3	5	4
Society	3	4	2	3		4

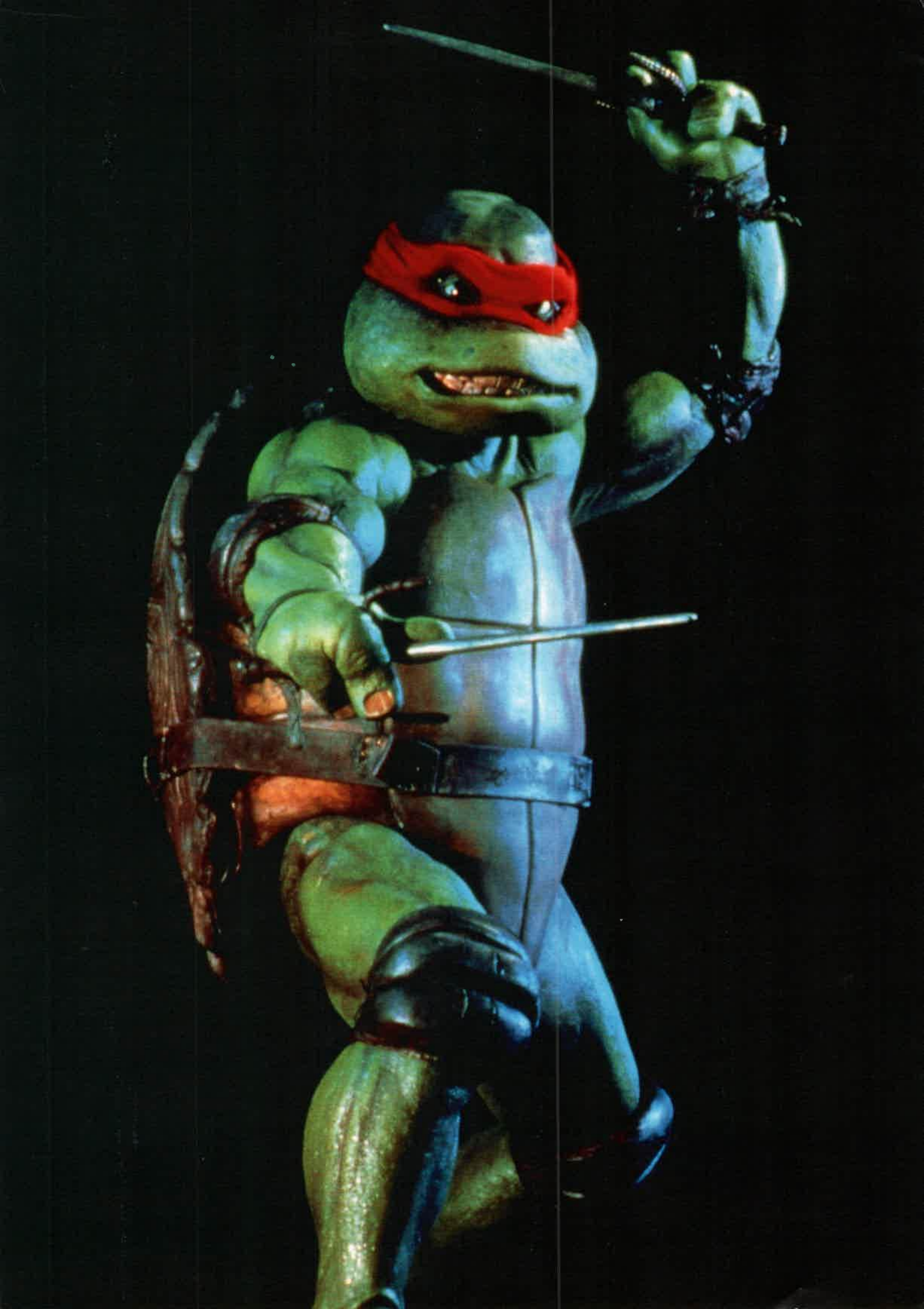
BOX-OFFICE

Certaines carrières démarrent fort. Trop fort et, ensuite, s'écroulent lamentablement suite à un bouche à oreille désastreux. Témoin **RoboCop 2**. Après une première journée d'exploitation spectaculaire (plus de 22.000 sièges remplis à Paris), le film tient la distance sur toute la semaine. Il dépasse les 110.000 tickets vendus. Mais la dérouillée en deuxième semaine est rude. 70 % de baisse. Bilan de fin de carrière : 180.000 androïdes dans la capitale ! En comparaison, **Gremlins 2** fait un malheur lorsqu'il s'approche tranquillement des 400.000 peluches hystériques. Toujours dans le domaine de la séquelle, **Retour vers le Futur 3** se stabilise autour des 315.000 cowboys d'opérette. Pas mal, mais les signes d'essouflement commercial de la série sont probant. Dick Tracy se comporte nettement moins bien que prévu. Le détective jaune, assommé par une pub débordante à la **Batman**, arrive à 230.000 suspects en troisième semaine. Ses distributeurs en attendaient 100.000 de plus, mais le film s'installe pour une carrière plus durable que celle des **RoboCop 2** et cie. Cela change agréablement du raisonnement "prends l'oseille et tire toi !".



TOTAL RECALL, l'émotion totale : Schwarzenegger et Sharon Stone tendent l'oreille au doux bruissement du billet vert.

Tandis qu'aux States, **Darkman** connaît un succès inattendu, que **Les Tortues Ninja** atteignent les 130 millions de $ de recette, **Total Recall** casse la baraque en France. On refuse du monde et les files d'attente mesurent des kilomètres. 33.000 martiens lors de la première journée d'exploitation à Paris, 20.000 le jeudi (normal, les baisses sont toujours importantes ce jour-là)... *Columbia* est euphorique et attend environ 250.000 spectateurs la première semaine. **Total Recall** écrase la concurrence et devrait logiquement monter jusqu'à 700.000 entrées Paris. On n'avait pas vu ça depuis longtemps.



LES TORTUES NINJA

Elles sont vertes, elles pratiquent les arts martiaux, elles se nourrissent de pizzas, elles rapportent gros pour un investissement minimal...



Les Tortues Ninja bouffent à tous les rateliers et rameutent la foule. Phénomène de société ou fructueuse opération commerciale ?

Il existe des films que l'on n'attend pas particulièrement, des films qui paraissent tellement risqués dans leur conception que les gros distributeurs ne misent que des clopinettes sur eux. **Les Tortues Ninja**, éjecté par les majors, s'est finalement replié sur *New Line*, la firme des **Freddy** qui, pour un apport de 2 millions de dollars, en récoltera quelque chose comme 135. Ce qui s'appelle avoir du flair. Pas de doute, le bide retentissant de **Howard the Duck** a dissuadé les investisseurs. A l'opposé du canard de George Lucas, **Les Tortues Ninja** n'irrite personne. **Howard the Duck** déplaisait aux adultes de par son concept (un nabot emplumé roulant des yeux de porcelaine) et les enfants le trouvaient trop adulte. **Les Tortues Ninja** se veut d'abord un spectacle pour gamins. Tant mieux si les adultes accrochent. Et ils ont mordu à l'hameçon. Par millions.

NOUVELLE VAGUE

Le public américain se gave de bandes dessinées. **Batman, Dick Tracy, Les Tortues Ninja** (qui est un film britannique) ont ramassé gros et une demi-douzaine d'autres se préparent à contre-attaquer. Mais entre les **Spiderman**, les **Superman** et autres **Flash**, **Les Tortues Ninja** ne répond pas exactement aux normes du super-héros en collant bleu et caleçon rouge. Parti d'une bande dessinée underground en noir et blanc destinée à un public ultra spécialisé, puis d'un dessin animé plutôt foireux, *Les Chevaliers d'Ecailles* (titre que le distributeur cinéma a heureusement ignoré), **Les Tortues Ninjas** mêle un peu de tout et de n'importe quoi. Un peu d'anthropomorphisme àla Walt Disney, des arts martiaux arrosés de sagesse orientale, de la culture new-yorkaise cherchant du côté du Bronx et de Brooklin (les tortues se comportent vraiment comme de jeunes blacks turbulents et férus de rap), une large rasade de super exploits à base de mutations génétiques... Comment rendre ce bric-à-brac cohérent ? Comment donner une existence véritable et live à des héros qui, en dessin animé, ne parviennent même pas à capter l'intérêt d'un adolescent pas trop con ? Tenir cette gageure tient tout simplement de l'exploit.

Non seulement **Les Tortues Ninja** impose immédiatement ses personnages sans que l'on s'interroge sur les kilos de latex qui recouvrent des comédiens transpirant à grosses gouttes, non seulement **Les Tortues Ninja** emprunte des sentiers encore en friche, mais, de surcroît, évite le crétinisme, la lippe baveuse des productions mongoloïdes généralement collées aux gosses. N'allez pas pour autant chercher des alibis sociaux, un humour original dans le film. Sa fonction : divertir. Divertir à l'américaine. Cela implique des private jokes, des flics incapables, l'emploi de bons vieux tubes, des bastons cyclopéennes, un méchant qui ne pense qu'à conquérir le monde et dominer la ville...

DIVERTIR, DIVERTIR...

Un tube renfermant une matière radioactive perdu dans les égoûts, quatre petites tortues qui passent par là, un rat grand connaisseur en matière de techniques de combat japonaises... Les reptiles mutent, deviennent des Ninjas, et se mettent au service de la veuve et de l'orphelin dans une cité pourrie par le crime. Dans cette même cité, une journaliste, April O'Neil, lance une vigoureuse campagne contre les malfrats qui rançonnent les braves citoyens. En compagnie des tortues et de leur mentor, le rat Splinter, la jeune femme déjoue les plans des hordes de ninjas du vilain Pied... Pas de doute : nous sommes en terrain connu. Le Joker menace Gotham, Lex Luthor botte les fesses des notables de Metropolis... Et le méchant des **Tortues Ninja**, le Pied nippon, va jusqu'à piquer leur télé à des ménagères ventripotentes. Petite complaisance de la part des auteurs : le vilain symbolise la toute puissante économique japonaise. Sans scrupules, avide et très bien organisée, l'organisation criminelle ici décrite ne fait que conforter les Américains dans leur méfiance des asiatiques. Après les nazis dans les années 40, les communistes propagandistes dans les fifties, l'Amérique a trouvé sa nouvelle crainte, sa dernière tête de turc : les Japonais. Merci **Les Tortues Ninja**. Un bel exemple de xénophobie. **Les Tortues Ninja** carresse le public yankee dans le sens du poil et les ricains roucoulent de plaisir...

Baptisés Leonardo, Raphael, Donatello et Michelangelo (d'après les noms de quatre peintres de la Renaissance), les quatre mousquetaires reptiliens passent donc leur temps à s'envoyer des vannes, à regarder la télévision, à dévorer des pizzas, à danser, à pratiquer les arts martiaux... La gamme complète des activités que d'aucuns aimeraient pratiquer. Bandes dessinées, dessin animé pour les plus petits, jeux vidéo, poupées et marque de céréales, les Tortues Ninja rentrent dans les moeurs. Elles emploient un vocabulaire typiquement américain, se nourrissent de tout ce qui passe dans un tube cathodique, jouent à fond la carte du merchandising. Conscient du label "produit" de son film, Steve Barron, clippeur chez Michael Jackson et ZZ Top, ne rougit pas de honte à l'idée de livrer une marchandise parmi tant d'autres. Il remplit plus que correctement son contrat. Rythmé, drôle, révélateur d'un certain état d'esprit américain, mignon (les bestioles sont tout de même assez craquantes), son film a la saveur d'une bonne pizza, le plat préféré des tortues. Vous pouvez lui préférer la salade ou le Bresson mais l'absence d'assaisonnement ne donnera pas forcément meilleur goût.

Marc TOULLEC

Teenage Mutant Ninja Turtles. *Grande- Bretagne. 1989. Réal.: Steve Barron. Scén.: Todd W. Langen et Bobby Herbeck d'après les personnages créés par Jack Laird et Kevin Eastman. Dir. Phot.: John Fenner. Mus.: John Du Prez. SPFX : Jim Henson's Creature's Shop et John Stephenson. prod.: Kim Dawson et Simon Field, David Chan. Int.: Judith Moay, Elias Koteas, James Saito, Jay Petterson, Michael Turney, Raymond Serra... Dur.: 1 H 33. Dist.: Forum. Sortie prévue le 12 décembre 1990.*

Entretien avec STEVE BARRON



Malchanceux avec le pourtant brillant *Electric Dreams*, Steve Barron prend aujourd'hui sa revanche. Star du clip, il tourne pour Michael Jackson, Dire Straits et des dizaines d'autres. Aujourd'hui, il abandonne le look video et se met au service de la bande dessinée. Un vrai aristocrate de la caméra ce Barron !



Mad Movies : *Depuis **Electric Dreams** en 1985, vous n'aviez pas tourné pour le cinéma et vous apparaissez subitement avec **Les Tortues Ninja** !*

Steve Barron : Je me suis retrouvé impliqué dans **Les Tortues Ninja** à la demande de *Golden Harvest* qui m'a envoyé la bande dessinée à la base du film. Dans un premier temps, ils me l'ont expédiée pour avoir mon avis et pour savoir si je pouvais en tirer un film. J'y ai réfléchi avec Samuel en sachant que je n'aurais pas beaucoup d'argent pour le tourner. On savait que ce serait difficile, mais le sujet nous plaisait. On a extrait une histoire de la bande dessinée, puis un scénario. Et à partir de là, tout s'est passé très vite.

M.M.: *Pourquoi ces difficultés financières ?*

S.B.: Au tout début de la production, la bande dessinée n'était pas encore très populaire et personne ne voulait mettre de l'argent dans un projet aussi fou. On a tenté de trouver une major compagnie susceptible de distribuer le film aux Etats-Unis, mais toutes nous ont fermé la porte au nez. Ces refus ont donc considérablement réduit le budget.

M.M.: *L'adaptation au cinéma d'une bande dessinée amène généralement de grosses difficultés...*

S.B.: D'une certaine façon, il est beaucoup plus aisé d'adapter un roman à l'écran. Les difficultés viennent surtout de l'histoire. Celle de la bande dessinée n'était pas assez forte pour donner un scénario digne de ce nom. Par contre, les personnages sont plus vibrants, plus intéressants. Notre attention s'est ainsi focalisée sur l'histoire que la bande dessinée laissait totalement de côté. Visuellement, les choses étaient nettement moins complexes ; le dessin avait déjà créé toute l'esthétique.

M.M.: *Que pensez-vous exactement de la bande dessinée ?*

S.B.: Je l'aime vraiment, surtout à cause de l'humour. Mon album préféré est le quatrième où j'ai puisé pas mal de mon inspiration pour le film. J'y ai pris des séquences entières. Un des autres épisodes m'a également beaucoup plu, "Me, Myself and I". C'est dans celui-ci que Rafael rencontre Casey Jones dans Central Park. Le scénario des **Tortues Ninja** est construit d'après des éléments épars pris dans différents albums de la collection.

M.M.: *Autre difficulté majeure : des comédiens capables d'interpréter des tortues humanoïdes !*

S.B.: Je voulais être sûr que nous n'emploierions pas de marionnettes. Je désirais une réelle attitude d'acteur. Trois des comédiens viennent de New York, le dernier de Londres. Ce dernier, je l'ai embauché car on devait faire réparer un costume à Londres. Sans cet incident, tous les acteurs auraient été New-yorkais. Je pense qu'il est essentiel que les tortues aient vraiment des allures, des comportements de New-yorkais, les bras ballants, la manière de se contortionner... Il fallait que ces mouvements soient transmis à travers les costumes. Des acteurs californiens n'auraient pas été aussi crédibles, aussi expressifs. Par ailleurs, j'ai essayé de tout trouver sur place, à New York, afin de faciliter la production.

M.M.: *Distinguer les tortues les unes par rapport aux autres n'a pas dû être une partie de plaisir..*

S.B.: Ce fut très difficile. Michelangelo a été le plus évident à cerner. Il ressemble réellement à un adolescent new-yorkais. Il rigole tout le temps et ne se pose pas de questions. Donatello est le cinglé de la bande,


L'entraînement des tortues : très ecolo...



l'agité, le dingo, le blagueur. Leonardo est le meneur. Il écoute et comprend. C'est le chef. Et Rafael lui ressemble beaucoup.

M.M.: *L'immense succès du film à travers le monde a dû être une surprise pour vous et les producteurs ?*

S.B.: On pensait que le film marcherait, bien sûr, mais à ce point, c'est vraiment surprenant, inespéré ! Son succès est déjà imputable à la popularité du dessin animé inspiré de la bande dessinée chez les gosses. Cette popularité tient à l'idée originale qui est très enfantine. Les méchants ninjas, le sens de l'humour, le rat... Toutes ces idées, basées sur les concepts généraux de la bande dessinée, sont très fortes. On a adouci ces orientations dans le dessin animé de manière à ce qu'il plaise à un très jeune public. Le dessin animé est très bon, bien écrit, graphiquement satisfaisant et ne montre aucune condescendance vis-à-vis de son audience comme c'est souvent le cas. Le succès conjoint du film, de la bande dessinée et du dessin animé, est peut-être dû à la fascination qu'exercent les êtres surhumains, surtout s'ils portent leur maison sur le dos. Voyez comment agissent les enfants ; ils sont toujours à construire des cabanes, entre deux chaises, sous les tables... Je pense que cela implique un besoin de sécurité. D'où la fascination pour ces créatures qui transportent leur maison, leur abris sur le dos.

M.M.: *Pensez-vous que le concept des* **Tortues Ninja** *aurait été possible avec un autre animal, un lézard, des poules ?*

S.B.: Les tortues ont été choisies pour leur aspect humoristique et psychanalytique. D'autres animaux n'auraient pas convenu. Et puis, la tortue n'est pas vraiment connue pour son agilité, sa mobilité. En faire des guerriers ninja renforce encore la facette comique. Il existe aussi un côté protecteur chez ces reptiles, aspect auquel les enfants sont très sensibles.

M.M.: *Montrer ces tortues évoluant dans un environnement quotidien ne vous a pas causé des problèmes de crédibilité ?*

S.B.: Vous vous devez de créer votre propre réalité. Un concept aussi bizarre que le nôtre détonnerait singulièrement dans un quotidien documentaire. Il était donc nécessaire de bâtir un monde plus abstrait, plus irréel qui convienne parfaitement aux tortues.

M.M.: *A votre avis, qu'est ce qui sépare* **Les Tortues Ninja** *de* **Howard the Duck** *?*

S.B.: 150 millions de dollars déjà ! Ce sont les pertes de ce film et nos recettes aux Etats-Unis ! **Howard the Duck** représentait exactement ce qu'on ne voulait pas faire. Pour pouvoir financer **Les Tortues Ninja**, trouver un distributeur aux Etats-Unis, il fallait à tout prix éviter la comparaison. Le seul point commun entre les deux films est leur origine : la bande dessinée. Les comparer équivaut à mettre côte à côte **Out of Africa** et n'importe quel autre film qui s'inspire d'un roman, sous prétexte que tout deux ont des bases littéraires. C'est la même chose pour la bande dessinée. **Les Tortues Ninja** et **Howard the Duck** ont des sujets totalement différents. Le fait que les deux films mettent en scène des créatures peut évidemment les rapprocher. Dans ce cas, autant comparer mon film avec le **E.T.** de Spielberg. On peut aller loin comme ça...


Le méchant de l'histoire, le Pied (c'est son nom).



M.M.: *Vous parlez beaucoup des enfants. Doit-on en conclure que **Les Tortues Ninja** s'adresse uniquement aux tous petits ?*

S.B.: Je ne crois pas. Aux Etats-Unis, les parents qui accompagnaient les enfants pensaient s'ennuyer et ils ont adoré le film. Le scénario a été écrit pour tous les publics et pas seulement pour les mômes. Certaines plaisanteries ne s'adressent d'ailleurs vraiment pas aux gamins. Et puis, avez-vous déjà observé des enfants dans un cinéma ? Ils n'arrêtent pas de regarder leurs parents pour voir si ceux-ci réagissent comme eux, s'ils s'amusent. Et quand le film fonctionne sur les "vieux", ils en profitent bien plus encore. Au départ, ce sont les enfants qui sont allés voir le film, puis les adultes ont suivi.

M.M.: ***Les Tortues Ninja** a dû présenter un sacré défi au niveau des maquillages ?*

S.B.: Ce fut extrêmement difficile de mettre au point les costumes. En plus, ceux-ci tenaient vraiment très chaud et les comédiens devaient les porter, jouer la comédie prise après prise sans pouvoir les enlever. Pour eux, le travail a vraiment été très dur, mais ils ont tenu le coup.
Ce sont Jim Henson et son Creature's Shop qui ont élaboré les costumes des tortues. Je connaissais déjà Jim pour avoir travaillé avec lui sur la série **Monstres et Merveilles**. Le manque de temps et d'argent a été très éprouvant pour lui. Les créatures étaient animées grâce à l'animatronic, un système mécanique et robotique caché dans les costumes. A la différence des créatures traditionnelles, les nôtres devaient être totalement mobiles et libres. De nouvelles techniques ont été utilisées pour faire parler et bouger les tortues.

M.M.: *Le style des **Tortues Ninja** est très différent de celui de votre premier film, **Electric Dreams**, qui faisait vraiment très clip...*

S.B.: Difficile de les comparer. Je n'ai pas vu **Electric Dreams** depuis des années et je suis encore trop proche des **Tortues Ninja** pour être totalement objectif. J'ai toutefois pas mal changé depuis **Electric Dreams**. Je me suis éloigné de l'emphase visuelle et rapproché des personnages, de l'histoire. Autrefois, le sens visuel était capital, primordial et rien d'autre ne comptait, ni les protagonistes, ni le scénario. Maintenant, je réalise que ce que je délaissais il y a cinq ans est très important. Et j'ai adapté mon style à la bande dessinée. Je ne pouvais pas filmer les **Tortues Ninja** comme **Electric Dreams** !

M.M.: *On ne vous retrouve pas à la réalisation de la séquelle des **Tortues Ninja**. Pourquoi ?*

S.B.: Parce que j'estime qu'il me reste beaucoup de films à réaliser et trop peu de temps pour les concrétiser. Il faut une année pour faire un film. Et je pense que je pourrai tourner quelque chose de plus complet, de plus fignolé que **Les Tortues Ninja** sans m'embarrasser de compromis financiers. De surcroît, je n'ai guère envie de passer douze mois à refaire ce que j'ai déjà fait l'année précédente. Un autre réalisateur le fait actuellement. On ne peut plus rien créer sur **Les Tortues Ninja**, sinon changer l'histoire. Le reste existe déjà dans ce premier film. Cette suite sera, j'en suis sûr, un gros succès, mais pas de l'importance de l'original. L'effet de surprise est passé.
Pour l'instant, entre plusieurs clips, je travaille sur un projet cinéma. Je ne peux pas trop en parler car les contrats ne sont pas encore signés.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

Entretien avec JOHN STEPHENSON

(Effets Spéciaux)

Pour ce qui est des créatures, des monstres, John Stephenson possède un sacré talent au sein des ateliers Jim Henson. *Dark Crystal*, *Labyrinth*, la série *Monstres et Merveilles*... John Stephenson avait tout fait, tout essayé, mais *Les Tortues Ninja* constitue pour lui un véritable challenge...



Mad Movies : *Comment avez-vous conçu les tortues ninja ? D'après la bande dessinée, d'après de véritables tortues ?*

John Stephenson : L'idée de base dans la création des tortues était de se rapprocher le plus possible des dessins originaux de la bande dessinée. Mais il nous fallait ainsi passer de personnages en deux dimensions à des personnages en trois dimensions. Cela implique un travail important, bien plus que vous pouvez l'imaginer. En plus de ce modèle, on a observé de vraies tortues pour donner aux costumes des héros un aspect plus réaliste. Sur le plateau, on avait de vraies tortues auxquelles on se référait souvent.

M.M.: *Les tortues du film sont exactement les mêmes que celles de la bande dessinée ?*

J.S.: Pas exactement. Celles de la bande dessinée sont plus gentilles, plus mignonnes. Néanmoins, les dessins originaux des toutes premières planches de Kevin Eastman et Jack Laird décrivaient des personnages physiquement plus durs. Ce sont eux qui nous ont inspiré dans notre travail.

M.M.: *Comment avez-vous élaboré les costumes des tortues ?*

J.S.: On a surtout connu de gros problèmes. Je ne crois pas qu'on ait déjà essayé de mettre en scène des personnages grandeur nature animés en animatronic, directement sur un plateau, devant les caméras. De plus, les tortues récitent des dialogues. Cela ne s'était jamais vu. La plupart des films qui utilisent ce genre d'effets spéciaux n'offrent pas aux créatures de rôles longs et importants comme c'est le cas ici. Dès que l'on a commencé à travailler sur le story-board, on s'est aperçu que les tortues allaient être présentes dans la majorité des plans. Impossible donc d'utiliser des maquillages traditionnels, car on aurait pris des têtes mobiles pour les gros plans et des costumes qui n'offrent pas de grandes possibilités pour les plans larges... Il aurait donc fallu effectuer des coupes dès que l'on passe d'un gros plan à un plan large ; les spectateurs se seraient aussitôt aperçus du trucage. Ce procédé tient le coup sur quelques minutes mais, étiré sur une heure et demie, il ne fait plus illusion. Pour ne pas tomber dans ces travers, nous avons mis à profit un équipement très perfectionné sur lequel on avait déjà bossé. Il implique un programme informatique qui combine la fonction de la tête à toutes les expressions faciales telles que les mouvements des yeux, des lèvres... Généralement, ce système est seulement adapté à une partie du corps. Nous l'avons perfectionné et appliqué dans un costume auto-



nome. Le comédien était ainsi son propre opérateur. Cela a été le plus gros problème. Mais il y en avait bien d'autres...

M.M.: *Lesquels par exemple ?*

J.S.: Les costumes devaient être fabriqués à partir de latex maison, mais ce n'était pas forcément la meilleure matière. Le latex est très fragile, il se détériore facilement. Il a donc fallu fabriquer plusieurs modèles de chaque costume. Jusqu'à 17 ou 18 pour chaque tortue. Mais au bout de deux ou trois jours, le costume était déjà inutilisable. Avant le tournage, il était nécessaire de les repeindre, de les affiner, de les vérifier sous toutes les coutures. Cela demandait un travail incroyable et une patience infinie !

M.M.: *Un mot dans votre vocabulaire nous semble quelque peu barbare : l'animatronic...*

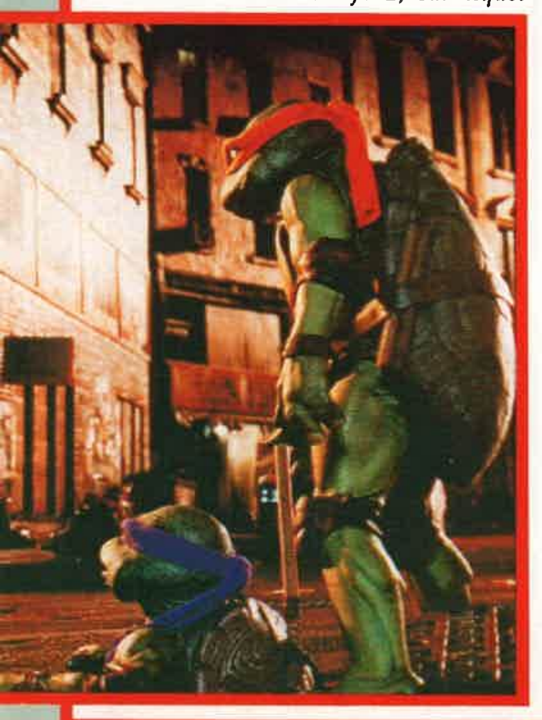
J.S.: Je n'aime pas tellement non plus ! Ce sont les studios *Disney* qui l'ont utilisé pour la première fois afin de définir certains effets spéciaux à base de manipulation informatique. En Angleterre, on a commencé à s'en servir à l'époque de **Dark Crystal**. C'est difficile à dire en quoi cela consiste. Le terme animatronic ne me convient pas ; je préfère dire animation en temps réel. Il s'agit, de la manière la plus convaincante possible, d'animer un objet à priori immobile devant une caméra. On utilise pour cela toutes sortes de techniques qui vont de l'électronique à des systèmes hydrauliques en passant par l'informatique et la pure mécanique. Le but est de faire bouger un objet en temps réel. Est-ce clair ?

M.M.: *Oui, ça va. Et les restrictions financières n'ont pas dû vous faciliter la tâche ?*

J.S.: Seulement 13 millions de dollars. C'est très peu pour un film de ce type. Le budget a été un vrai problème pour les effets spéciaux. D'une certaine façon, les producteurs ne pouvaient pas savoir que "l'animatronic" demandait des moyens plus importants. C'était la première fois qu'ils l'employaient. Il était donc difficile de leur expliquer ce que devait être un budget normal pour ce genre de production. Le manque de moyens a généré une grande pression sur l'équipe des effets spéciaux.

M.M.: ***Les Tortues Ninja 2***, *sur lequel vous travaillez actuellement, bénéficie d'un budget plus confortable...*


Splinter, un rat des villes adepte des arts martiaux.



J.S.: Vu l'expérience qu'on a acquise sur le film de Steve Barron, c'était bien plus aisé. Et le budget est aussi bien plus important. Nous pouvons nous permettre des trucs impossibles sur le premier.

M.M.: *Comment vous y êtes-vous pris pour personnaliser chaque tortue ?*

J.S.: Ce n'était pas si important sur la première aventure des **Tortues Ninja** ; leur personnalité s'exprime surtout à travers le scénario, les dialogues. Inutile, par conséquent, de personnaliser chaque costume. Par contre, sur **Les Tortues Ninja 2**, nous avons dû davantage peaufiner cet aspect des choses. Une des spécificités de *Creature's Shop* est également de fournir des effets spéciaux capables de servir le jeu du comédien ou de jouer directement la comédie. Contrairement à certains autres ateliers de maquillage, nous y attachons une très grande importance. L'important est d'avoir un type dans le costume qui puisse avoir une bonne approche de la créature qu'il interprète et la possibilité de lui faire exprimer des sentiments humains. A ce niveau, nous avions déjà l'expérience de **Dark Crystal** !

M.M.: *Et vous pensez à la claustrophobie du comédien dans le costume ?*

J.S.: Ce n'était pas si terrible pour eux. On y a pensé dès l'élaboration des costumes. J'ai travaillé sur assez de films pour pouvoir penser immédiatement au confort des comédiens. **Les Tortues Ninja** s'est tourné en plein été en Caroline du Nord ; il y faisait extrêmement chaud et la température dans les combinaisons était accablante. De plus, les prises de vues devaient être à ce point rapides que la production nous a demandé que les comédiens puissent les garder aussi longtemps que possible. Pas question pour eux de les retirer entre deux prises !

M.M.: *En tant que spécialiste des effets spéciaux, comment considérez-vous une créature comme Howard the Duck ?*

J.S.: Je considère qu'Howard the Duck n'a pas marché parce que ses créateurs n'ont pas réussi à adapter la BD au cinéma. Les bandes dessinées se doivent d'aller très loin. Ce que faisait Howard sur le papier, il n'arrivait pas à le faire à l'écran, ne serait-ce que d'exprimer des sentiments. Le film est un échec pour cette raison.

M.M.: *Concernant **Les Tortues Ninja**, vous partagez leur paternité avec Jim Henson aujourd'hui décédé. Comment vous êtes-vous réparti les tâches ?*

J.S.: Je suis le superviseur créatif des tortues à Londres et *Creature's Shop*, pour qui je travaille, ne constitue qu'une partie de la compagnie de Jim Henson, la seule partie ne travaillant pas exclusivement pour lui, mais également pour d'autres sociétés. Mes rapports avec Jim étaient fantastiques. Il nous laissait une très grande liberté. Sans être présent dans l'atelier, il savait qu'il avait une très grande influence sur nous. Ses conseils nous étaient toujours utiles.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

DARKMAN

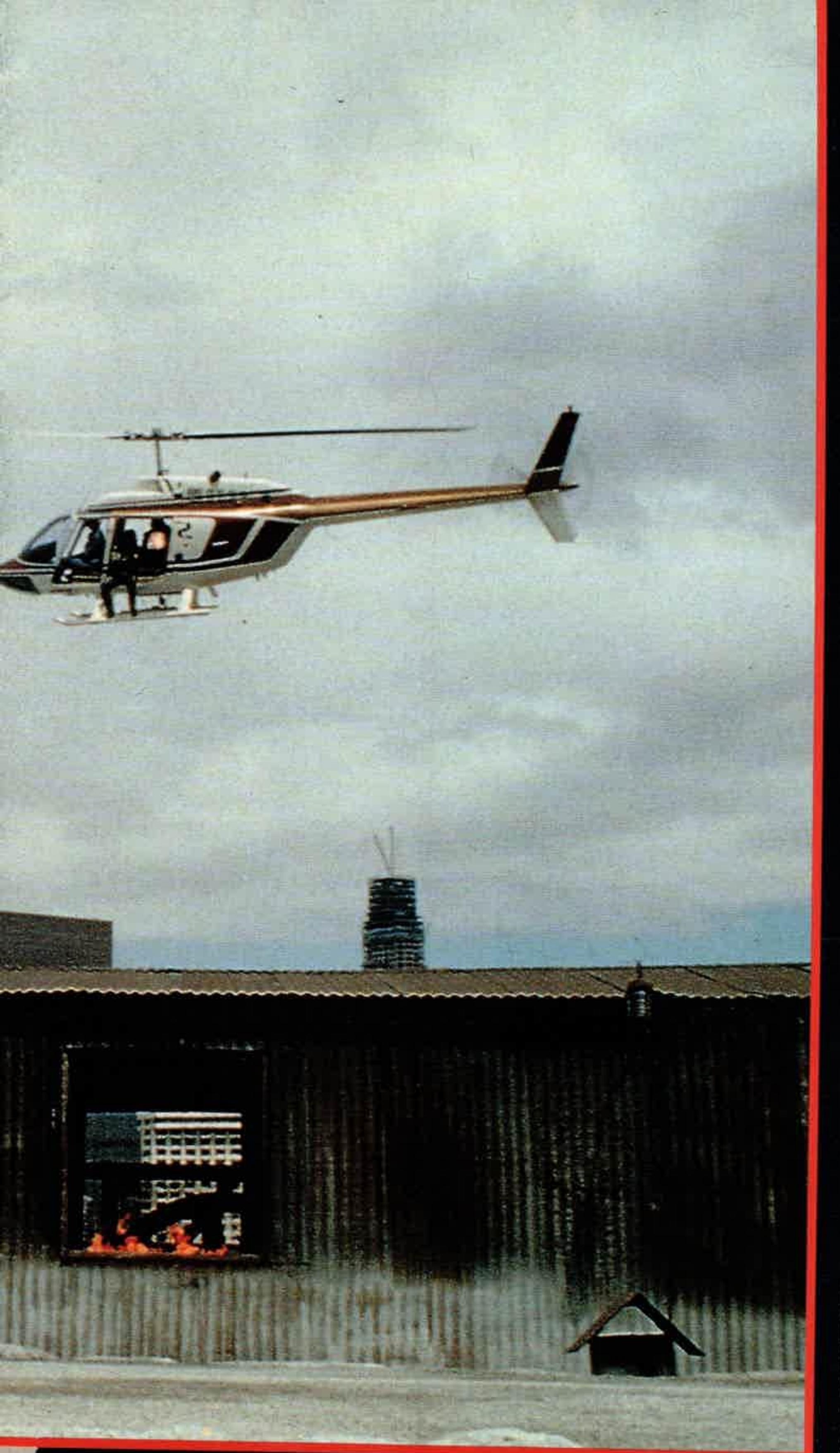


Après *Evil Dead II*, apogée d'un genre et d'un style, Raimi embrase le box-office américain. *Darkman* a tout pour plaire, il ne plait donc pas à tous. Certains craquent, d'autres savourent une relative déception. L'œil de Raimi, lui, voit toujours le monde comme un vaste terrain d'expériences pour une caméra ayant découvert le mouvement perpétuel.

La guerre des studios continue aux USA. On se tire dans les pattes à grands coups de super-héros. **Batman, Les Tortues Mutantes, Darkman**... Sam Raimi, le réalisateur turbulent d'**Evil Dead**, allait-il se laisser impressionner par la cape trouée de "l'homme de la nuit". Les propos d'avant-tournage nous avaient ici glacé d'effroi. "*Oui, je compte avec* ***Darkman*** *apprivoiser ma caméra pour me concentrer davantage sur les personnages. Je vise un public plus large. Il faut donc l'émouvoir. J'essaierai au maximum de faire con*" (le début cite, la fin interprète...). Rassurez-vous, on se fout complètement de ce qui peut arriver ou pas à Peyton, Julie, Louis, Robert, Yakitito et autres prénoms du casting. La psychologie de Raimi s'est une nouvelle fois perdue dans les lentilles de ses caméras. Au contraire de ses compères, les frères Cohen, Raimi cale devant l'acteur. Quand un acteur s'émeut, s'énerve ou s'excite, vous pouvez être sûrs que l'image va instantanément subir les quatre volontés du réalisateur : couleurs criardes, bruits qui s'entrechoquent, décor qui se fissure, caméra en plongée dans l'univers mental. Les expressions faciales ne suffiront jamais à Sam Raimi pour traduire les tourments de l'âme de ses personnages. Tant mieux ou tant pis, c'est selon.

CRAZY ENTERTAINMENT

Avec **Darkman**, on reste donc dans l'ère *Crazy Entertainment* à laquelle Sam Raimi s'accroche depuis ses débuts. **Evil Dead 2**, son chef-d'œuvre, carburait à l'auto-référence au premier **Evil Dead**, prouvant que Raimi



n'est jamais aussi bon que lorsqu'il tourne dans un cocon protecteur. **Darkman**, lui, se perd dans l'histoire, ancienne et récente, de l'histoire du cinéma. **Evil Dead 2** cachait un recréateur, un transformateur de matière première brute (**Evil Dead**) en matière seconde travaillée. **Darkman** aurait plutôt tendance à exhiber un gros pompeur allumé. **Tonnerre de Feu, L'Homme Invisible, Le Fantôme de l'Opéra, Runaway, L'Aventure Intérieure, RoboCop, Batman** bien sûr, et d'autres encore viennent faire leur petit tour. Consciemment ou pas, Raimi cite beaucoup. **Evil Dead II** est un film de référence, **Darkman** un film de références.

Tout commence par des coups de feu qui, au lieu de s'enfoncer dans les chairs, ricochent softement sur les murs. Deux bandes rivales s'affrontent dans un entrepôt, Raimi signe le premier gunfight de sa carrière, c'est à revoir. Le généticien Peyton Westlake, après de longues recherches, vient de trouver le moyen de créer une peau humaine à partir d'une simple photo. Problème, le mélange se dissout au bout de 99 minutes à la lumière. Peyton vit avec Julie Hastings, une avocate ayant trouvé des papiers compromettant un de ses clients, Louis Strack, promoteur immobilier. Strack charge Robert G. Durant, son homme de main et acteur principal du carton initial, de lui ramener les vilaines preuves. C'est dans le laboratoire de Peyton que la brute épaisse - il collectionne les doigts de ses victimes - blanchit son employeur et laisse Peyton pour mort après l'avoir défiguré dans une cuve d'acide. Peyton/Darkman est sur le point de naître. Un séjour en tant que légume à l'hôpital, une évasion spectaculaire, des déambulations nocturnes, et Darkman échoue dans une usine désaffectée, point de départ de sa vengeance.

APRES LA GREVE

Il y a deux ans maintenant, la grève des scénaristes frappait de plein fouet Hollywood. Les auteurs rageaient. Pas assez de libertés, pas assez d'argent. Qu'en est-il aujourd'hui de l'industrie hollywoodienne vue du côté de la feuille blanche ? La plupart des films sont écrits, réécrits, désossés, brisés, relancés dans une nouvelle direction... Au terme de cette fastidieuse farandole, le feu vert, le jet définitif, le film parfait. Ok, on tourne. Enfin ! Dans le genre fantastique, où le broute-cerveau, le crève-tympan et le casse-burne sont de plus en plus de rigueur, on en vient à perdre la linéarité propre aux belles histoires. **Darkman** aligne fièrement cinq scénaristes au générique. Cinq scénaristes pour arriver à l'épure, à la ligne droite ? Non, cinq scénaristes qui, sans doute, l'un après l'autre, rajoutent leur grain de sel, cinq scénaristes qui se mesurent à coup d'idées telles que les mains abîmées du scientifique, le briquet explosif, l'usine désaffectée transformée en laboratoire, le meurtre à la bouche d'égoût, les magouilles du monde de l'immobilier, les sosies dont l'un est à abattre, la poursuite en hélicoptère, la lutte sur un immeuble en construction. Cinq scénaristes qui livrent chacun leur version du scénario : romantique, humoristique, destroy, mouvementée, référencielle. Ensuite, on sert le tout au dieu Mixer qui prend en charge la confection de la bouillie. Raté, les grumeaux sont tenaces, et Raimi n'a plus aucun moyen de les éliminer. Filmer un scénario comme celui de **Darkman**, c'est comme prendre en photo sous tous les angles le costume d'Arlequin. Difficile de faire original.

A L'ATTAQUE

Et pourtant... Et pourtant **Darkman** va plaire. Décevoir certainement un peu, mais plaire quand même. Plaire à ceux qui pensent qu'une caméra en mouvement vaut, en principe, mieux qu'un plan fixe, qu'une ellipse de narration donne plus de tonus qu'une continuité dialoguée, qu'un montage surexcité surpasse un bout à bout mou (*le boutaboumou, bientôt dans le Petit Robert, NDLR*), qu'un maximum de folie pèse plus dans la balance qu'un minimum de bon sens...

Sam Raimi ne s'est pas laissé attendrir par les gros studios. **Darkman**, on ne peut lui faire meilleur compliment, n'est pas **Batman**. Raimi fonce à l'intérieur du film, franchit tous les obstacles. Son empreinte apparaît au vu de quelques morceaux d'anthologie, de quelques éclairs de génie qu'il est le seul actuellement à oser. Dans **Darkman**, un clou propulsé dans les airs voit, comme s'il avait un oeil, instantanément ce qui lui arrive, un super-héros suspendu à un hélicoptère se paye un gratte-ciel en pleine tronche. Non, Raimi n'est pas un empoté, et si tous les films ratés des réalisateurs géniaux ressemblaient à **Darkman**, sans doute qu'on s'inquièterait moins de la santé du cinéma.

Vincent GUIGNEBERT

USA. 1990. Réal.: Sam Raimi. Scén.: Chuck Pfarrer, Sam Raimi & Ivan Raimi, Daniel Goldin & Joshua Goldin. Dir. Phot.: Bill Pope. Mus.: Danny Elfman. SPFX: Tony Gardner & Larry Hamblin. Int.: Liam Neeson, Frances McDormand, Colin Friels, Larry Drake, Nelson Mashita, John Landis... Dist.: UIP. Dur.: 1 H 35. Sortie prévue le 14 novembre 1990.

Entretien avec SAM RAIMI



Sam Raimi. A coup sûr, la caméra va bientôt partir dans tous les sens

Le petit génie des *Evil Dead* rentre dans la cour des grands. Les puissants d'Hollywood lui font les yeux doux et de gros chèques. En échange de son âme et de sa virtuosité ? Non. Toujours fou, éternel adolescent à l'imagination effervescente, as de la caméra folle, et monument de modestie, Sam Raimi professe un cinéma fantastique classique respectueux, mais à la pointure des années 90...

Mad Movies : *Quelles sont les différences entre* **Darkman** *et vos films précédents ? Vous déclarez à ce sujet que la caméra n'a plus la vedette, que les personnages comptent davantage maintenant...*

Sam Raimi : Chaque film possède un but différent. Je veux parler des ambitions partagées par moi-même en tant que scénariste ou réalisateur, Robert Tapert, mon producteur, et Bruce Campbell, qui figurent dans tous mes films. Dans **Evil Dead**, notre but était de créer une expérience ultime dans le domaine de la terreur. On voulait choquer, effrayer le public autant que possible. Dans **Mort sur le Gril**, on voulait pousser le rire au paroxysme. Mais la finalité du film a été détournée par la maison de production, *Embassy Pictures*. *Embassy* a totalement remonté **Mort sur le Gril** allant jusqu'à enlever le rôle principal à Bruce Campbell et à changer la musique. J'ai perdu le contrôle du film et les intentions premières ont été bouleversées. Dans **Evil Dead 2**, je tenais à réussir le mélange parfait d'humour et d'horreur. On voulait que le public ait peur, qu'il soit étonné par ce qu'il voit et, qu'en plus, il rit. Le but est très différent avec **Darkman**. Nous désirions créer un personnage. Dans les précédents films, les personnages n'étaient pas très forts. D'où l'envie de construire une figure tragique, très proche des romans français "Le Fantôme de l'Opéra", et "Notre Dame de Paris" de Victor Hugo. Ces deux livres m'ont inspiré.
En ce moment, mon frère Ivan et moi écrivons le script d'**Evil Dead 3** que l'on souhaiterait expérimental. Son titre complet est **Evil Dead 3 : The Army of Darkness**. Je le réaliserai à partir de mars 91 avec toujours Robert Tapert comme producteur et Bruce Campbell dans le rôle principal. Normalement, **Evil Dead 3** sera un film très spectaculaire où l'on essaiera de nouvelles techniques d'effets spéciaux visuels tout en racontant une aventure palpitante. Le film se déroule en l'an 1300 !



Darkman, le grand brûlé qui ne veut pas ressembler à Freddy.

M.M.: *On peut dire que* **Darkman** *est, en quelque sorte, un remake du* **Fantôme de l'Opéra** *?*

S.R.: Ce n'est vraiment pas ce que je voulais faire à l'origine. L'idée première tient d'un concept totalement différent : et si on avait la possibilité de ressembler à qui on voulait ? Prendre l'apparence de n'importe qui ? Cette idée fascine pas mal de monde. Devenir le beau gosse d'en face ou prendre la place du riche voisin... J'ai donc eu envie d'écrire une histoire sur un type qui pouvait ressembler à tout le monde, un maître du déguisement. Le scénario est parti de là : un homme perd son visage dans un accident tragique et devient une créature hideuse... Mais plus le script prenait forme, plus j'avais tendance à développer la psychologie du personnage. C'est pourquoi on a rajouté le rôle féminin tenu par Frances McDormand dont le héros est fou amoureux. Et ainsi, **Darkman** est devenu une histoire d'amour. De très beau, le héros se transforme en monstre. Pour que son amour survive, pour qu'il retrouve ce qu'il avait perdu, il doit créer un masque de son ancien visage. Le Darkman utilise également son pouvoir scientifique pour se venger de ceux qui ont bien failli le tuer... C'est progressivement que nous avons constaté les points communs entre **Darkman** et "Le Fantôme de l'Opéra", puis "Notre Dame de Paris". Rien d'intentionnel.

M.M.: *Reste que l'aspect du Darkman est très proche de celui du Fantôme de l'Opéra !*

S.R.: Une fois que l'on a remarqué la parenté entre les deux personnages, on a décidé d'aller jusqu'au bout de la ressemblance, de rendre hommage à l'histoire originale et aux films fantastiques classiques. On a donné à Darkman la cape du Fantôme et un repaire assez similaire. La cape évoque également les super-héros de bandes dessinées. Elle n'est pas spécifique au Fantôme.
Tous les super-héros se doivent de posséder une cape et des collants au-dessous de leurs pantalons. Un super-héros sans ces accessoires n'est pas un super-héros. Mais la présence de la cape est aussi exigée par l'appartenance de Darkman au monde des ténèbres. Darkman est quelqu'un d'horrible aux yeux du monde. A la lumière, les gens hurleraient et il serait de nouveau repoussé dans les ténèbres. De plus, les masques qu'il fabrique sont photosensitifs ; au bout de 99 minutes à la lumière, ils se désagrègent. Les brûlures, les cicatrices atroces poussent de nouveau le héros vers l'obscurité, d'où le titre, **Darkman**.

M.M.: ***Darkman*, *Batman***, *le public ne les confond pas ?*

S.R.: Malheureusement si. Lorsque j'ai commencé à rédiger le scénario de **Darkman**, je ne savais pas encore que le **Batman** de Tim Burton se ferait. Bien sûr, je connaissais la bande dessinée, et il est évident que j'ai été quelque peu influencé. C'est aussi à cause de **Batman** que j'ai su que **Darkman** serait un titre idéal.
Darkman n'est pas uniquement un type contraint de se réfugier dans les ténèbres ; il est aussi un type bien dont l'âme est devenue noire à cause du fait qu'il perd son visage, sa fiancée, et qu'il prend goût à la vengeance.

M.M.: *Darkman a quelque chose du super-héros dans son look, sa gestuelle. C'est intentionnel de votre part ?*

S.R.: Super-héros est un terme étrange pour qualifier Darkman. Contrairement aux autres héros de ce type, il n'est pas beau, il n'a pas de succès dans ses recherches, et ses agissements ne sont pas guidés par un besoin de justice mais par la fureur, la rage. Aux Etats-Unis, on distingue deux types de colère. La colère rouge (*qui est noire en France*) qui rend les gens fous de rage ; ils cassent tout et hurlent pour exprimer leur énervement. Et il y a autre chose, une colère si terrible, si profonde... Pour comprendre ce concept, il faut penser au métal exposé à un foyer. Dans un premier temps, il devient rouge, puis blanc. La colère blanche est une colère sans flamme, chauffée au maximum. Ce n'est plus une rage sauvage et incontrôlable mais une colère glaciale, froide, réfléchie. Elle est tellement intense que vous ne pouvez ni crier, ni extérioriser quoi que ce soit immédiatement. Vous ne pouvez que penser à la façon dont vous allez détruire votre ennemi, la manière la plus terrible possible. C'est ce que Darkman expérimente. Cette explication est un peu tordue mais, que voulez-vous, j'essaie d'ajouter un peu de suspense à cette interview...

M.M.: *Le concept du personnage est né de votre imagination ou de celle de votre frère Ivan ?*

S.R.: J'ai écrit le concept initial mais plusieurs scénaristes sont passés derrière. Le premier était Chuck Pfarrer qui en a fait une esquisse. Puis des nouveaux comme Daniel et Joshua Goldin, puis mon frère Ivan et moi sommes réintervenus sur de nouvelles versions. Le studio demandait des interprétations différentes de l'histoire et a donc engagé différents scénaristes. Cependant, la plus grande part du scénario est due à mon frère et à moi. *Universal* a pris d'autres scénaristes car chaque approche apportait quelque chose de neuf à l'histoire et contribuait à l'enrichir.

M.M.: *Quelles sont les différences entre toutes ces versions successives ?*

S.R.: Une de ces approches écrite par Ivan Raimi, Chuck Pfarrer et moi-même comportait une séquence ferroviaire complètement folle avec Darkman dans le métro. On le voyait poursuivre et terroriser un des criminels. Ce dernier finissait par tomber sur les rails où arrivait un train conduit par - "Tin Din" - Darkman ! Pour des raisons financières, on a dû supprimer la séquence. Il y a plusieurs scènes de ce genre qui ont été sucrées. Je pense les utiliser un jour sur un autre film.
Certaines versions du script mettaient l'accent sur l'humour, d'autres sur l'histoire d'amour... La combinaison des changements continuels a contribué à améliorer le scénario.

M.M.: *L'histoire d'amour a souvent tendance à s'approcher de celle de* ***La Belle et la Bête****...*







Avant, pendant et après.
De Peyston Westlake à Darkman, le chemin de croix pour devenir un super-héros.

S.R.: C'est vrai que l'on a un peu emprunté le concept, mais c'est aussi le cas du "Fantôme de l'Opéra" et de "Notre Dame de Paris" avec Quasimodo amoureux d'Esmeralda ! Ce n'est qu'au bout du troisième essai que l'on a réuni suffisamment d'éléments pour améliorer les personnages et leurs motivations, que l'on a pu rendre les monologues de Peyton Westlake, le Darkman, crédibles... Les rapports avec **La Belle et la Bête** sont devenus évidents, mais on n'échappe pas à certaines constantes d'un genre. Quoi qu'on fasse, elles sont présentes.
Le plus gros de notre travail sur le scénario a concerné ce qu'il restait d'humanité dans Darkman. Cette scène avec les gargouilles, un clin d'oeil à "Notre Dame de Paris", montre ce qu'il reste de sa personnalité passée. Les remords le prennent, les vestiges de l'homme qu'il était ressortent pour lui montrer l'horreur des crimes qu'il a commis. Toute la psychologie du personnage est progressivement apparue, au fur et à mesure que nous travaillions sur les nouveaux scripts.

M.M.: *Collaborer avec un grand studio hollywoodien est une expérience nouvelle pour vous...*

S.R.: Une bonne expérience ! J'avais, bien sûr, un point de vue créatif différent du leur, mais nous sommes finalement arrivés à nous entendre. A certains moments, je regrettais toutefois d'avoir perdu lors d'une discussion, d'avoir céder du terrain. En fait, **Darkman** est la combinaison d'un million de décisions. 400.000 pendant l'écriture du script, 400.000 pendant le tournage et 200.000 pendant le montage. Sur l'ensemble, je ne regrette que 50 d'entre elles. Cela fait néanmoins une bonne moyenne. *Universal* a pris de bonnes et mauvaises décisions. Tout comme moi.
Parfois, les gens du studio étaient vraiment sympathiques. Parfois, lorsque manifestement ils avaient tort, ils emportaient néanmoins la partie. Il arrivait que l'on soit en désaccord avec eux et qu'ils aient raison. Le comédien Colin Friels nous a été imposé et il se révèle excellent dans le film ! Ce n'est que lorsque j'ai commencé à travailler avec lui que j'ai découvert ses possibilités !
Travailler avec un studio donne également accès aux meilleurs techniciens, au gratin de la profession que seul l'argent peut offrir.

M.M.: *Pourquoi avoir donné au méchant de* ***Darkman*** *un nom typiquement français, Durand ?*

S.R.: Nous ne l'avons pas fait exprès. Mais le vrai méchant du film n'est pas Robert G. Durand, mais Louis Strack, l'entrepreneur qui utilise le rêve américain à son profit et veut construire coûte que coûte sa cité futuriste sans tenir compte des individus. Il désire ardemment le pouvoir et la gloire à n'importe quel prix. Au début de **Darkman**, le personnage n'est pas entièrement négatif. On lui reproche ses pots de vin mais il se montre plutôt sympathique. Le fait qu'il soit le maître d'œuvre est une découverte progressive. Vous avez marché ?

M.M.: *A cent pour cent ! Le maquillage de* ***Darkman*** *est assez original. Après des dizaines de faciès mutilés, c'est presque un exploit !*

S.R.: Dans le scénario, il existait simplement une demi-page de description du Darkman et un seul mot concernant son visage défiguré. Tony Gardner, le maquilleur, a lu le script. Après quoi, il est venu me proposer un buste du personnage. Ce n'était pas encore le Darkman du film. Il était un peu trop squelettique, ses mâchoires ressortaient trop. Il n'était donc pas possible d'y faire rentrer un comédien. On n'allait quand même pas lui arracher la peau ! Il fallait donc remplir ce visage trop osseux. En d'autres termes, on souhaitait une tête concave, proche d'un crâne mis à vif et adaptable au visage d'un acteur. On s'est donc éloigné du concept original de Tony Gardner tout en conservant quelques unes de ses idées. Le visage se devait d'être humain, pas simplement monstrueux. Le plus important selon moi dans ce maquillage est la partie du visage qui demeure préservée de la destruction. Cette parcelle de peau permet d'extérioriser le déchirement interne du personnage, le conflit entre les natures humaines et animales. Le maquillage de Tony Gardner a permis une représentation externe de cette dualité.
La plupart du temps, le maquillage nous a causé que peu de problèmes car Liam Neeson portait simplement des bandages, des fausses mains et un morceau de faux cou en latex. Mais lorsqu'on voit tout le visage, l'opération a été nettement plus compliquée.





Un monstre exhibé dans une fête foraine et Darkman prend conscience de son état.

Sam Raimi est-il un Nul ?

Réponse affirmative ! Pas évident d'inviter un metteur en scène dans la plus fameuse des émissions satiriques actuelles. Les Nuls se moquent de l'actualité cinéma. A moins que l'attachée de presse n'offre une idée originale. Dolph Lundgren en personne avait accepté de s'auto-parodier à l'occasion du **Punisher** sur *Canal Plus*, et c'est au tour du réalisateur de **Darkman** maintenant !
Les Nuls idolâtrent Sam Raimi, **Evil Dead 1** et **2**. Ce n'est pas de l'amour mais de la rage ! Le principe de l'émission est simple. Sam Raimi, dans la posture du présentateur de télévision américaine le plus représentatif,





Le maquillage demandait six heures de pose tous les matins ; il était constitué de 10 fragments différents qui s'articulaient de façon à rendre tous les mouvements du visage possibles.
Comme Freddy, Darkman est un grand brûlé mais il ne devait absolument pas lui ressembler. La règle était "No Freddy". Dans l'atelier de Tony Gardner, on avait affiché un poster de Freddy recouvert d'un sens interdit ! Je ne voulais absolument pas qu'on amalgame les deux personnages et que l'on nous accuse d'imiter quiconque. Le look de Freddy est, pour le public du monde entier, celui d'un monstre moderne. Darkman appartient à une autre époque. Il est plus humain, plus pitoyable, plus pathétique...

M.M.: *Comme le Frankenstein de la* Universal, *votre producteur actuel.*

S.R.: Le concept du monstre pathétique provient en effet des films *Universal* des années 30. Nous avons respecté cette vision qui définit le monstre comme autre chose qu'un pantin destiné à effrayer le public. Le monstre est une créature intelligente qui possède l'âme d'un homme ramené à l'état d'animal. **Darkman** adapte le concept des monstres des années 30 aux années 90. Il fallait ainsi imposer auprès du public ce sentiment d'ambiguïté, de dégoût, cette attirance et cette répulsion propres aux **Frankenstein**, aux **Dracula** de *Universal*. Certaines images de **Darkman** citent explicitement **La Momie**, encore un monstre de cette période.

lit un texte condamnant sans appel les metteurs en scène qui utilisent une certaine lotion capillaire sur les plateaux. Il en appelle à la délation de ces cinéastes se massant le cuir chevelu sur leur lieu de travail au nom d'une fondation créée à cet usage. Le spot, sous-titré en français, parodie ouvertement la publicité *Petrol Hahn*. Dans un dernier élan, Sam Raimi conclut solennellement par un appel à la conscience professionnelle. Schampouineur d'occasion ou cinéaste, faut choisir !

M.M.: *L'un des moments les plus impressionnants de* **Darkman** *est le survol de la ville en hélicoptère. Ces quelques minutes sont plus réussies que tout* **Tonnerre de Feu** *!*

S.R.: C'est le résultat du boulot d'un grand nombre de personnes. Il y avait trois pilotes d'hélico, un caméraman spécialiste des prises de vues aériennes, un coordinateur des cascades, deux cascadeurs pour le Darkman suspendu au bout du câble. Rester accrocher ainsi est extrêmement épuisant comme faire du ski nautique à la puissance dix. Il y avait aussi une foule d'assistants pour évacuer le terrain et un autre bataillon dans les bureaux pour obtenir les autorisations de tournage nécessaires pour survoler Los Angeles. Ce ne fut pas facile. Imaginez-les demander aux autorités administratives : "peut-on suspendre un homme à un hélicoptère filant à grande vitesse au dessus de vos immeubles ? Et celui-ci est poursuivi par un autre appareil qui tire des projectiles dans tous les sens".
En tant que metteur en scène, je devais superviser à la fois l'aspect technique et bureaucratique. J'ai pris très à coeur cette séquence dangereuse en assurant un maximum de sécurité pour tout le monde.
Cette scène fut difficile pour moi car les **Evil Dead** m'ont habitué à filmer des poursuites en deux dimensions. La caméra suivait Bruce Campbell à travers la forêt, c'était tout. Pour la première fois, je me trouvais dans un environnement en trois dimensions. J'avais de l'espace partout, dessus, dessous, derrière, devant... Les dimensions prennent de l'ampleur et les difficultés s'accroissent. Le story-board, que j'utilise pourtant en permanence, devient presque inutile !
Mais le tournage de la séquence fut moins risquée qu'il n'y paraît à l'écran. On a utilisé la technique de la fast-motion, qui permet d'accélérer la vitesse des images, et des lentilles qui compressent le cadre de manière à tout y faire rentrer. On s'est aussi aperçu que l'impression de vitesse se multiplie d'elle-même lorsque les hélicoptères se croisent au lieu d'évoluer en parallèle.

M.M.: *Les performances techniques de* **Darkman** *trahissent-elles un tournage difficile ?*

S.R.: Le tournage fut complexe, long, ponctué de petits problèmes. Tout s'est néanmoins déroulé en douceur, tranquillement. L'argent d'une grande compagnie apporte ce genre de commodités. Mais le fric au cinéma, comme dans la vie, ne peut pas tout arranger. Sur **Darkman**, j'ai eu le temps de tout planifier, de tout préparer. Rien à voir avec les **Evil Dead** et **Mort sur le Gril** qui furent bien plus improvisés.



Le repaire de Darkman, une usine désaffectée.

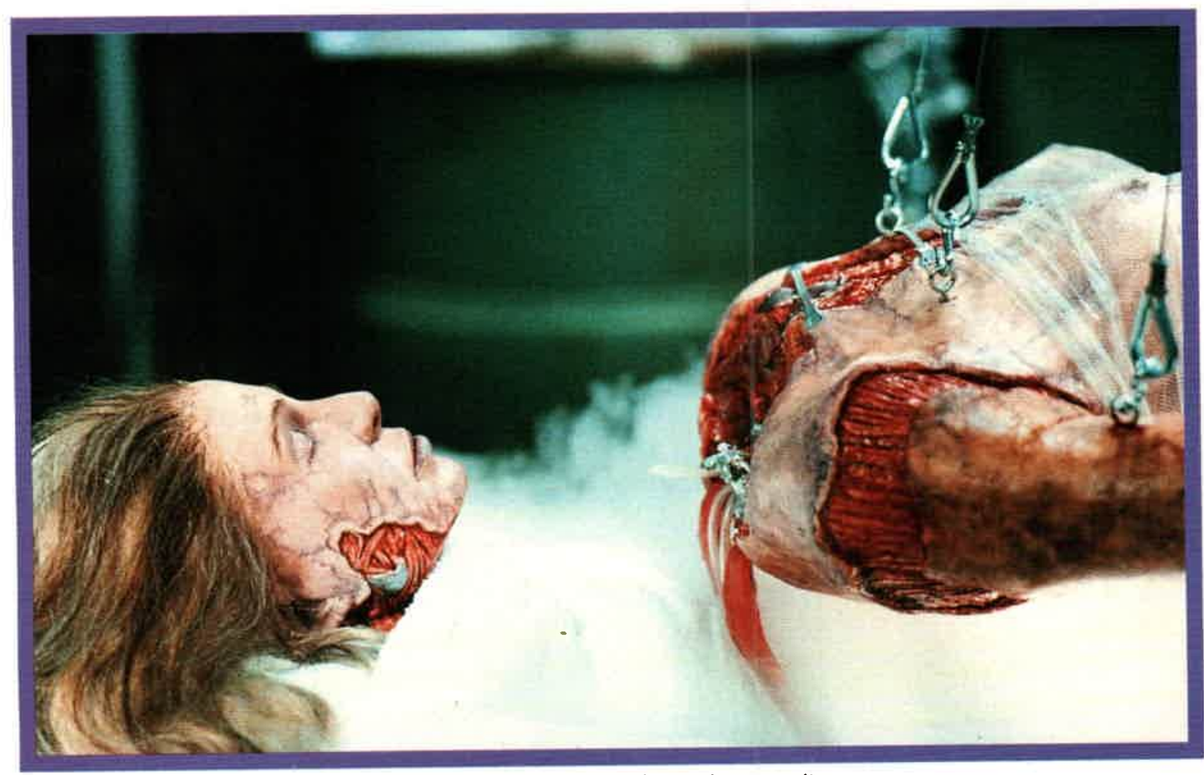
M.M.: *Comme les scénaristes, les monteurs à s'être succédés sur* **Darkman** *sont nombreux.*

S.R.: *Universal* a d'abord engagé David Stiven, un Australien, qui est parti avant même d'avoir fini le premier montage. Je ne crois pas qu'il ait bien compris l'esprit du film, le mélange d'humour et de fantastique. Il voyait **Darkman** sous un angle unique. Puis ce fut le tour de Kathy Weaver. Mais son **Darkman** était vraiment trop lent pour *Universal*. C'est alors qu'intervint Bud Smith, le monteur de **L'Exorciste**, qui a fait le plus gros du travail. Je suis intervenu pour finaliser son travail.
Beaucoup de petites choses me déplaisent encore dans le film mais l'addition de ces montages successifs est assez satisfaisante. Mon but était de divertir et le public répond présent.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Didier ALLOUCH**)

Ré-Animator II

Comment éviter de tourner une simple suite, de coller un numéro à un titre, de donner dans le pompage systématique... Producteur du premier *Ré-Animator* et de *From Beyond*, Brian Yuzna trouve la solution : il tourne un remake ! Celui de *La Fiancée de Frankenstein*. Classique, quand tu nous tiens...



La fiancée : en kit d'abord, terminée ensuite.

Il est désormais difficile de ne pas appréhender le pire à l'annonce d'une séquelle. Des redites, des séquences intégralement pompées, des acteurs qui refont leur numéro, une surenchère dans le spectaculaire et les effets spéciaux... Les chausse-trapes sont nombreuses et constellent le pavé hollywoodien aussi numéroté qu'un étalage de fripes chez *Tati*. Il y a les commerçants sans scrupules, adeptes inconditionnels du carbone ou de la photocopieuse folle. Et les petits malins qui prennent néanmoins quelques risques. Brian Yuzna est de ceux-là. Donner une séquelle à ce monument de la farce comico-érotico-gore, ok, mais en développant parallèlement toutes les possibilités laissées au placard par le scénariste du modèle.

ON PREND LES MEMES...

"Nous avons déjà raconté l'histoire de Dan Cain et Herbert West dans le premier ***Ré-Animator****. Pendant tout le film, Cain était tenté par l'emploi du sérum de vie d'Herbert. Durant le final, il cédait à la tentation. Il mordait la pomme. Maintenant, Cain est hors des jardins de l'Eden. Ce Cain est en quelque sorte celui de Cain et Abel. Il est atrocement culpabilisé par la mort de sa fiancée et de son père, le professeur Halsey"* résume Brian Yuzna. **Ré-Animator**, dernière illustration de Cain et Abel, jolie histoire biblique, pourquoi pas ? *"Il existe six nouvelles dans le* Ré-Animator *de H.P. Lovecraft. Nous avons utilisé quelques unes des meilleures idées dans le premier film. Dans* ***Ré-Animator II****, nous avons continué à puiser dans ce que le livre contenait de mieux. Le laboratoire de Herbert West, situé dans la cave, sort tout droit des écrits de Lovecraft. C'est aussi le cas du fluide ammoniacal de l'iguane d'Amérique du Sud. L'idée d'un Herbert West s'adonnant à une espèce de carnaval charnel, créant des monstres innommables à partir de morceaux de corps humains et d'animaux, provient également de l'ouvrage de Lovecraft".*
Malgré les sévices qui lui ont été infligés dans le dénouement de **Ré-Animator**, Herbert West a survécu. Il excerce désormais ses talents dans un campement militaire d'Amérique Latine. Un conflit local bat son plein et lui donne la possibilité d'expérimenter son sérum de vie sur des cadavres encore frais. Une aubaine. Dan Cain lui sert d'adjoint. Les ardeurs de l'ennemi devenant un tantinet trop pressantes, les deux hommes se décident à rejoindre Arkham, la paisible ville où Herbert West a déjà laissé derrière lui d'amers souvenirs, quelques morts et autant de timbrés au dernier degré. Respectables praticiens dans l'hôpital de la ville, Dan Cain et Herbert habitent une sordide bâtisse. Dans ses combles, ils continuent à disséquer les corps, à coller des bouts de cadavre comme des légo. Un bras et une jambe plus un soupçon du fameux liquide vert fluo : cela donne une créature hystérique. Les combinaisons sont infinies : cinq doigts surplombés d'un oeil, un chien flanqué d'une main humaine... Herbert West s'amuse comme un petit fou. Parallèlement à ses délires génétiques, il nourrit le rêve de construire la femme parfaite. Les jambes d'une danseuse, le bassin d'une vierge, le cerveau d'une intellectuelle... Et, au milieu de l'assemblage, le cœur de Meg, la défunte fiancée de Dan Cain. Logiquement, l'opération devrait être couronnée de succès. Mais Herbert West compte sans l'intervention d'un flic particulièrement tenace, le Lieutenant Chapman, qui, même mort, continue de brandir son insigne en gueulant "police", et de son vieil ennemi, le Dr. Carl Hill. Quoique privée du reste de son corps, la tête de ce dernier ne manque pas de ressources...

DE TOUTES PIECES

"Si le premier film est bon, il s'avère impossible de raconter la même histoire. Quelle est la séquelle qui atteint un niveau aussi élevé que l'original ? Je pense qu'il faut remonter à ***La Fiancée de Frankenstein*** *pour la trouver. Cette suite est remarquable, l'égal du modèle. Selon moi,* ***Ré-Animator II*** *doit autant à Mary Shelley, l'auteur de* Frankenstein, *qu'à Lovecraft. Mon film n'est pas vraiment* ***Ré-Animator****, mais* ***The Bride, La Fiancée****. Il est entièrement nouveau".* Manifestement, Brian Yuzna renie le statut de suite servile. Sa séquelle n'est, en fait,



pas une suite, mais ni plus ni moins que le remake de **La Fiancée de Frankenstein.** Le cinéaste accumule les détails pour que la parenté s'établisse naturellement. Le scientifique jouant la concurrence avec Dieu sur son propre terrain (Frankenstein-West même combat), le laboratoire clandestin, l'incompréhension du corps médical, l'assistant, l'arrivisme scientifique du héros... Et la créature ! Hirsute, à la démarche mécanique, terrorisée par sa propre image et désireuse d'un amour total, le "monstre" de **Ré-Animator II** démarque Elsa Lanchester dans **La Fiancée de Frankenstein.** Même la coiffure des deux femmes est similaire ! "*Lorsque j'ai relu le Frankenstein de Mary Shelley, j'ai immédiatement su quelle direction **Ré-Animator II** devrait prendre. Dan Cain et Herbert West sont les deux visages de Victor Frankenstein. Et j'aime la tragédie de la créature rejetée par son créateur*" continue Brian Yuzna. "***Ré-Animator** traitait simplement de la résurrection des morts, d'un prolongement à la vie. **Ré-Animator II** traite d'une nouvelle forme de vie*". Toute la différence entre les deux films est là.

IMPOSSIBILITES

"*Je ne pense pas que **Ré-Animator II** soit aussi sanglant que l'original. Il n'est probablement pas aussi excentrique. Venir après un modèle rend beaucoup de choses impossibles. Je pense que vous pouvez trouver des tas de variantes à un thème, mais celles-ci ne resteront que des variantes. Vous ne pourrez jamais capturer l'essence de l'original*". Brian Yuzna est honnête. Il tente autre chose. Voilà pourquoi **Ré-Animator II** prend ses distances avec son illustre prédécesseur. De petites distances sans doute, afin de ne pas effaroucher des producteurs appâtés par les scores mirifiques du premier. **Ré-Animator** aura coûté 2,5 millions de dollars. Sans avoir été programmé sur le moindre écran, il se rembourse largement. Bon calcul.

Le calcul se situe partout dans une séquelle même si son réalisateur réfute énergiquement une dépendance trop visible par rapport à son aîné. **Ré-Animator II** brasse donc des effets spéciaux, du sexe (mais nettement moins chaud que la pulpeuse Barbara Crampton nue et butinée par une tête décapitée) et un humour forcément très noir.

Brian Yuzna n'a pas à rougir de la comparaison avec Stuart Gordon. Malgré un rythme plutôt mou dans sa première partie, **Ré-Animator II** embraye rapidement sur un tempo nettement plus accéléré. Totalement givré, Herbert West colle n'importe comment tous les bouts de barbaque qui passent à sa portée. Il jette ensuite ses monstres tarabiscotés à la Salvador Dali dans les galeries parcourant un cimetière. D'où un final particulièrement délirant, où le cauchemar copule frénétiquement avec la peinture surréaliste et le dessin animé. Un couple de morts-vivants perpétuant des scènes de ménage au-delà de la tombe, une tête volant grâce à des ailes de chauve-souris, des "choses" assemblées dans le désordre et évoluant dans un capharnaum dingue... **Ré-Animator II**, dans ses ultimes pulsions, décolle et emprunte des sentiers inconnus. Ses facéties biologiques, son délire génétique font aussi peur que le rire est sonore. Brian Yuzna a mis le doigt sur quelque chose, un "petit rien" qu'il développe dans **Society**, un soap-opera interdit de *prime time* !

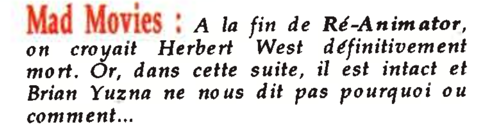
Marc TOULLEC

The Bride of Re-Animator. USA. 1989.
Réal.: Brian Yuzna. Scén.: Rick Fry, Woody Keith & Brian Yuzna d'aprés H.P. Lovecraft. Dir. Phot.: Phillip Duffin. Mus.: Richard Band. SPFX : KNB EFX Group, John Buechler, Screaming Mad George, David Allen, Anthony Doublin et Wayne Beauchamp. Prod.: Wild Street Pictures. Int.: Jeffrey Combs, Bruce Abbott, David Gale, Claude Earl Jones, Kathleen Kinmont, Fabiana Udenio...
Dur.: 1H 33. Dist.: Artédis/ A.T. Productions.
Sortie nationale prévue le 14 novembre 1990.

Entretien avec JEFFREY COMBS



En un seul rôle, Jeffrey Combs a imposé un personnage froid, cynique, n'existant que pour autopsier son prochain et le ramener ensuite à la vie, Herbert West. Aussi souriant et amical que son alter ego à l'écran est réfrigérant, Jeffrey Combs lui trouve quelques circonstances atténuantes...



Mad Movies : *A la fin de **Ré-Animator**, on croyait Herbert West définitivement mort. Or, dans cette suite, il est intact et Brian Yuzna ne nous dit pas pourquoi ou comment...*

Jeffrey Combs : Nous avons tourné une scène pour le démarrage de **Ré-Animator II**, qui se situait exactement au moment où **Ré-Animator** se terminait. Mais celle-ci a été coupée au montage final. Le premier film se clôturait sur l'image de Cain injectant le fameux sérum à sa fiancée, qui criait. **Ré-Animator II** devait enchaîner sur son cri ; elle ouvrait les yeux et reprenait vie. C'est alors que j'arrivais en disant "non, il ne m'a pas tué, parce qu'il n'avait pas de tripes !" (rires). Un bon jeu de mots. Dommage, cette séquence, très mal filmée, ne fonctionnait absolument pas. Et des délais très pressants ne nous donnaient pas la possibilité de la retourner.

M.M.: *Brian Yuzna, réalisateur de **Ré-Animator II**, était producteur du premier...*

J.C.: Sur le plateau de **Ré-Animator**, Brian Yuzna était quelqu'un de très disponible. La plupart de ses décisions ne se prenaient pas directement sur le plateau ; il laissait ainsi une totale liberté à Stuart Gordon. Il n'a jamais essayé de prendre le contrôle du film. Brian Yuzan s'est comporté comme tout producteur devrait agir.

M.M.: *Et son attitude a changé sur le tournage de **Ré-Animator II** ?*

J.C.: Absolument pas. Il était toujours très ouvert à toutes les suggestions, notamment les miennes. Elles concernaient surtout mon personnage, certaines scènes. Brian ne les adoptaient pas toutes, mais les écoutaient toujours avec la plus grande attention. Brian est vraiment professionnel. Il sait comment raconter une histoire, où placer sa caméra. J'ai été surpris, non pas par le fait qu'il sache le faire, mais par le fait qu'il sache le faire si bien.

M.M.: *Quel regard portez-vous sur Herbert West ? Il est à la fois sympathique et dangereux...*

J.C.: Je ne le considère surtout pas comme un fou. Plutôt comme quelqu'un de très consciencieux qui ne vit que pour son travail. Il a beaucoup d'opiniâtreté. Je n'ai vraiment pas eu de mal à rentrer dans sa peau dans la mesure où, juste avant le tournage, j'incarnais au théâtre un personnage très similaire, assez machiavélique. J'étais ainsi bien entraîné pour interpréter Herbert West.

M.M.: *Ah bon, vous vous entraînez ? Pas de femmes avant le tournage alors parce que de ce côté, West...*

J.C.: Je ne vais pas jusque là ! Et puis je ne crois pas que West ait spécialement des problèmes avec les femmes. Il en a avec tout le monde dès qu'on parle d'intimité. C'est un concept qu'il ne connaît pas. Pire, il en a peur. Les rapports humains sont pour lui une distraction. Et qui dit distraction dit perte de temps.

M.M.: *West est pourtant très proche de Cain, non ?*

J.C.: West est assez dictatorial avec Cain. C'est même un bon général. Il considère Cain comme un bon chirurgien, qui excelle dans une salle d'opération. C'est absolument tout ce qui intéresse West chez Cain.

M.M.: *Le personnage manipule un humour très à froid, caustique...*

J.C.: Le premier **Ré-Animator** a surpris par son humour. Pour ma part, cela ne m'a jamais particulièrement marqué. Selon moi, l'angle humoristique était la seule façon d'appréhender le scénario. Il ne fallait surtout pas tomber dans le piège du sérieux ; cela aurait tué le film. L'humour de **Ré-Animator** ayant été apprécié, il était donc normal qu'on le renouvelle dans cette séquelle. J'en suis d'ailleurs ravi, car j'adore les comédies. **Ré-Animator II** renferme encore davantage d'humour que le premier. De la part des scénaristes, c'était intentionnel car l'humour comptait parmi les ingrédients qui ont fait le succès de **Ré-Animator**.

M.M.: *Et les effets spéciaux aussi ?*

J.C.: La réussite des effets spéciaux est une question d'équilibre entre eux, les personnages et l'histoire. Tous les éléments sont importants, et aucun ne doit être négligé par rapport aux autres.

M.M.: *La censure pense-t-elle de la même façon ?*

J.C.: Non, mais ils n'ont pas été très sévères. Brian Yuzna avait bien préparé son coup et finalement seuls deux trois plans ont fini à la poubelle. Le bras sectionné, on ne sait pas pourquoi, mais ça ne leur a pas plu. Quant à la scène du cœur arraché - qui n'arrêtait pas de partir en morceaux - ils ont tenu à ce qu'on l'adoucisse légèrement. Pas de changement fondamental.

M.M.: *Vous deviez vous amuser le matin en arrivant sur le plateau...*

J.C.: Euh, si on veut. Vous vous levez, vous prenez votre café, direction le laboratoire souterrain et, là, vous tombez sur des cadavres, des mains, des jambes... Je ne connais personne qui voudrait faire ça gratuitement. Heureusement, je suis payé pour !

M.M.: *Que pensez-vous, par principe, des séquelles ?*



Filmographie

1981
Whose Life Is it anyway ?
(C'Est ma Vie après tout !, John Badham)
Honky Tonk Freeway, John Schlesinger
Frightmare ou **The Horror Star**
(**Horror Star**, Norman Thaddeus Vane)
1983
Skin of our Teeth (TV)
1985
Re-Animator (Id., Stuart Gordon)
1986
From Beyond (Id., Stuart Gordon)
Pulse Pounders, sketche *The Evil Clergyman*, Charles Band
1987
Cyclone (Id., Fred Olen Ray)
RoboJox (simple apparition), Stuart Gordon
1988
Dead Men Walking, Gregory Brown
Cellar Dweller, John Buechler
1989
The Phantom Empire, Fred Olen Ray
The Bride of Re-Animator
(**Ré-Animator II**, Brian Yuzna)
1990
The Pit and the Pendulum, Stuart Gordon


Le Docteur Hill. Enfin ce qu'il en reste...

J.C.: Si les suites sont bien faites, je n'ai rien contre. Mais il faut qu'il existe une progression, une évolution nécessaire pour continuer à surprendre et intéresser le public. Je trouve **Alien** et **Aliens** très intéressants, car ils sont vraiment dissemblables et véhiculent des idées différentes. Je pense que c'est aussi le cas pour **Ré-Animator** et **Ré-Animator II**. Dans le premier, le concept consistait à réanimer les morts et dans le deuxième, il s'agit de créer une nouvelle forme de vie. C'est comparable au passage de la simple algèbre aux équations savantes.

M.M.: *Qu'avez-vous apporté de personnel au personnage d'Herbert West ?*

J.C.: Certainement pas une quelconque expérience scientifique. A l'école, j'étais nul en chimie. Par contre, j'ai apporté un des éléments primordiaux du personnages : les lunettes ! Mais l'idée ne vient pas de moi. Je les ai cependant choisies. Je suis allé dans une boutique et j'ai acheté celles que je voulais pour le rôle. Mais je n'ai pas pu les retrouver pour **Ré-Animator II** ; le modèle ne se faisait plus. C'est pourquoi elles sont désormais différentes. J'avais des lunettes lorsque j'étais gosse et je n'aimais pas cela. Au début, je les enlevais pour aller en classe et les remettais en revenant chez moi. Mais bon, les lunettes, c'est un détail. Je me souviens surtout de Stuart Gordon qui, pour nous préparer avant le tournage, nous a demandé à Bruce Abbot et à moi de visiter une morgue. Pour bien se faire une idée de la mort, il faut l'avoir vue en face, avoir observé un cadavre pendant un moment. On peut parler de la mort, comme ça, mais quand on rentre dans une morgue, tout devient différent.



M.M.: *Pourquoi êtes-vous devenu acteur ?*

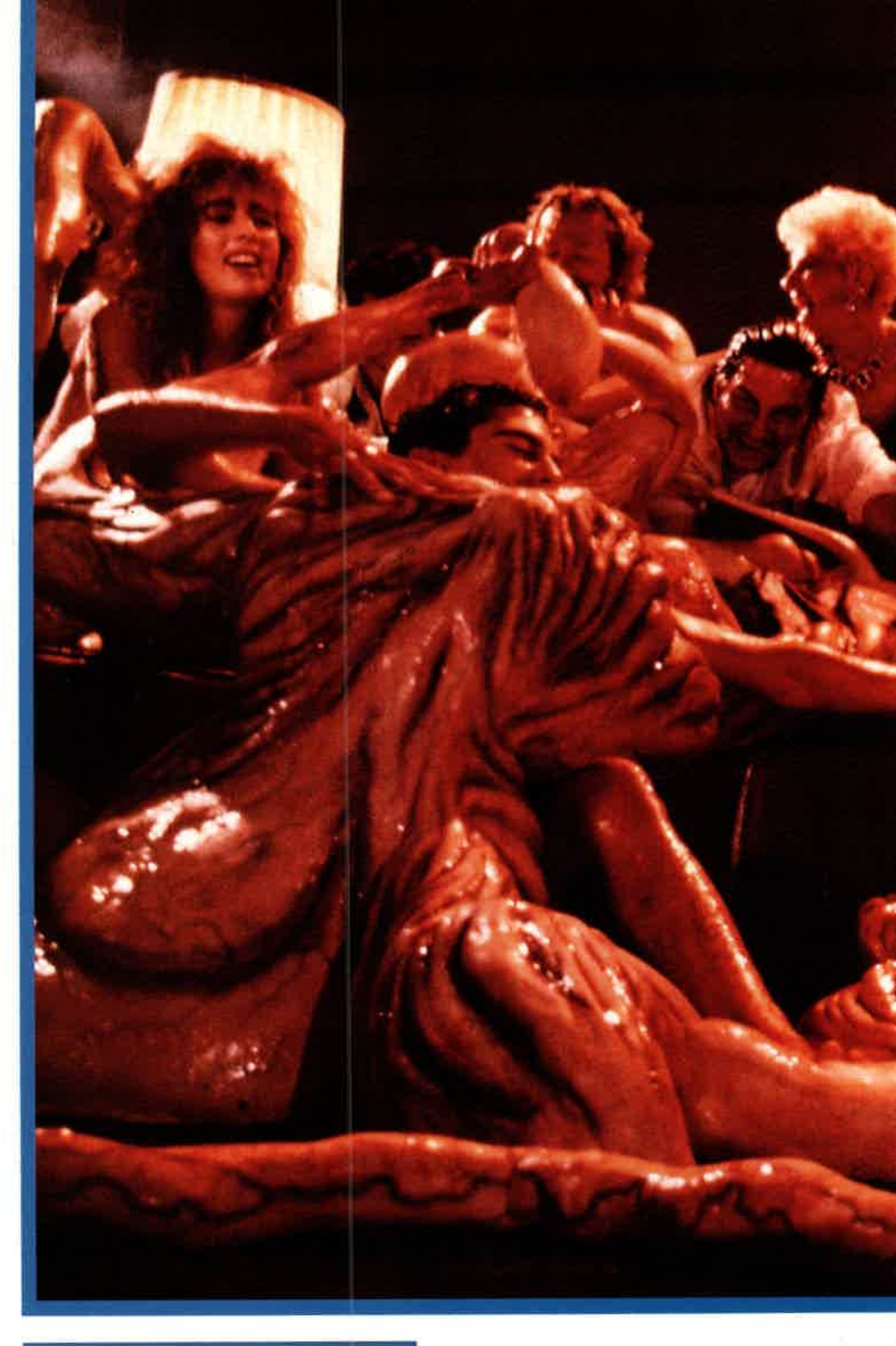
J.C.: C'est venu comme ça, un peu par prétention vis-à-vis de moi-même. Je suis entré dans une école sans grand espoir, sans grandes idées, sauf de travailler de mon mieux. J'ai commencé au collège à m'intéresser à la comédie, puis j'ai passé deux ou trois ans dans une université dotée d'un bon département théâtral. A Seattle, j'ai fréquenté une école de comédiens. Pendant trois ans, j'y ai étudié les timbres de voix, la manière de se mouvoir, l'escrime, Shakespeare, la Comedia De l'Arte... J'ai d'abord beaucoup joué au théâtre dans la partie Ouest des Etats-Unis. Un agent m'a remarqué et je me suis ainsi installé à Los Angeles où j'ai dû tout reprendre à zéro. Jouer au cinéma n'a rien à voir avec le théâtre. J'ai d'abord trouvé un petit rôle dans **C'Est ma Vie après tout** aux côtés de Richard Dreyfus et John Cassavetes. J'y jouais déjà un interne dans un hôpital !


Une créature de Screaming Mad George.

Propos recueillis par
Jean-Luc VANDISTE

SOCIETY

Peut-on allier le fantastique au social sans tomber dans le discours pompeux et solennel ? Oui, répond Brian Yuzna. Le réalisateur de *Ré-Animator* égratigne la carrosserie trop brillante des décapotables garées devant les villas de Beverly Hills. Et le trépied pointu de sa caméra fait mal.



"J*e hais les films qui se refusent d'aller trop loin. J'aime être complètement fou*" formule calmement Brian Yuzna. Celui qui fut vendeur de citrouilles en octobre, de sapins en décembre et producteur de Stuart Gordon aspirait depuis longtemps au titre de metteur en scène. Personne ne connaît son **Self-Portrait in Brain** bouclé avec des économies et diffusé sur quelques chaînes câblées américaines. Tout le monde connaît son **Ré-Animator II**. Mais avant cette séquelle, Brian Yuzna se faisait la main sur le plateau de **Society**, un de ces films étranges, inclassables, qui traversent de temps à autre l'horizon d'un genre et viennent en bousculer les certitudes. **Society** est de la race des **Eraserhead**, des machins "psyché", gratuits, cultes, vaguement intello, bourrés de trucs personnels qui ne devraient toucher que le cercle restreint de la famille et des proches de l'auteur. Oui, mais ça marche, ça trouble, ça laisse comme des vapeurs malodorantes dans un petit coin de cerveau. Bref, **Society** s'adresse à l'inconscient. Au vôtre et au collectif.

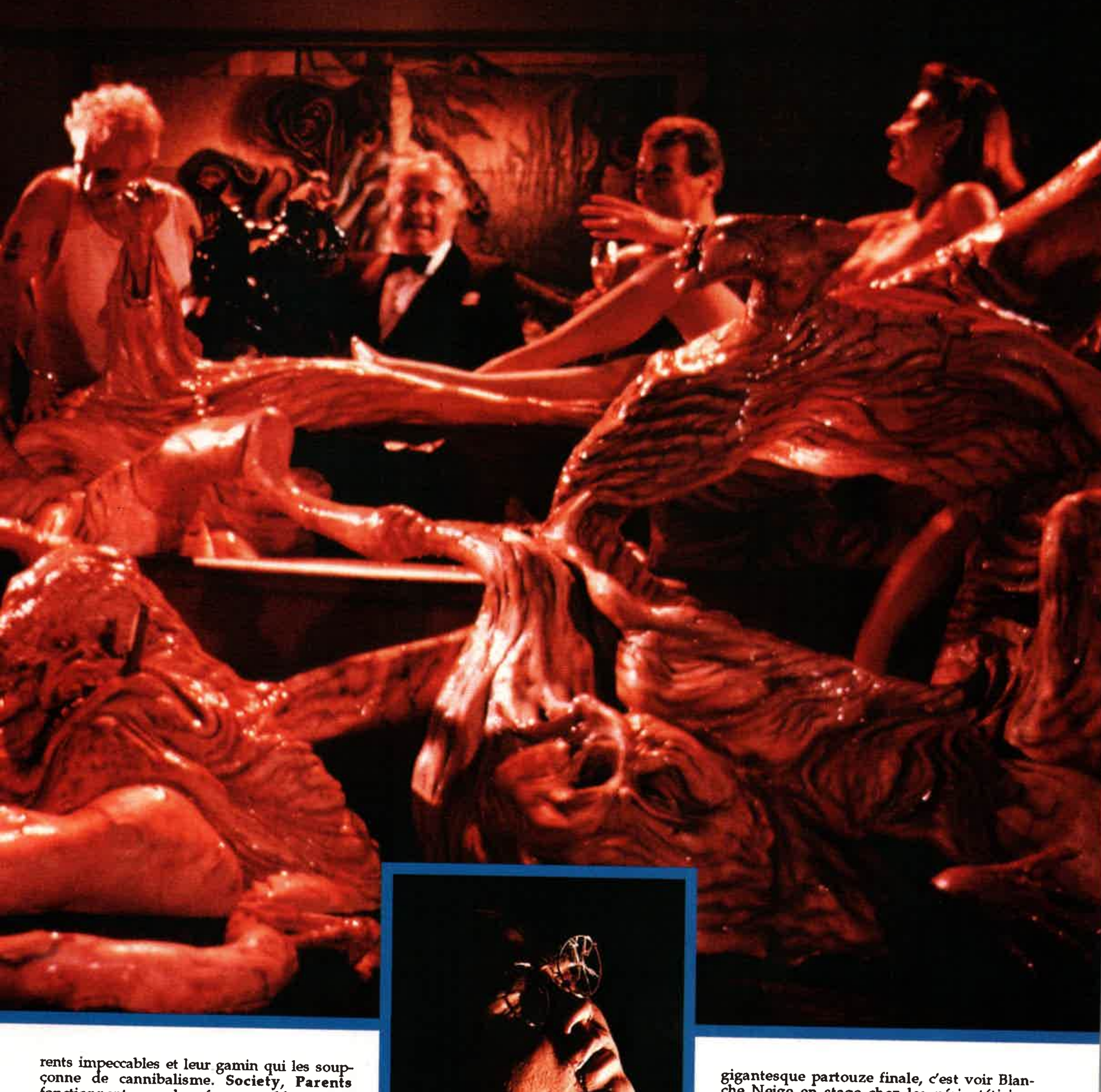
PARTOUZE

Que font vos parents lorsque vous tournez les talons ? Sans céder à la paranoïa dans un premier temps, le jeune Billy s'interroge. Indice : une cassette audio que son meilleur pote enregistre à l'insu de sa sœur. Des bruits de succion, flasques. Pas net. Billy enquête, pose des questions Son toubib le met en garde contre certaines maladies mentales, sa maternelle redouble de bienveillance... Tout est vraiment trop confortable dans ce cocon de Beverly Hills. Billy ne devrait pas se torturer les méninges, mais il persévère. Pour découvrir quoi ? Qu'il n'est pas comme eux, qu'il vit dans un univers artificiel, un monde d'apparences. Lorsque les masques tombent, les snobs se métamorphosent en masse molle, en chewing-gum écarlate, en chique de chair se mêlant, s'entremêlant. Ils sont une bonne trentaine ainsi à festoyer allégrement, à se mélanger sans préservatif. Mais n'importe qui ne participe pas à ces soirées très très privées. Il faut être membre de la "society". Imaginez un peu les trous du cul du seizième arrondissement se regroupant dans un salon feutré pour s'envoyer en l'air sans un minimum de correction. Quiconque ne possède pas la carte de membre n'est pas admis... Billy, fils adoptif, déboule donc dans une cérémonie dont les convives se serviraient bien de lui comme carburant !

Réduire **Society** à sa dantesque séquence finale est assez injuste. Par sa puissance visuelle, la performance et l'audace des effets spéciaux, la tranquilité de l'accompagnement musical, les allusions sexuelles jamais dissimulées, celle-ci couronne magistralement une heure de dialogue, de détails bizarres, d'appréhensions. Ce qui avait été seulement reluqué dans une multitude de porno bien glauques où la fesse laiteuse tressaillait fébrilement, devient dans **Society** un étonnant spectacle, inédit, tellement hard qu'il se passe de sexe. **Society** va au-delà du sexe : il retourne le squelette et met les entrailles à jour. Ici, les plaisirs de la chair ignorent les limites. Le Divin Marquis de Sade en serait lui aussi tout retourné.

FANTASTIQUE SOCIAL

Society évoque furieusement **Parents**, un inédit programmé à Avoriaz il y a deux ans. **Parents** décrit les rapports entre des pa-



rents impeccables et leur gamin qui les soupçonne de cannibalisme. **Society**, **Parents** fonctionnent sur les faux semblants, les trucs inavouables dissimulés derrière des façades rutilantes. David Lynch aimerait. *"Ce qui arrive dans mon film se déroule tous les jours. Une poignée de familles influentes possède une grande part du pouvoir dans notre monde. Je déteste dire que* ***Society*** *a vraiment une signification profonde car, en fait, il n'est pas sérieux du tout"*. Que le sérieux de Brian Yuzna soit intentionnel ou non, son premier film tire à boulets rouges sur la jet society qui peuple les allées ultra-clean de Beverly Hills, de Bel-Air et des quartiers les plus rupins de Californie.

Même si Brian Yuzna ne postule guère au titre d'auteur, **Society** prend souvent des allures de satire sociale décalée. Le cinéaste se fait l'apôtre du bizarre. Dans son champ de vision, une plage se transforme en portion des sixties fréquentée par une gigantesque mégère hébétée, qui n'aurait pas détonné dans le **Satyricon** de Fellini. Tout **Society** est à cette image, pris en étau entre sa hargne envers les nantis et son besoin d'aller au plus loin dans le délire. Et le délire, Brian Yuzna sait le ménager. Une heure durant, il mène son audience par le bout du nez, accumule les séquences abondamment dialoguées, les indices suspects... *"Une colossale farce avec un message plutôt vague"* définit encore le cinéaste. Ou encore un coup de boutoir dans le lard du soap-opera dont tous les protagonistes de **Society** ont le look, les voitures, les pelouses bien tondues. Il y a du ***Dallas***, du ***General Hospital***, du ***Dynastie*** dans ce film. Brian Yuzna pousse le vice jusqu'à choisir pour tenir le rôle principal le prototype même du jeune premier de soap-opera, Billy Warlock, vedette de la série ***The Last Days of our Lives***. Celui-ci joue avec un sérieux appliqué. Il est nul, consternant de niaiserie, et ne se doute jamais de l'ironie de Brian Yuzna. Tant mieux. Voir ce minet propulsé dans la gigantesque partouze finale, c'est voir Blanche Neige en stage chez les péripatéticiennes de la Rue Saint-Denis.

Croisement entre **La Folle Journée de Ferris Bueller** de John Hugues (pour le côté teenager) et **From Beyond** (pour les perversions sexuelles), **Society** s'accomplit totalement grâce aux mirifiques effets spéciaux de Screaming Mad George. Ce Japonais dément, ex-punk, fana de Picasso et Dali et pourfendeur des maquilleurs trop routiniers, montre explicitement que les effets spéciaux peuvent exprimer une pensée et dépasser la simple métamorphose de braves ados en loupgarou. Sans l'apport inestimable de Screaming Mad George, les dernières minutes de **Society** ne seraient pas ce qu'elles sont.

Marc TOULLEC

Society. USA. 1989. Réal.: Brian Yuzna. Scén.: Rick Fry, Woody Keith et Brian Yuzna. Dir. Phot.: Rick Fichter. Mus.: Mark Ryder & Phil Davies. SPFX : Screaming Mad George. Prod.: Wild Street Pictures. Int.: Billy Warlock, Devin Devasquez, Evan Richards, Ben Meyerson, Charles Lucia... Dur.: 1H 39. Dist. vidéo : Antarès-Travelling. Sortie vidéo prévue en décembre 1990.



GEORGE LUCAS

LA TETE DANS LES ETOILES

La Guerre des Etoiles, L'Empire Contre-Attaque et *Le Retour du Jedi* sortent à la vente en vidéo. Bon prétexte pour plonger au sein d'une aventure, celle d'un homme partagé entre son goût du cinéma expérimental et sa profonde nostalgie de l'enfance. Succès monumentaux, amitié, travail harrassant une décennie durant, frustration familiale, bides, risques... L'univers de George Lucas ne s'articule pas uniquement autour de *La Guerre des Etoiles* mais, paradoxalement, lui appartient totalement.



LA GUERRE DES ETOILES : *comme Luke Skywalker, George Lucas décolle.*

George Lucas ne ressemble pas à Hollywood. Il vit en retrait de la ville-phare du cinéma dans son Skywalker Ranch de 1200 hectares. Rien que **La Guerre des Etoiles** rapporte 530 millions de dollars et son merchandising 12 milliards de francs. Mais George Lucas n'a pas changé pour autant son style de vie. Il mène une existence simple, se refuse à presque toutes les mondanités d'usage, évite la fréquentation des gens de cinéma, se refuse aux interviews. Son bureau dans sa maison de San Anselmo re gorge de jouets, de maquettes, de peluches. Pas de doute, George Lucas est resté un enfant.

PREMIERS PAS

Né le 14 mai 1944 à Modesto, une petite ville de Californie, George Lucas passe dès l'âge de 5 ans le plus clair de son temps devant la télévision. Il engouffre des centaines de feuilletons, de séries B, de sérials poussiéreux, de westerns. Parallèlement, il potasse des bandes dessinées et les classiques de la littérature d'évasion. A vrai dire, le petit écran et les journaux constituent pour le gamin l'unique moyen de sortir de son environnement quotidien, un environnement dirigé par un père autoritaire, partagé par trois soeurs. Dès ses 4 ans, George Lucas apprend à gérer l'argent. Une excursion d'une semaine tous les ans à Disneyland le porte dans un univers de rêve.

Tandis que ses parents se consacrent à leur exploitation de noyers, George Lucas fréquente l'école sans trop y croire. L'élève se classe plutôt dans le rang des cancres. A cette époque, il ne rêve que de voitures, de rock et de photo. Parallèlement à ses études, il travaille comme mécano dans un garage. Il trafique des moteurs et surtout celui d'une *Fiat* qu'il "gonfle". A son volant, l'adolescent participe à des compétitions improvisées sur les routes désertes du patelin. George Lucas aspire à une carrière de coureur automobile mais n'a pas encore atteint l'âge légal. Frustré, il tue le temps en fréquentant les "mauvais garçons" de Modesto et consacre ses nuits à la drague motorisée. Ces folles soirées, George Lucas s'en souviendra dans **American Graffiti**.

1962 est une année charnière dans la biographie de George Lucas. Roulant à grande vitesse, il rate un virage et se plante contre un platane. Il échappe de peu à la mort.

Sorti de l'hôpital, George Lucas est littéralement métamorphosé. Désormais avide de culture, il se lance à corps perdu dans les études et décroche quelques diplômes, notamment de sciences sociales. Sa passion pour le cinéma se développe. A l'aide d'une modeste caméra 8 mm, il filme des compétitions automobiles. Par hasard, George Lucas rencontre le cinéaste indépendant Haskell Wex-

ler. Ce dernier lui conseille de poser sa candidature à l'Ecole de Cinéma de l'Université de Californie du Sud. Dans ce cadre rigoureux destiné à former des "artistes", le futur réalisateur de **La Guerre des Etoiles** découvre Orson Welles, Akira Kurosawa, Jean-Luc Godard et rencontre d'autres étudiants appelés à devenir célèbres, John Milius, Randall Kleiser, Lawrence Kasdan...

COUPS D'ESSAIS

En 1965, George Lucas réalise son premier court-métrage, le premier d'une série de huit. Il s'agit de **Look at Life**, un montage de photos extraites du magazine *Life* agrémentées de bulletins d'informations et d'airs calypso. Un essai avant-gardiste. Toujours le cadre universitaire, il enchaîne sur **Herbie**, consacré à Herbie Hancock, **The Emperor**, une satire du monde de la radio, **Anyone Lived in a Pretty How Town** d'après un poème de E.E. Cummings et **Freiheit**, un avant goût de ce que sera **THX 1138**.

Nanti d'un beau diplôme, George Lucas gravit un échelon supplémentaire en assistant la monteuse Verna Fields sur un documentaire consacré au voyage du président



THX 1138

Lyndon Johnson en Extrême-Orient. C'est en travaillant sur ce film qu'il rencontre une stagiaire qui deviendra ensuite son épouse et la monteuse oscarisée de **La Guerre des Etoiles**, Marcia Griffin.

Revenant à l'Université, le jeune homme seconde un professeur chargé de former une classe d'opérateurs de la Navy ! Avec l'aide

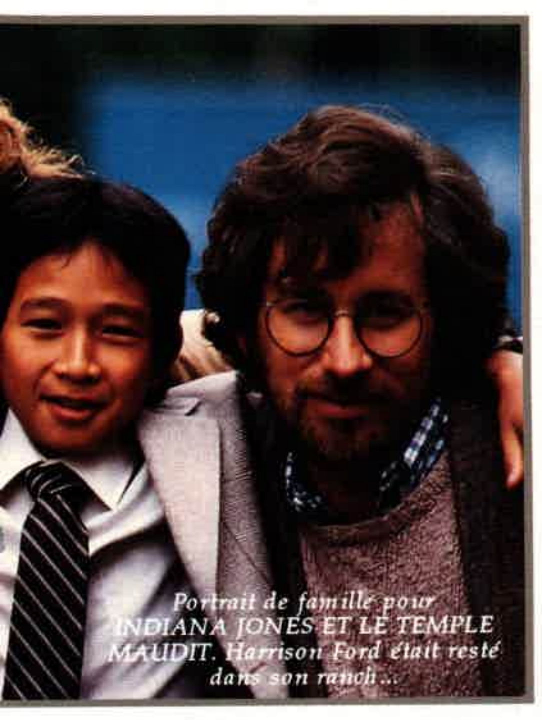


d'une bonne partie de ses amis d'école, il réalise alors son plus fameux court-métrage, **THX 1138 : 4 EB**, audacieuse plongée dans le cinéma expérimental. Ultra sophistiqué, bourré de travellings insensés, d'effets spéciaux optiques et de graphisme électronique. Lauréat de nombreux prix, le film est visionné par des responsables de la *Columbia* qui voit en George Lucas le réalisateur idéal d'une bande promotionnelle pour le western de Jack Lee-Thompson, **L'Or de MacKenna.** Mais le résultat ne répond vraiment pas à l'attente du studio ; George Lucas, au lieu de se conformer au message publicitaire, filme la poésie du désert ! Désormais bénéficiaire d'une bourse à la *Warner*, Lucas, âgé de 23 ans, trouve un poste de stagiaire sur le tournage de **La Vallée du Bonheur** de Francis Coppola, son aîné de 4 printemps. Les deux hommes nouent aussitôt des relations d'amitié très fortes. A différents titres (assistant opérateur, décorateur, preneur de son...), George Lucas participe étroitement à la réalisation des **Gens de la Pluie.** Profitant de ces activités, il tourne parallèlement aux caméras de Coppola un documentaire, **Filmmaker**, lequel insiste sur les difficultés techniques d'un petit budget.

En 1969, le duo Lucas/Coppola fonde *American Zoetrope*, maison de production qui met aussitôt en chantier **Apocalypse Now** dont George Lucas a l'idée originale et **THX 1138.**

Univers clinique, d'un blanc terriblement déprimant, personnages blêmes soumis à une dictature omniprésente dans tous les gestes du quotidien, **THX 1138** exprime, sous des extérieurs de film de science-fiction, la passion de George Lucas pour un cinéma innovateur, de pure recherche tant esthétique que narrative. *"J'aimerais retourner au type d'essai que je tournais lorsque j'apprenais le cinéma : des films à mi-chemin du poème symphonique et du cinéma vérité. J'y ferais intervenir des êtres humains, mais sans développer de personnages, ni d'intrigue. J'aime le cinéma épuré"* déclarait George Lucas à la sortie de **L'Empire Contre-Attaque.** Nostalgie. Malgré un certain succès critique, surtout en France, **THX 1138** s'avère un échec commercial. George Lucas embraye alors sur un autre projet, nourri de ses souvenirs d'adolescence, **American Graffiti**, dans lequel toute une génération se reconnaîtra. Toutes les grosses maisons de production hollywoodiennes rejettent fermement le projet. Cependant, un obscur administrateur d'*Universal* en tombe amoureux et convaint ses supérieurs hiérarchiques de ses possibilités. *Universal* donne son feu vert mais ses conditions sont draconiennes : un budget

Après R2-D2 et avant WILLOW, un nain dans le LABYRINTHE de Jim Henson.


Portrait de famille pour INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT. Harrison Ford était resté dans son ranch...

étriqué et un plan de tournage plus que serré. Jolies filles, voitures vrombissantes, rock et virées nocturnes... Ses "ingrédients" font d'**American Graffiti** un succès énorme et entraînent une foule d'imitations.
Malgré les profits réalisés par le film, George Lucas connaît les plus grandes difficultés dans le lancement de **La Guerre des Etoiles**.

PENDANT & APRES

1977 : **La Guerre des Etoiles**, 1980 : **L'Empire Contre-Attaque**, 1983 : **Le Retour du Jedi**. Ces trois films comptent parmi les plus populaires de toute l'histoire du cinéma. Le nom de George Lucas est mondialement connu. Celui de Spielberg, depuis **Les Dents de la Mer**, aussi.
Alors que George Lucas attend craintivement la sortie de **La Guerre des Etoiles**, alors que Steven Spielberg galère sur les plateaux géant de **Rencontres du Troisième Type**, une discussion entre les deux comparses aboutit à la naissance d'**Indiana Jones**. Ils sont tout deux sur une place d'Hawaï en face de leur hôtel. Nous sommes en mai 1977. Autour d'un château de sable que la marée ronge progressivement, Spielberg manifeste le désir de tourner un James Bond. Impossible car il n'est pas de souche britannique. George Lucas lui renvoie la balle en élaborant illico un personnage d'archéologue-aventurier répondant au nom d'Indiana Jones. L'aventure ne fait que commencer. **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, **Indiana Jones et le Temple Maudit**, **Indiana Jones et la Dernière Croisade** installent un nouveau mythe qui, à l'image de la trilogie de **La Guerre des Etoiles**, se nourrit de la bande dessinée, des sérials et des séries B. Mais Spielberg s'appropie rapidement le héros et George Lucas honore simplement le générique de sa prestigieuse paternité.
Soucieux de ne plus s'impliquer directement dans la mise en scène, George Lucas fait preuve dans ses choix de producteur d'un véritable éclectisme. Après une participation purement contractuelle à **American Graffiti**, **La Suite** de B.W.L. Norton en 1979, il aide financièrement Akira Kurosawa à mettre sur pied son fastueux **Kagemusha**, une expérience qu'il renouvellera une dizaine d'années plus tard avec **Rêves**. George Lucas est depuis l'université un admirateur inconditionnel du vieux maître japonais. En 1983, il produit le dessin animé avant-gardiste de John Korty, **Twice Upon a Time**. En 1984, adjoint à Coppola, il s'associe au **Mishima** de Paul Shrader. **Captain Eo** et **Tucker** renouvellent cette association vieille de deux décennies. George Lucas participe même au **Parrain** en réalisant la séquence de collage des journaux du milieu du film. La brillante carrière de producteur de George Lucas est cependant assombrie par deux échecs financiers retentissants. Ce sont **Labyrinth** de Jim Henson et surtout **Howard the Duck** de Willard Huyck.

LES AVENTURIERS... : Spielberg s'approprie le héros créé par les deux hommes.

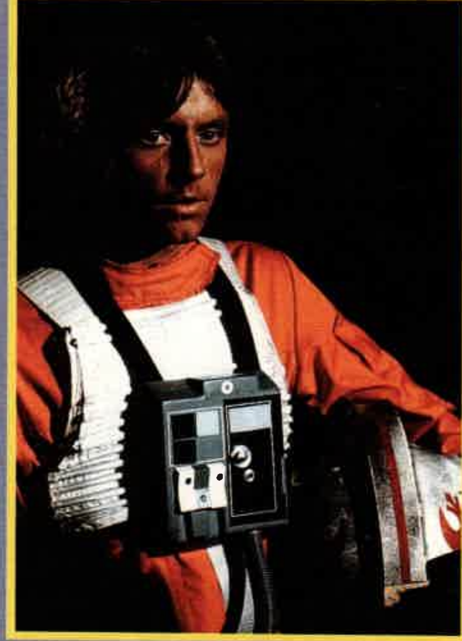

Angelica Huston maquillée pour les besoins de CAPTAIN EO.

DEUX OMBRES AU TABLEAU

1986 est une année noire pour George Lucas. Les pertes conjointes de **Labyrinth** et d'**Howard** se montent à presque 100 millions de dollars. Compromis entre le *Muppet Show* et **Dark Crystal**, le premier se perd en décors luxueux, en effets spéciaux coûteux et laisse tomber un scénario confondant simplicité et simplisme. George Lucas a voulu faire son propre "Alice au pays des merveilles" en compagnie du père des Muppets. L'unique souvenir du film reste encore Davie Bowie en génie du mal, les parties mal compressées sous des collants trop moulants. Pour ceux qui doutaient que



Howard : canard extraterrestre coquet et laqué qui exaspère le public US.





l'interprète de "Absolute Beginners" et de "China Girl" était bien un homme normalement achalandé par Mère Nature.

Plus grave encore est le bide d'**Howard** que George Lucas confie à Willard Huyck, vieux copain d'université et co-scénariste de **American Graffiti**. Inspiré d'une bande dessinée culte, **Howard**, comme **Labyrinth**, ne lésine pas sur les dépenses. Un canard extraterrestre barbote sur le plancher des vaches et sauve l'humanité d'aliens voraces. Les adultes se sentent peu concernés par un personnage à priori destiné aux enfants et les enfants refusent ce volatile grincheux, grossier, fumant le cigare et copulant avec Lea Thompson. La critique et Hollywood tirent à boulets rouges sur George Lucas. Des têtes sautent dans son état-major. Hollywood ne pardonne jamais un faux pas mais oublie tout dès que le "wonder boy" prononce le mot **Guerre des Etoiles**...

UNE LONGUE HISTOIRE

George Lucas puise l'histoire de **La Guerre des Etoiles** partout où se sont posés ses yeux d'enfant, d'adolescent et d'étudiant. Depuis toujours, il rêve à une vaste saga, une confrontation de la lumière et des ténèbres, une épopée de magie. "*Après le tournage de **THX 1138**, j'ai essayé d'obtenir les droits de **Flash Gordon**, mais j'ai dû y renoncer faute d'argent. En faisant des recherches, je me suis aperçu qu'Alex Raymond, qui avait créé le personnage de bande dessinée, s'était lui-même inspiré d'oeuvres d'Edgar Rice Burroughs, l'auteur de "Tarzan", et plus particulièrement de sa série "John Carter sur Mars". Après avoir lu cette dernière, j'ai constaté que Burroughs avait sans doute tiré son inspiration d'un ouvrage d'Edwin Arnold "Gulliver on Mars", publié en 1905, et qui est à l'origine de tout ce qui s'est fait en matière de science-fiction. C'est cette veine, aujourd'hui disparue, que j'ai essayé de faire renaître en y faisant jouer des éléments de space-opéra, de fantaisie, d'aventure, de suspense ou d'humour, et en faisant également appel au western, à la mythologie et au film de samourais*". Mais la genèse de **La Guerre des Etoiles** passe par les chemins les plus imprévisibles. George Lucas se plonge dans les vieux films à épisodes des années 30/40, à commencer par la série des ***Flash Gordon***, monument du kitsch où des vaisseaux spatiaux en forme de soupière se balançent au bout de gros fils. Piteux résultats, mais les ustensiles de ménage recyclés ne demandent qu'à être revus et corrigés. Lucas se tape aussi ***Iron Men of Mongo***, dans lequel il trouve matière à élaborer le droïde C-3 PO, **Autant en Emporte le Vent** qui lui donne l'idée d'opposer Luke Skywalker et Han Solo dans leur quête amoureuse à l'image des deux principaux protagonistes masculins se disputant les faveurs de Scarlett O'Hara, **La Prisonnière du Désert** de John Ford pour la princesse Leia captive, quelques "Laurel & Hardy" pour la morphologie diamétralement opposée des robots C3-PO et R2-D2... Mais George Lucas racle carrément les tréfonds de sa mémoire pour façonner l'univers de **La Guerre des Etoiles**. Il se souvient des films d'aviation des années 40, de ses études concernant les mythologies lors de ses années universitaires et évidemment des "Chevaliers de la Table Ronde" dont les résonnances celtiques se retrouvent presque intactes dans **La Guerre des Etoiles**. Le roi Arthur se nomme désormais Luke Sylwalker, Merlin l'Echanteur a les traits d'Obi-Wan Kenobi, Lord Darth Vader pourrait s'appeler le Chevalier Noir et le Saint Graal est désormais la Force... **La Guerre des Etoiles** n'est donc pas né du hasard, d'une bonne idée directement appliquée sur le papier. La simplicité de l'intrigue, la netteté de ses archétypes, la limpidité de la progression dramatique sont en fait le fruit d'un travail acharné, âpre et long. "*J'ai pas-*









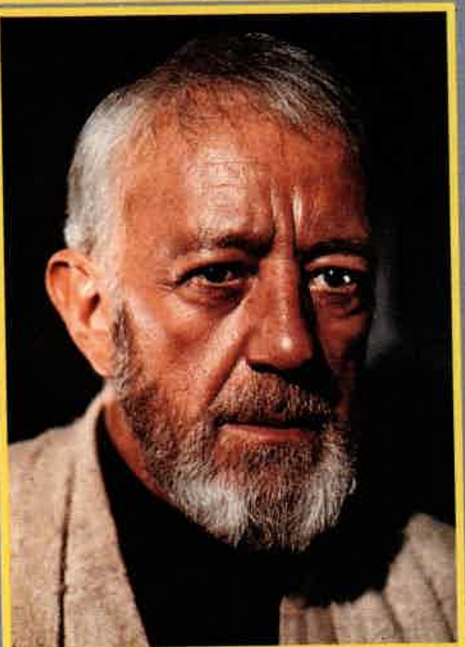
sé à peu près trois ans à écrire le scénario. J'en ai rédigé quatre versions, c'est-à-dire quatre histoires complètement différentes avant de trouver celle qui me satisfaisait. C'était très difficile car je ne voulais pas que ce soit de la science-fiction proprement dite. Je ne voulais pas tomber dans les conventions des films de ce genre. Je voulais que ce soit vraiment un film d'imagination. J'avais de bonnes idées dans les premières versions, mais pas d'histoire solide. En général, je déteste les intrigues. La difficulté était de parvenir à trouver un fil conducteur. J'ai toujours eu beaucoup de mal à trouver une trame de base ultra-simple qui puisse me captiver et captiver le public".

LE NOIR ET LE BLANC

La trame de **La Guerre des Etoiles** est transparente comme de l'eau de roche. Les bons sont habillés de blanc, les méchants de noir. Comme dans n'importe quel récit moyenâgeux à la Walter Scott, un affreux despote tente d'élargir les frontières de son royaume et utilise toutes les ruses pour arriver à ses fins. L'Empereur, efficacement secondé par Lord Darth Vader, ambitionne ainsi le contrôle de l'univers. Mais il se heurte à Luke Skylwalker, jeune homme végétant jusqu'alors dans l'exploitation de ses parents adoptifs, et à Obi-Wan Kenobi, vieux sage, détenteur des secrets de la Force... Evidemment, dès la sortie du film, certains critiques iront signaler "l'absence totale de scénario" et "le trop plein de bruits et d'effets fondés sur du vide".

*"J'ai écrit ma première version de **La Guerre des Etoiles**, on l'a discutée, et je me suis aperçu que je la détestais. Je l'ai foutue en l'air. J'en ai recommencé une deuxième. Elle a atterri à la poubelle. Et ainsi de suite pour quatre versions radicalement différentes. Après chaque version, il y avait discussion avec les copains. S'il y avait une bonne scène dans la première version, je décidais de l'inclure dans la deuxième. Et, scène par scène, le scénario s'est construit au fil des versions. Coppola en a lu trois, alors que les amis que j'ai fait venir en Angleterre pour travailler le dialogue n'ont connu que la version finale. Disons que ce sont surtout les réalisateurs de San Francisco, Coppola, Phillip Kaufman, qui ont tout suivi, enfin ceux avec qui je suis allé au collège".*

Les liens entre Francis Coppola et George Lucas sont étroits. Les deux hommes se connaissent depuis longtemps. Du tournage de **La Vallée du Bonheur**, la comédie musicale de l'auteur du **Parrain**, George Lucas a tiré un documentaire en 1968, **Filmmaker**. Les deux hommes travaillent également ensemble sur une première version du scénario d'**Apocalypse Now** avant que George Lucas ne recommande John Milius à Coppola. Coppola participe de surcroît très activement à la production d'**American Graffiti** et de **THX 1138** et les deux hommes se croiseront quelques années plus tard sur le plateau de **Oz, Un Monde Extraordinaire**, pour venir en aide au réalisateur en péril Walter









Murch, ex-collaborateur commun. Le duo Coppola/Lucas s'investit dans le moyen métrage en relief, **Captain Eo**, avec Michael Jackson, des effets spéciaux et des créatures directement issus de **La Guerre des Etoiles**.

L'EVOLUTION

"Les personnages de la Princesse Leia et de Obi-Wan Kenobi ont évolué selon les versions. L'une parlait d'une princesse et d'un vieux général. La deuxième version comportait un père, son fils et sa fille, et la fille était l'héroïne du film. Il y a aussi eu l'histoire de deux frères qui est devenue l'histoire d'un frère et d'une soeur. Le frère aîné était fait prisonnier et la jeune soeur devait le délivrer pour le ramener au père. Mais ça posait des problèmes épouvantables. On n'y croyait pas, ce n'était pas réaliste du tout".
Initialement intitulé **The Star Wars**, **La Guerre des Etoiles** accumule les histoires les plus folles, les plus tordues. On trouve ainsi une **Guerre des Etoiles** dans laquelle Luke Skywalker est un général doué de pouvoirs surhumains. Accompagné de la princesse Leia et de deux petits fonctionnaires, et poursuivi par les troupes de l'Empire, Luke recrute une bande d'adolescents rebelles pour se défendre. Sur la planète glaciaire Yavin, il rencontre de grosses créatures velues chevauchant des oiseaux gigantesques.
Après s'être titré **The Star Wars**, **La Guerre des Etoiles** devient **Adventures of the Star Killers**. Cet épisode fictif de la saga définit Luke Skywalker comme étant le fondateur de la République Galactique grâce à sa maîtrise de la Force des Autres constituée de l'Ashla, son bon côté, et du Bogan, la face noire. Ce script explique la naissance de l'Empire, montre Han Solo simple garçon de cabine dans le vaisseau pirate du capitaine Oxus, justifie les péripéties par la présence d'un certain Cristal Kiber pouvant donner accès à la domination de la Force. Luke y était l'un des fils de Starkiller, général rebelle pourchassé par Vader... Les différents scénarii de **La Guerre des Etoiles** constituent un véritable puzzle. On y trouve des personnages présents dans les versions définitives de **L'Empire Contre-Attaque** et du **Retour du Jedi**, mais tenant d'autres fonctions. C'est ainsi que l'on pouvait surprendre le pachydermique Jabba the Hut rabaissé au titre de membre de l'équipage de Oxus, que Leia devenait la cousine de Luke et que la Cité des Nuages servait de quartier général à l'Empire... Repensés, revus, mis dans un ordre différent, ces éléments atteignent leur plénitude absolue dans la version définitive de **La Guerre des Etoiles**, moins complexe que toutes les autres et épurée de mille et un détails superflus...

FEU VERT

"Je me suis lancé dans cette aventure le 17 avril 1973 exactement. La première version du scénario était terminée le 20 mai. Et de mai 1973 à 1983, il ne s'est pas passé une seule journée où, le matin en me levant, ma première pensée n'ait été : "vacherie de vacherie, il faut que je m'occupe de ce film !". Pas un seul jour, même en vacances, même les week-ends. Après **La Guerre des Etoiles**, *j'ai produit d'autres films. Je pensais être sorti de l'auberge. Faux, archi-faux. J'ai produit* **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, **American Graffiti la Suite**, *j'ai mis sur pied une société, construit un ranch et je me suis occupé de mille autres choses. Je croyais avoir le temps de faire tout ça. Je ne l'avais pas. Le problème est simple : le succès m'a interdit d'avoir une vie privée. Après* **American Graffiti**, *j'étais prêt à tout larguer. Et puis je me suis dit : "bon, je fais encore un film, ce truc sur* **La Guerre des Etoiles**". *Si le film avait été un bide, je n'en aurais pas fait un drame".* Peut-être que si, justement. Il faut une sacré foi pour porter à bout de bras un projet aussi novateur, aussi risqué que celui-là.
Dès 1973, au fil des scripts, George Lucas imagine une série de 9 films répartis en 3 cycles. Il se convaint de débuter par la trilogie centrale, la plus spectaculaire et la plus apte à rencontrer un public. C'est aussi en 1973 que George Lucas propose un synopsis à Alan Ladd Jr, ponte de la *20th Century Fox*. Ladd, futur entrepreneur de **Blade Runner et Outland**, donne son feu vert. Mais c'est seulement deux ans plus tard que la *Fox* adhère définitivement au projet au vu des dessins de cinq scènes-clés dûs à Ralph McQuarrie, un illustrateur de la *Boeing Aircraft*. Des séances de casting sont aussitôt organisées.
"J'ai choisi des interprètes qui, outre leurs qualités dramatiques, sont par leur tempérament proches de leur personnage. Dans un film comme **La Guerre des Etoiles**, *il importe que le public puisse s'identifier aux personnages, et ces acteurs confèrent une crédibilité immédiate aux situations. Mark Hamill, par exemple, est très jeune de caractère, il aime s'amuser, il est un peu naïf et très spontané. Alec Guiness, lui, a une personnalité très forte. Il est un peu le pivot autour duquel les autres gravitent, et les relations de mentor à disciple qu'il a avec Mark se sont reflétées dans leurs rapports professionnels. Pour Leia, je voulais une actrice qui ait du caractère. Je la voulais très jeune, mais capable de tenir tête aux méchants : captive mais combattante. Et c'est pourquoi j'ai choisi Carrie Fisher".* Et Harrison Ford là-dedans ? George Lucas pense naturellement à lui depuis le tournage d'**American Graffiti** où le futur Indiana Jones avait traîné ses guêtres... Francis Coppola se charge, officieusement, de définir au mieux cette sympathique canaille de Han Solo.

L'ENFER DU TOURNAGE

"J'ai eu à diriger 500 personnes sur **La Guerre des Etoiles** *et j'ai détesté ça. J'accepte le pouvoir de faire ce que je veux avec ma caméra, mais je refuse le pouvoir de commander les autres. Je me suis retrouvé pris dans la course au succès, mais ce n'est pas mon truc. J'aime être opérateur, regarder dans l'objectif, éclairer. Je suis plus technicien ou "artisan-cameraman" ou monteur que producteur-réalisateur. J'ai plus envie de me servir d'une colleuse que de mon pouvoir".*
Rapidement, le tournage de **La Guerre des Etoiles** prend des allures de marathon de paris intenables. Chaque point du film dégénère en problème. Le maquilleur Stuart Freeborn est hospitalisé, des artificiers peu délicats font sauter des décors et des cascadeurs subissent des commotions... Les prises de vues sur les 16 plateaux d'Elstree près de Londres durent 16 semaines. Plusieurs mois de galère. Les décorateurs et peintres travaillent frénétiquement tandis que George Lucas filme à quelques mètres de là. R2-D2 fonce dans les murs... La chaleur entraîne l'évanouissement des techniciens et les effets spéciaux semblent un obstacle à priori insurmontable. Leur responsable, John Dykstra, expérimente un nouveau matériel mais les maquettes, malgré le



L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE pendant que Lucas passe la main à Irvin Kershner.



avions miniatures". A la question "si vous n'étiez pas cinéaste, que seriez-vous ?", George Lucas répond laconiquement par "marchand de jouets". D'une certaine façon, il l'est. Les créatures de ses films s'apparentent tellement aux peluches qui encombrent les chambres de gosses... Sans parler du bureau de George Lucas !
Au-delà de son aspect merchandising, **La Guerre des Etoiles** synthétise des siècles de légende, des décennies de culture rock, quelques années de sérials, de bandes dessinées... "*La Guerre des Etoiles n'est pas un film d'anticipation. C'est une vision qui doit plus aux frères Grimm qu'à* **2001**. *Le mot qui le définit le mieux est celui de divertissement. J'ai toujours adoré le cycle Arthurien, "L'Ile au Trésor"... Enfant, je lisais énormément de science-fiction, mais au lieu de m'intéresser à des écrivains "techniques" comme Asimov, je me passionnais pour Harry Harrison. C'est l'approche fantastique, surréelle du genre qui m'a nourri. J'ai voulu faire de* **La Guerre des Etoiles** *un conte de fées moderne, un mythe, parce que toute la génération actuelle en est privée. Les jeunes, aujourd'hui, ne disposent d'aucun imaginaire. Les seuls héros qu'on leur propose sont l'Inspecteur Harry ou Kojak. Tous les films qu'ils voient mettent l'accent sur des catastrophes, sur l'angoisse et la violence. Depuis que le western s'est éteint, ils n'ont à leur disposition aucun espace myhtologique. J'ai voulu leur en ouvrir un, leur faire penser à des événements qui pourraient se produire. Aujourd'hui, les jeunes sont beaucoup plus sophistiqués que nous l'étions, mais ils s'ennuient. Je pense que lorsqu'ils vont au cinéma, c'est pour y voir quelque chose : si j'ai fait* **La Guerre des Etoiles**, *c'est pour leur offrir un champ exotique où leur imagination puisse se déployer*". Les propos de George Lucas datent de 1977. Depuis, les mythes ont envahi le cinéma américain et mondial. **Rocky, Rambo, Mad Max** se sont emparés des créneaux laissés vacants aux côtés de **La Guerre des Etoiles.** Peut-être que malgré lui George Lucas restaure l'image du héros (ces derniers étaient dans les années 70 des anti-héros ou des flics revanchards genre Eastwood ou Bronson) et réinstalle un idéal qu'Hollywood a délaissé deux décennies durant. Depuis le début de la lente agonie du western dans des années 60, le combat des forces du bien contre celles du mal était considéré comme désuet. En prenant le risque de la naïveté, de l'illustration simple des archétypes les plus élémentaires,



recours à des spécialistes venant de 2001, **L'Odyssée de L'Espace**, ressemblent à des cadeaux *Bonux*. La crise du pétrole multiplie le budget. De 3 millions et demi de dollars (dérisoire aujourd'hui), il passe à 9 millions et demi. Plus que le souci économique, les délais sont une source permanente de stress. Une première date de sortie est annulée. Alan Ladd Jr, dans son bureau de la *Fox*, s'impatiente et décide de visiter le plateau. George Lucas a déjà 5 semaines de retard sur le planning et, à la vision de 40 minutes de rushes, le producteur se prend la tête entre les mains. Pas de doute, **La Guerre des Etoiles** sera une catastrophe. Les dialogues sont inconsistants, les décors risibles, le montage mou, les images mal éclairées... Pendant ce temps, John Dykstra met au point à San Francisco une caméra révolutionnaire dirigée par ordinateur qui permet de filmer les maquettes de vaisseaux spatiaux. La maestria technique de **La Guerre des Etoiles** repose en partie sur lui. Mais en une année de travail, Dystra ne livre que trois plans. Dès son retour d'Angleterre et après un court séjour à l'hôpital pour hypertension, George Lucas prend en charge les effets spéciaux autour desquels se constituent les fondations de la future *Industrial Light and Magic*. Alan Ladd Jr reprend confiance en George Lucas et lui donne quelques dollars supplémentaires pour la désormais classique séquence de la Cantine.
Le 25 mai 1977, **La Guerre des Etoiles** sort dans une combinaison rachitique de 32 salles. La *Fox* ne veut prendre aucun risque. Deux heures avant l'ouverture des portes, les files d'attente sont déjà impressionnantes. En une semaine, le film ramasse 3 millions de dollars et la *Fox*, soudain en confiance, élargit son circuit. Fin août, **La Guerre des Etoiles** dépasse la barrière des 100 millions et ne cesse de grimper jusqu'à battre **Les Dents de la Mer** de Spielberg. Le film reçoit quatre Oscars (montage, musique, effets spéciaux et décors), la novelisation et la bande originale se vendent à des millions d'exemplaires... Ce sont ensuite des bandes dessinées, des gadgets, des poupées qui assurent la pérennité de l'empire naissant de George Lucas.

MARCHAND DE JOUETS

"*J'aime les bandes dessinées et j'ai une affection toute particulière pour les jouets. Sans doute que je n'ai pas grandi. Tout çà faisait partie du film, l'envie de lancer des jouets sur le marché, de créer des livres, des trucs.* **La Guerre des Etoiles**, *finalement, est une grande aventure pour enfants. Quand Francis Coppla a eu envie de s'acheter un avion, il se l'est acheté. Moi, je préfère les*


Han Solo (Harrison Ford) : pour beaucoup le véritable héros de la saga.

George Lucas touche un point sensible de l'inconscient collectif. Dans les années 40, il aurait adapté l'histoire de **La Guerre des Etoiles** au film de cape et d'épée à la Robin des Bois. Dans les années 50, il en aurait fait un western avec un Luke Skylwalker portant le stetson et dégainant un vieux colt six coups !

PASSION ET ABANDON

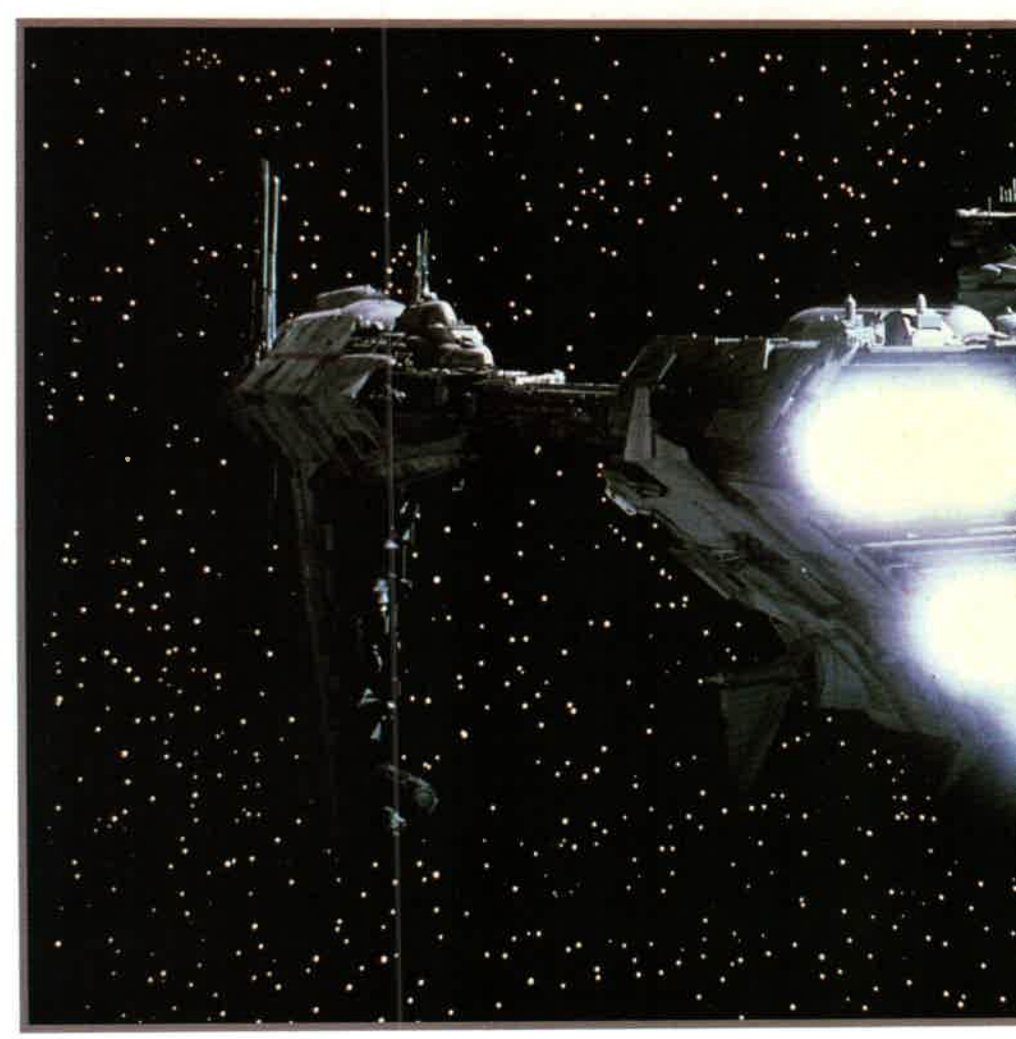
George Lucas sort épuisé de **La Guerre des Etoiles** et se jure de céder la réalisation de ses films à un tiers. "*Dix ans sur une trilogie et vous vous dites : "Où sont ma vie, mes amis, mes week-ends ?". Tout s'écroule autour de vous. Vous vous asseyez et vous réalisez : "Je ne vois plus personne, je n'ai plus le temps... tout simplement". Mais avec une petite fille, ça ne peut plus fonctionner ainsi. Je ne peux lui dire : "Va à la garderie, assied-toi, ne bouge plus, papa a encore un film à faire". Elle est fabuleuse, et, vous savez, elle n'aura deux ans qu'une seule fois, je ne veux pas rater ça... Je voudrais apprendre à jouer de la guitare, piloter des voitures de course, et tant d'autres choses... Ma vie va m'appartenir. Elle ne sera plus la propriété exclusive de Skywalker et des ses petits copains*". A la sortie du **Retour du Jedi**, George Lucas sort d'une prison dont il a lui-même érigé l'enceinte. Des journées de travail de 14 heures dix ans durant viennent à bout des plus résistants. Après une courte pause durant l'exploitation commerciale de **La Guerre des Etoiles**, George Lucas rempile sur **L'Empire Contre-Attaque**. "*Originellement, mon rêve était que* ***La Guerre des Etoiles*** *marche suffisamment bien pour que je puisse boucler cette trilogie. Je crois que je m'étais davantage préparé à la mise en boîte qu'à un pareil succès ! Jusqu'au jour de la première, j'étais persuadé que nous ne dépasserions pas les 16 millions de dollars de recettes et qu'en faisant un gros effort, j'aurais, peut-être, la chance de réaliser L'Empire Contre-Attaque*". Réaliser non, produire oui. George Lucas trouve le réalisateur idéal en la personne d'Irvin Kershner, un technicien capable, et surtout un homme sensible capable de saisir les motivations de ses personnages. Kershner vient du cinéma vérité, réaliste, un domaine que George Lucas affectionne particulièrement. "*Pour le moment, j'ai décidé de m'arrêter de réaliser. Je n'aime pas devoir me colleter avec des gens instables. Etre réalisateur, c'est s'exposer à des frustrations et des colères constantes, c'est devoir se livrer à un travail harassant, sept jours par semaine, à raison de 12 à 16 heures par jour. Pendant des années, ma femme m'a demandé pourquoi nous ne pouvions sortir au restaurant le soir comme tout le monde. Je n'arrivais pas à m'arrêter. Pour moi, réaliser un film n'a jamais été une chose simple, parce que les idées que je veux concrétiser ne sont pas simples. Finalement, j'ai compris qu'il y allait de ma santé et j'ai changé mon fusil d'épaule*".

GEORGE

UNE NOUVELLE GALERE

Malgré le soulagement de ne pas avoir à mettre en scène, George Lucas connaît de nouveau des difficultés impensables. Les ennuis commencent avec le décès de la scénariste Leigh Brackeit, romancière de science-fiction et collaboratrice capitale du **Grand Sommeil** et de **Rio Bravo**. Lucas y remédie en embauchant son copain de collège Lawrence Kasdan. Pendant qu'en Grande-Bretagne le Yoda ne se décide pas à fonctionner devant les caméras, Irvin Kershner subit dès le premier jour de tournage en Norvège une tempête de neige d'une intensité rare. **L'Empire Contre-Attaque** prend un départ catastrophique. Les retards s'accentuent et amènent George Lucas à tourner lui-même certaines séquences à effets spéciaux. Malgré le perfectionnement de certaines techniques, R2-D2 fonctionne toujours aussi mal. George Lucas exhorte Irvin Kershner à accélérer le tempo du tournage en Angleterre, il demande des coupes dans le scénario afin de gagner de précieuses semaines... Inquiets, les créanciers de **L'Empire Contre-Attaque** augmentent leur pourcentage sur le budget, lequel grimpe finalement à 33 millions de dollars.

"*Lucas était en Californie, et moi je naviguais entre la Norvège et l'Angletere. Il est venu avant le tournage pour trois jours, puis pendant le montage, alors qu'on s'apprêtait à débuter le travail sur les maquettes. Ensuite, il a fait la jonction entre l'atelier maquettes en Californie. Mais c'est moi qui ai établi le planning, qui suis responsable de la mise en scène, qui ai fait le premier montage à Londres. Lorsque je suis revenu aux Etats-Unis, Lucas, les responsables des effets spéciaux et moi-même nous sommes mis à travailler tous ensemble sur le film, tandis que, parallèlement, je m'occupais des effets sonores et du doublage*" témoigne Irvin Kershner. Cependant, George Lucas contrôle **L'Empire Contre-Attaque** de la première à la dernière image. "*Nous avons pris beaucoup de risques sur ce film. C'est une histoire plus dramatique, comme il est de tradition dans un deuxième acte d'opéra ou de tragédie. Nous confrontons nos personnages à un problème, et c'est seulement au troisième acte que Luke*





Les forces de l'Empire : tous derrière Darth Vader.





DERNIERES ETOILES

*"Le **Jedi** a virtuellement tué toute l'équipe. Dans tous les domaines de la production : costumes, effets spéciaux, fabrication des monstres, machinerie très sophistiquée... Tout a été vraiment très, très dur. Pour tout le monde. En ce qui me concerne personnellement, le tournage du **Jedi** m'a été aussi pénible, aussi dur que celui de **La Guerre des Etoiles**. Je ne sais pas comment j'ai pu tenir le coup. Les demandes, les sollicitations permanentes, cette colossale dépense de temps et d'énergie, les soucis, les angoisses : "Est-ce que c'est réussi, est-ce que ça va marcher, pourquoi tout va de travers tout le temps ?". Et puis, il y a ma personnalité. Je suis très impliqué, émotionnellement, dans ce film. C'est pour moi un engagement énorme, personnel, profond".* A la sortie du **Retour du Jedi**, George Lucas se montre lassé. Est-il étonnant qu'il en soit resté là dans sa saga de **La Guerre des Etoiles** ? Non.

*"Il n'y a plus que ça, le travail, qui existe. Il n'y a plus de place pour le bonheur. **La Guerre des Etoiles** est devenu la priorité. "Il faut terminer le film maintenant. Et s'il arrive quelque chose à un acteur ? On ne peut plus immobiliser les plateaux, cela coûte trop...". Sur le plan personnel, c'est une catastrophe. Je suis toujours épuisé, nerveux, de mauvaise humeur. Je n'arrête pas de me répéter : "merde, il faut que je vive autrement !". Je vis trop vite, je suis speedé toute la journée. Maintenant, c'est terminé. Il faut, après ce troisième volet, que je décide si je fais ou non une autre trilogie. Quelles sont les priorités ? Ma famille ne devrait-elle pas être plus importante que les films ? Si je n'arrive pas à harmoniser tout ça, il n'y aura plus de films. J'ai trop longtemps accepté que **La Guerre des Etoiles** domine ma vie. J'ai essayé de réagir. J'ai essayé de la remettre à sa place cette foutue **Guerre des Etoiles**. Et, chaque fois, elle a ressurgi, elle est venue pointer son horrible museau, encore et toujours. Mais cette fois, je crois qu'elle va me laisser tranquille".* Voici 7 ans maintenant que les "vacances" durent pour George Lucas. Les rumeurs concernant un quatrième volet à la saga sont pour le moins diffuses. Pas avant quatre ou cinq ans selon les dernières interviews de l'ex-Wonder Boy crevé.



Particulièrement satisfait du travail de Irvin Kershner sur **L'Empire Contre-Attaque**, George Lucas décide de renouveler l'expérience. Après quelques entrevues, avec David Lynch notamment, il opte pour Richard Marquand, aujourd'hui décédé. *"Nous avons cherché un réalisateur pendant neuf mois. Nous avions besoin d'un très bon technicien, d'un homme qui ait confiance en lui-même, qui ait de l'humour, qui ressente un enthousiasme authentique pour ce projet et pour l'univers de **La Guerre des Etoiles**. J'ai auditionné de nombreux metteurs en scène et me suis fait projeter quantité de films. Nous avons établi une longue liste, qui s'est progressivement réduite à deux noms. C'est en voyant **L'Arme à l'Oeil** dans son premier montage que je me suis décidé pour Richard Marquand".* Des plateaux surveillés par un système sophistiqué de caméras vidéo, des badges pour tous, des versions tronquées du scénario fourni aux comédiens et techniciens afin que le secret du film ne tombe pas dans des oreilles mal intentionnées... Maintenant que George Lucas est en mesure de s'auto-financer, ses soucis vont vers les risques de piratage.

Mobilisation de 140 personnes pendant deux ans, 517 plans à effets spéciaux contre 415 pour **L'Empire**, et 365 pour **La Guerre des Etoiles**, 100 espèces différentes de monstres sous la responsabilité de Phil Tippett... L'infrastructure du **Retour du Jedi** est plus que lourde, imposante. Tandis que George Lucas planifie le film et supervise les effets spéciaux d'*Industrial Light and Magic*, Richard Marquand illustre un scénario autrement plus complexe que celui de La Guerre des Etoiles. Les personnages se sont étoffés. La simplicité narrative de **La Guerre des Etoiles** s'achemine progressivement vers une trame nettement plus complexe. Les protagonistes, à priori taillés sommairement dans le granit des archétypes, dévoilent de nou-

*résoudra le sien. Contrairement à **La Guerre des Etoiles**, il n'y a pas ici de vainqueurs. Les personnages traversent une crise émotionnelle, et je crois que c'est un meilleur film que le premier".* Le meilleur de la trilogie.

L'Empire ressemble à ces romans d'aventure où le voyage et les rencontres mènent à la vérité. Luke part à la recherche de Obi-Wan Kenobi et tombe sur un maître Jedi particulier, le Yoda, pendant que Leia et Solo se croisent et se recroisent entre les gants de Darth Vader, qui ne se remet pas de la destruction de l'Etoile. De nouveaux personnages rentrent dans le bestiaire de **La Guerre des Etoiles** : le maître Yoda, détenteur du secret de la Force des Chevaliers Jedi et mentor à la place de Obi-Wan Kenobi et le mercenaire Lando Calrissian...


Jabba the Hut, guest-star monstrueuse du RETOUR DU JEDI.

velles facettes d'eux-mêmes. Leia est la sœur de Luke et Lord Darth Vader son père, autrefois *séduit par le côté ténébreux de la Force. L'aventure mute en tragédie antique. Elle débute ici dans le repaire du batracien Jabba the Hut où Han Solo est prisonnier d'une stèle pour se terminer sur une réconliation père-fils. George Lucas ne sollicite plus seulement le western et les aventures de Congo Jim mais aussi les tourments infanticides, patricides d'un Corneille.* "Toutes les histoires de la saga s'entrecroisent et se rejoignent. **Le Retour du Jedi** est un moment d'apothéose. Lorsque nous avons commencé le film, on s'est dit : "OK, maintenant on va faire ce qu'on a toujours voulu faire. On a l'argent, l'expérience, allons-y !". **La Guerre des Etoiles**, c'était comme passer le bac. Maintenant, nous avons eu notre doctorat et tout le monde s'est donné à fond, car chacun savait que c'était, peut-être, la dernière **Guerre des Etoiles**. Si petit soit-il, **La Guerre des Etoiles** est un événement. Si les gens veulent le voir, ils ont tout à leur disposition maintenant. Ce scénario stupide que j'ai commencé à écrire il y a dix ans est achevé. Tout est sur l'écran. J'ai souvent pensé réécrire cette histoire. En faire quelque chose de plus élaboré. C'était très simple au départ, pas du tout prévu pour le phénomène gigantesque que **La Guerre des Etoiles** est devenu". *Un phénomène durable. Au même titre que les plus grands classiques de la littérature populaire, la saga de* ***La Guerre des Etoiles*** *appartient désormais à l'Histoire. Et George Lucas au panthéon des génies modestes.*

Dossier réalisé par
Marc TOULLEC



Gorax, le géant de L'AVENTURE DES EWOKS, est un acteur dans un costume. Production TV oblige !



Lucas se perd dans WILLOW.

PRODUITS DERIVES

A la base de **La Guerre des Etoiles**, il y a une myriade d'histoires à l'intérieur de l'histoire, des possibilités innombrables. Plutôt que de mettre en chantier une nouvelle séquelle, George Lucas se plait à recycler les épisodes laissés pour compte dans la trilogie. Ceux-ci alimentent des films indépendants bien que très proches de leurs origines. En 1984, George Lucas produit pour la télévision américaine **L'Aventure des Ewoks** que réalise John Korty, un vieil ami, et un habitué de l'émission ***1, Rue Sésame***. **L'Aventure des Ewoks** reprend les fameux plantigrades du **Retour du Jedi** et les installe sur la planète Endor où ils sont sans cesse la proie de monstres comme Gorax. Afin de rentabiliser au maximum un produit coûteux pour le petit écran, George Lucas choisit une jeune vedette masculine qui pourrait très bien être un Luke Skywalker à peine sorti de la maternelle. Effets spéciaux et décors sont au diapason de **La Guerre des Etoiles**. Friande de ce type de productions bien intentionnées, la télévision américaine commande à George Lucas une deuxième aventure des Ewoks, **La Bataille d'Endor** de Jim et Ken Wheat, plus pauvre que le premier et destiné aux nourrissons. Restent quelques effets spéciaux d'animation dans la tradition d'*Industrial Light and Magic*. George Lucas met également à profit ces créatures pelucheuses dans une série de dessins animés au graphisme pour le moins sommaire.

Mais le gros morceau de cette entreprise de retraitement des scénarios oubliés demeure **Willow** que George Lucas offre à la vedette de **American Graffiti**, Ron Howard. **Willow** constitue le remake vaguement biblique et moyenâgeux de **La Guerre des Etoiles**. *"Le fantastique et les contes de fées me fascinent depuis toujours. J'ai étudié les folklores et la mythologie pendant une bonne vingtaine d'années et me suis intéressé à leur contenu psychologique, symbolique et émotionnel. Je suis donc conscient de la présence de certains motifs mythiques dans* ***Willow****, mais je n'ai pas écrit ce scénario pour les utiliser. J'ai d'abord voulu raconter une histoire qui m'intéressait, faire vivre des personnages, et essayer de leur donner une vie nouvelle, d'apporter une stylisation originale à des éléments familiers. J'ai souhaité faire un film d'action, d'humour et d'aventures. Un film rapide, dense et divertissant, où les personnages se développeraient parallèlement à l'action.* ***Willow*** *est aussi un film à effets spéciaux, mais ceux-ci n'ont pas la vedette. Un film qui repose* exclusivement sur les trucages est parfaitement ennuyeux". Les propos de George Lucas peuvent très bien s'appliquer à **La Guerre des Etoiles**, à **L'Empire Contre-Attaque** et au **Retour du Jedi**. Plus confidentiellement, il avoue cependant avoir utilisé des pages de script laissées dans un tiroir dix ans plus tôt. Val Kilmer dans le rôle de Madmartigan remplace Han Solo, Vohnkar, le vilain, est le sosie cornu de Lord Darth Vader et la vilaine sorcière Bavmorda doit plus à l'Empereur qu'aux vilaines des contes de fées de Disney ! **Willow** n'arrive pas au tiers de la cheville de **La Guerre des Etoiles**.





Chucky, la poupée possédée par l'esprit d'un psychopathe, est de retour. Les gosses n'en dorment déjà plus la nuit et passent les menottes à leur ours en peluche.

JEU D'ENFANT 2

En sport, on a pour principe de ne pas changer une équipe qui gagne. A Hollywood, cette règle est rarement de mise et les suites de films à succès sont souvent réalisées par des personnes différentes. Ce n'est pas le cas de **Jeu d'Enfant 2**, suite au titre pertinent de **Jeu d'Enfant** (un joli score au box-office assuré à l'époque par Tom Holland).

Les producteurs, Laura Moskovitz et David Kirshner reprennent les commandes. Don Mancini et John Lafia, qui ont écrit le scénario du premier, enchaînent en pondant celui du deuxième. John Lafia, également réalisateur d'un **Blue Iguana** controversé, en profite pour signer sa deuxième mise en scène. Kevin Yagher et son équipe s'occupent de nouveau de faire bouger la poupée. Brad Dourif lui prête encore sa voix. Alex Vincent reprend le rôle d'Andy Barclay, le gamin qui hérite de la poupée sanglante. Et Chucky est, donc, de retour.

Flashback. Un gigantesque magasin de jouet. Un cruel meurtrier pris en chasse par la police dans ce magasin est mortellement blessé. Avant de s'éteindre, il a le temps de sortir quelques incantations vaudou de façon à se réincarner dans la première chose qu'il trouve à sa portée, une poupée, Chucky, "un vrai copain pour vos enfants" dit la pub. Ce copain-là, madame Barclay aurait mieux fait de ne pas l'offrir à son fils puisque sa principale occupation, on s'en doute, est de ne pas être un vrai copain mais un franc salaud, voire un psychopathe nerveux. La nurse y passe la première, par la fenêtre, son ancien complice ensuite, le sorcier vaudou enfin qui a oublié de lui dire que sortir du corps où l'on s'est réincarné n'est pas si facile et non sans douleur. Il découvre que le seul moyen qu'il possède pour retrouver forme humaine, c'est de tuer le petit Andy et de s'emparer de son corps. Une lutte féroce s'engage alors entre les Barclay et Chucky. A la fin de ce terrible affrontement, Chucky est projeté dans la cheminée allumée. Le dernier plan montre l'oeil ouvert de Chucky alors que son cadavre en plastique se consume dans les flammes.

LE RETOUR

Comment ramener Chucky à la vie pour de nouvelles aventures sanglantes ? En le réparant, tout simplement. C'est ce que s'engage à faire au début du second épisode la compagnie de fabrication des poupées Chucky qui n'a pas trop aimé la publicité faite autour de cette affaire. Ils récupèrent les restes carbonisés de la poupée et la remettent à neuf. Ils réussissent même à réveiller l'esprit qui l'habite. Pendant ce temps, Andy a été adopté par les Simpson, après que sa mère, légèrement traumatisée par les événements du premier épisode, ait été jugée incapable de s'occuper de son fils. Pour revenir sous un aspect humain, Chucky a toujours besoin du corps d'Andy. Il va donc se mettre à sa poursuite.

Les grandes nouveautés de ce **Jeu d'Enfant 2** résident dans les effets spéciaux. En effet, l'animatronic, technique qui avait déjà servie dans le premier film, a beaucoup évoluée en deux ans. On a, par exemple, cet espèce de casque facial porté par un technicien, et relié par un système de câbles à la marionnette, qui reproduit exactement les mouvements du visage du technicien. On a aussi résolu le problème d'articulation que Chucky connaissait lors du précédent épisode. Les dialogues de la poupée ont été enregistrés par Brad Dourif avant le tournage et les mouvements de la bouche de Chucky ont été adaptés aux mots qu'elle prononce. A cause d'un problème de synchronisation, la vitesse de déroulement des dialogues était réduite de 25 % pendant le playback, et la séquence était filmée à 18 images/seconde au lieu des vingt-quatre habituelles. Puis, lors des transferts sonores, la voix retrouvait sa vitesse de croisière. D'un problème en découle un autre, et les parties du corps de Chucky devaient être animées à la même vitesse que le visage, ce qui représente un travail minutieux, considérable pour Kevin Yagher et ses assistants. Non content de s'occuper des effets spéciaux du film, Kevin Yagher prend en charge la direction de la seconde équipe. C'est son deuxième passage derrière la caméra puisqu'il a déjà dirigé un épisode de la série produite par Joel Silver ***Tales From The Crypt*** intitulé *Lower Berth*. *"Sûr que diriger la deuxième équipe me donne un important surplus de travail puisque je m'occupe de toutes les séquences où apparaît Chucky, mais si on ne m'avait pas accordé ce poste, j'aurais sans doute refusé de travailler sur ce film. Donc, je ne me plains pas. Les nouveautés apportées au look de Chucky ? Un nouveau visage, avec un sourire vraiment sinistre. Pas comme dans le premier où on n'arrivait pas à lui ôter son air gentil. Mais la plus grosse amélioration ne se voit pas obligatoirement à l'écran. Dans le précédent film, lorsque l'on avait une longue séquence où Chucky marchait, on était obligé d'employer un acteur, très petit, dans un costume. Pour ce film là, on a créé une marionnette capable de marcher sur d'assez longues distances".* Il a fallu neuf marionnettistes pour animer Chucky qui synchronisaient toutes ses actions avec une précision impeccable.

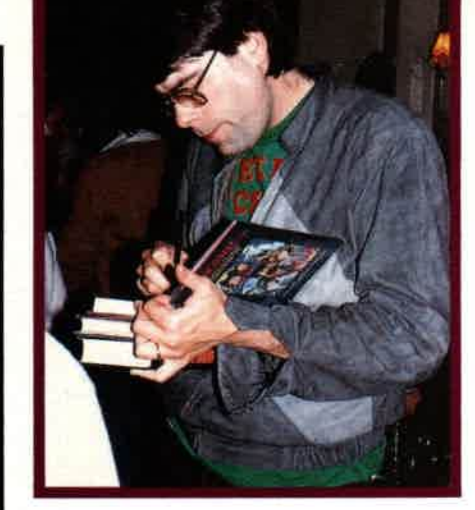
PROMESSES

Pendant les deux années qui se sont écoulées entre le premier film et sa séquelle, les droits de **Jeu d'Enfant** sont passés de *United Artist* à *Universal*. On peut se demander pourquoi cette major a laissé échapper les droits d'un personnage au potentiel aussi fort comme l'a remarqué le réalisateur de **Jeu d'Enfant 2**, John Lafia. *"Le succès du premier (40 millions de dollars uniquement aux Etats-unis, NDLR) a montré que le public n'aimait les films d'horreur que si ceux-ci apportaient une idée neuve au genre, ou possédaient un personnage qui accroche. **Jeu d'Enfant** réunit ces deux conditions. Le potentiel de cette histoire est loin d'avoir été épuisé dans le premier film. La force du premier film résidait dans le personnage de Chucky lui-même, le combat entre le gosse et la poupée, et la fin qui fonctionnait parfaitement. J'aurais aimé qu'il y ait un peu plus de panache visuel dans le premier. **Jeu d'Enfant 2** sera une vraie fête pour les yeux. Cinématographiquement parlant, la deuxième aventure de Chucky se montrera bien plus intéressante : décors, ambiance, éclairages, mouvements de caméra. Dans ce film, vous aurez des séquences de douze à treize minutes sans aucun mot. L'action sera soutenue par la caméra. Chucky peut devenir un personnage aussi attachant que Frankenstein, Dracula ou Freddy."*

Voilà, le nom magique est lâché. Aujourd'hui, chaque studio court après son Freddy ou son Jason. Un personnage sur lequel on peut baser toute une série de films sans prendre de risques énormes. Et Chucky a tout pour devenir le Freddy de la *Universal*. C'est une créature familière, une poupée, qui commet des actes inhabituels et incroyablement cruels. Chucky, c'est le clown en chiffon qui se cache sous le lit du gamin de **Poltergeist**, le monstre hideux tapi dans le placard du gosse craintif de **Cujo**, l'incarnation des cauchemars enfantins que nous avons tous partagés et qui restent enfouis dans nos mémoires. L'identification avec Andy Barclay, l'enfant victime de Chucky, est facile. Surtout pour des adolescents, à qui le film est destiné, qui en ont à peine terminé avec ces terreurs nocturnes. Au vu de tout cela et si la qualité des films se maintient, Chucky semble promis à un très bel et très fécond avenir.

Didier ALLOUCH

LE KING A L'ECRAN



A propos de MISERY, IT, GRAVEYARD SHIFT

Ses romans font régulièrement sensation avant d'être adaptés pour le cinéma ou la télévision. Mine d'or pour cinéastes, King est à l'origine de *Misery*, *It* et *Graveyard Shift*. Frissons garantis.

Superstar de la littérature comme rarement écrivain l'a été aux States, Stephen King mène une vie tranquille dans l'état du Maine. Derrière ses grosse lunettes, il regarde grandir ses enfants, vieillir sa femme et grossir son compte en banque. La parfaite quiétude. Mais Stephen King est aussi la proie de cinglés qui dévorent ses romans le jour même de parution, qui les relisent jusqu'à en citer, de mémoire, des passages entiers. Cette dévotion, cette admiration inconditionnelle, font peur à l'écrivain. Il sait parfaitement que le cas John Lennon est reproduisible. Personne ne peut empêcher une folle de kidnapper un romancier, de le séquestrer dans une cabane et, sous le charme puis la menace, de le pousser à écrire un nouveau bouquin. Tel est le cas d'Annie Wilkes, le "monstre" de **Misery**.

MISERY

Paul Sheldon est un écrivain célèbre dont chaque roman est un best-seller. Dans son chalet isolé dans une région montagneuse, il fume cigarette sur cigarette. Lorsqu'arrive l'ultime ligne de son dernier roman, il ne manque pas au cérémonial d'usage. Il s'en grille une dernière et sirote un verre de champagne. Paul Sheldon a désormais une bonne raison d'être satisfait. A la fin du livre, il tue l'héroïne qui a fait sa célébrité, sa fortune, Misery Chastain. Le voilà enfin libéré de ce personnage envahissant. Paul Sheldon peut désormais se consacrer à des œuvres plus personnelles. Il doit maintenant descendre vers la ville. Au volant de sa voiture, le bouquin à ses côtés, il traverse une épouvantable tempête de neige. L'inévitable arrive, il perd le contrôle de son véhicule et se plante. Avant de sombrer dans un profond coma, il a juste le temps de voir venir vers lui une silhouette, celle d'une femme...
L'écrivain reste trois jours dans le coltar. Pendant ce temps, Annie Wilkes, infimière et admiratrice, le recueille chez elle pour le soigner. Sheldon a les jambes brisées en plusieurs endroits. Impossible pour lui de sortir de cette cabane. Il remarque que le téléphone est coupé et la route bloquée. C'est du moins ce qu'Annie affirme. Et puis l'écrivain ne cherche pas à en savoir plus. Se trouver en présence d'une femme dans un endroit éloigné de tout ne le trouble pas outre mesure. Mais l'expérience tourne rapidement au cauchemar...
Annie lit les épreuve du roman. Après avoir constaté que l'héroïne meurt au terme de l'aventure, elle rentre dans une rage folle, enferme Sheldon dans sa chambre et refuse de le nourrir. Le chantage commence. Elle lui demande de brûler les épreuves du livre. Sheldon refuse. Pire, elle l'oblige à se mettre au travail pour écrire un autre roman, "Le retour de Misery". A bout de force, l'écrivain accepte. Pendant ce temps, le shérif Buster, alerté par l'agent de Sheldon, part à la recherche de l'écrivain.
Misery marque les retrouvailles entre Rob Reiner et Stephen King. On se souvient encore de **Stand by Me**, adaptation sensible et joli film sur l'enfance. Depuis, Reiner s'est imposé en indépendant avec **Princess Bride** et surtout **Quand Harry Rencontre Sally**. Il pèse de plus en plus lourd à Hollywood, et c'est donc avec une certaine logique qu'il se retrouve aux commandes de **Misery**, thriller forcément très "trade mark" et tant mieux.



MISERY : James Caan, écrivain célèbre, cloué au lit chez une admiratrice cinglée.

IT

IT est une créature innommable qui manipule les terreurs enfouies dans le subconscient et qui tire son énergie de la haine, de la colère et de la frustration. IT revient régulièrement dans une petite ville du Maine, Derry, pour faire le plein de sang et de peur. Le livre de Stephen King, écrit en 1986, raconte le combat entre cette chose et sept adolescents de la ville. Ils croient être sortis vainqueurs de cet affrontement mais, plusieurs années

plus tard, le monstre se réveille et les sept jeunes, devenus adultes, doivent surmonter le mal qui est en eux et retourner à Derry pour terrasser la bête.
A l'origine, cet immense succès de Stephen King aurait dû devenir un film pour le grand écran réalisé par George A. Romero. Mais vu l'épaisseur du bouquin, un pavé de plus de mille pages, Romero et son scénariste, Lawrence Cohen, ont décidé d'en faire une mini-série de sept heures pour la télé. Romero semblait très excité par le projet, mais ses responsabilités de producteur sur le remake de **La Nuit Des Morts-Vivants** l'empêche de réaliser **IT**. Il laisse la place à Tommy Lee Wallace, le complice de Carpenter sur ses premiers films et réalisateur de **Halloween 3** et de **Vampire, vous Avez Dit Vampire ? 2**. Quand à Romero, il se rattrapera en adaptant l'un des derniers livres de King **The Dark Half** (La Part Des Ténèbres) pour le cinéma.
A l'arrivée, la durée du film passe de sept à quatre heures. Romero lit le nouveau script et déclare que Lawrence Cohen a fait un travail héroïque pour réduire le scénario. Lawrence Cohen n'est pas étranger à l'univers de King puisque c'est lui qui a écrit


MISERY

l'adaptation de **Carrie** pour Brian De Palma. Ce pour quoi King lui est infiniment reconnaissant car il sait que sans le grand succès à la fois artistique et commercial du film, il n'aurait sans doute jamais connu la notoriété dont il jouit actuellement. Ce que Cohen apprécie dans l'œuvre de King, c'est cette facilité qu'il a à décrire le monde des enfants et des adolescents. Cette aisance à recréer leur univers. Pendant mille pages King s'amuse à faire d'incessants retour en arrière de façon à raconter en parrallèle la lutte de ses personnages, d'abord enfants puis adultes, contre **IT**. Cohen, sur les indications de Tommy Lee Wallace, a réduit les flashbacks du livre pour constituer une histoire plus linéaire. Tommy Lee Wallace a compris qu'il fallait utiliser les formats habituels de la télévision américaine. "*Pour passer des publicités, un téléfilm d'une durée de deux heures est divisé en sept parties. Dans* **IT**, *on a utilisé ces sept actes dans un but dramatique. Chacun des sept personnages y raconte, à son tour, son histoire. Toutes ces histoires se rejoignent lors du second épisode*."
Evidemment, le film étant programmé à une heure de grande écoute, il était impossible de garder toutes les scènes gore que contient le livre. "*De toutes façons*", dit Wallace, "***It***, *le bouquin, ne fonctionne pas sur le gore, mais sur la peur, toutes les peurs. Donc l'essence du livre peut être conservée à la télévision*."
Les effets spéciaux ont été assurés par Bart Mixon. Il s'est occupé de créer toutes les apparences de IT, aussi bien le maquillage de clown, qu'il revêt le plus souvent, que celui d'un loup-garou, d'une momie ou d'un corps pourri noyé dans un lac depuis un bon moment. "*Ce corps*", dit Mixon, "*a été notre plus gros problème. Les patrons de la chaîne qui diffuse le téléfilm ne voulaient pas qu'il soit trop dégueu. Ils ne voulaient pas d'un corps humide comme dans* ***Le Loup-Garou De Londres*** *mais d'un cadavre sec comme dans* ***Les Aventuriers De L'Arche Perdue****. Le problème, c'est que ce macchabée traînait dans un lac depuis des années. Pas l'idéal pour être sec.*" Mixon a réussi à contourner les instructions des producteurs en remplaçant les lambeaux de chair pendouillant sur le corps par des morceaux d'algues putréfiées. Malin.


IT : un loup-garou au look retro.

Pour savoir ce que vaut ce **IT**, deux solutions : s'armer de patience pour attendre une diffusion sur une chaîne française ou faire un petit voyage outre-Atlantique dans le courant du mois de novembre, pendant lequel cette mini-série tant attendue sera diffusée, sur *CBS*.

GRAVEYARD SHIFT

Comme **Horror Kid** et **Cat's Eyes**, **Graveyard Shift** s'inspire d'une nouvelle de Stephen King parue dans le fameux recueil **Danse Macabre**. En France, cette histoire s'intitule **Poste De Nuit** et raconte la nuit difficile d'une équipe de nettoyage industriel dans un moulin infesté de rats mutants.
Alors qu'aujourd'hui la plupart des livres de King ont été adaptés, et que le dernier film inspiré de son oeuvre, **Simetiere**, a connu un véritable triomphe, on peut penser que les droits de ses autres écrits s'arrachent à coups de millions de dollars. Pourtant, **Graveyard Shift** n'en a coûté que 2 500 à l'instigateur du projet, Bill Nunn. "*Tous ceux qui en ont les moyens peuvent s'offrir les droits d'une de mes oeuvres*", dit Stephen King. "*Si c'est un roman important, les droits sont importants. Paramount m'a offert une avance de 1 million de dollars pour prendre une option sur* ***Simetiere***. ***Graveyard Shift*** *est une courte nouvelle et la compagnie de production a des petits moyens mais des idées très intéressantes.*"

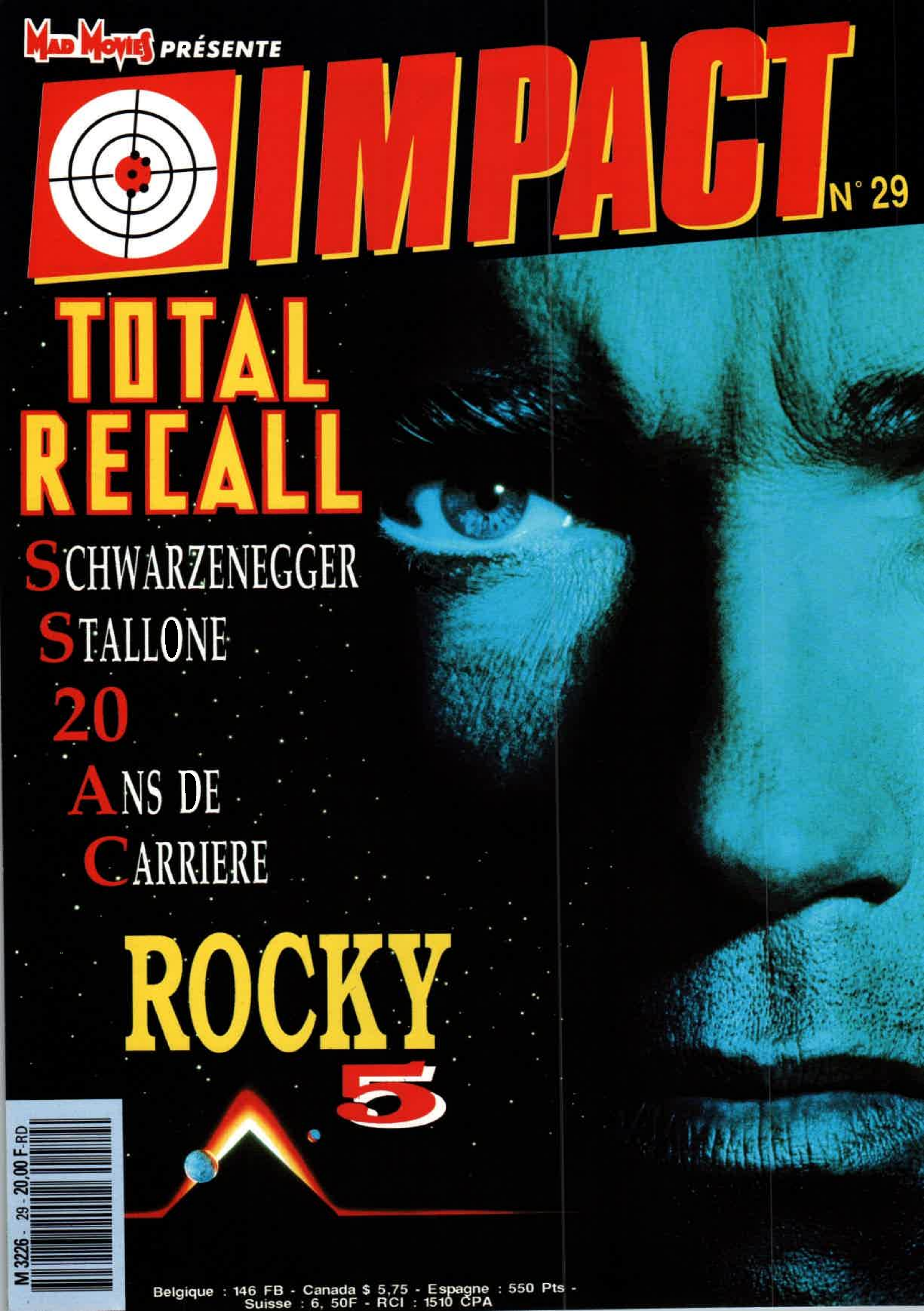

MISERY

John Esposito est chargé de transformer cette nouvelle de seize pages en un scénario pour un film dépassant les une heure trente. Esposito doit donc largement étoffer l'histoire en y ajoutant de nouveaux personnages. "*Le problème avec une histoire de Stephen King*", dit Esposito, "*c'est qu'on ne peut pas trop la bricoler. Il faut rester fidèle à la source parce que beaucoup de gens connaissent bien le récit d'origine. On peut ajouter de nouveaux personnages et broder un peu autour de l'histoire, mais pas plus. L'amateur de King veut une adaptation fidèle. Il veut pouvoir retrouver l'intrigue qu'il a lue. Je voue une très grande admiration à Stephen King. Travailler sur son oeuvre était un de mes rêves*". King a approuvé le script.


Un rat mutant de GRAVEYARD SHIFT.

Le film est produit par *Larry Sugar Entertainment*, une petite boîte indépendante qui s'était auparavant occupée de la vente des droits à l'étranger de la mini-série réalisée par Tobe Hooper et aussi inspirée par King, **Les Vampires De Salem**. Le budget est de 10 millions et demi de dollars. La réalisation est assuré par Ralph Singleton, un débutant dans le domaine et familier de l'univers de King puisqu'il était producteur associé sur **Simetiere**. *Paramount*, encore toute heureuse du succés de **Simetiere**, distribuera le film aux Etats-Unis à partir du 26 octobre, juste pendant la période d'Halloween.
Le tournage s'est déroulé dans la ville où vit Stephen King, à Bangor, dans le Maine, et on dit l'avoir souvent vu sur le plateau. La création et l'animation des rats mutants ont été confiées à Gordon Smith. Il a, auparavant, travaillé avec David Cronenberg sur **Faux Semblants**, avec Oliver Stone sur **Platoon** et **Né Un Quatre Juillet** et avec Adrian Lyne sur son nouveau film, le thriller horrifique **Jacob's Ladder**. Les producteurs ont eu la bonne idée d'embaucher Brad Dourif pour interpréter l'exterminateur de rat qui affronte une espèce qui lui était encore inconnue. Nul doute que sa composition sera savoureuse. **Graveyard Shift** a tout pour devenir une série B fantastique comme on les aime. Un thème classique mais toujours appréciable, des moyens suffisants, un casting intelligent et une réunion de grands professionnels qui ne donnent jamais l'impression de se prendre au sérieux.
King, à l'origine de ce trio qu'on espère gagnant, est plus que jamais d'actualité, plus que jamais sous les les feux des projecteurs, plus que jamais célèbre. Attention danger, donc.

Jack TEWKSBURY


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 29
TOTAL RECALL
SCHWARZENEGGER
STALLONE
20
ANS DE
CARRIERE
ROCKY
5
M 3226 - 29 - 20,00 F-RD
Belgique : 146 FB - Canada $ 5,75 - Espagne : 550 Pts -
Suisse : 6, 50F - RCI : 1510 CPA

LE FORUM DES LECTEURS

EVITER SADDAM

Le film est avant tout une satire sociale des States. Voilà peut-être pourquoi **RoboCop 2** n'a pas fait un tabac aux USA. La drogue, l'insécurité, l'écologie, la corruption, la pauvreté évoquées dans le film sont tous des clins d'œil à l'actualité. Le maire noir qui négocie avec des trafiquants de drogue nous rappelle étrangement celui de Washington qui a été arrêté pour consommation illégale de coke. Il reste à espérer que le film ne puisse jamais être projeté en Irak, car la vision qu'il donne des USA ne peut qu'étayer les dires de Saddam Hussein et renforcer le sentiment anti-américain. Malgré des imperfections qui lui sont propres, **RoboCop 2** reste un spectacle de qualité. Mille bravos à Kershner qui a réalisé un second volet tout aussi bon que le premier si ce n'est meilleur. A ce rythme là, on attend avec impatience le numéro 3.
Fabrice PEREIRA

ROBOCOP FAIRE VIDANGE

Zéro pointé à **RoboCop 2**. Là où Verhoeven avait réussi un film brillant et original, Kershner nous sert un RoboCop appliquant ses trois nouvelles directives : 1) Tirer dans le tas, 2) Acheter des nouilles, 3) Faire vidange. Non sans déc' ! On se fout de nous ou quoi ? C'est qui ce Cain, ce méchant baba-cool ringard qui ne vaut pas 1/1000ème de Clarence Bokiker. Mais où sont passés l'ironie et l'humour féroce de Verhoeven ?
Le seul point positif du film, ce sont les pubs, surtout celle de la crème solaire. Je conseille à Kershner de s'associer aux Nuls pour faire des fausses pubs. Je conseille aussi à Frank Miller de rester dans la BD.
Eric KHODJA

MYTHE VS. FRIC

RoboCop 2 est nul, décadent, illogique. Dans le premier **RoboCop**, on nous informait que Mme Murphy avait quitté la ville, qu'elle s'était remariée. Bizarre, mais la séquelle la montre habitant Detroit et elle s'appelle toujours Murphy. Autre chose, RoboCop s'électrocute, ce qui est débile - son cerveau aurait dû griller. Dans le premier, il lui avait suffit de prendre conscience de son état pour annuler sa programmation. RoboCop se comporte comme un vulgaire Superman. Le combat contre RoboCop II/Cain est le même que contre Ed 209. Kershner a détruit un mythe au nom de sa Sainteté le Fric. Et ça se veut cinéaste ? Minable va !
Guillaume BAILLY

UN PERSONNAGE LIMITE

Si j'attendais un film, c'est bien **RoboCop 2**. Et il est réussi. Mais attention, on n'y retrouve guère l'émotion et l'ironie cinglante du chef-d'œuvre de Paul Verhoeven. Il faut dire que RoboCop est un personnage des plus limités, un Dirty Harry futuriste épaulé par une Nancy Allen inexistante, et défié par des criminels mégalos, totalement BD, sans la moindre subtilité, du moins dans ce numéro 2. Reste l'action, époustouflante, et le RoboCop II, merveille d'animation. Grâce à cela et à un certain humour noir bienvenu, le film fonctionne très bien, malgré peut-être un début assez lent. La vision de l'avenir est des plus pessimiste mais l'essentiel reste l'action, parfois fort violente. Et plutôt gratuite d'ailleurs ; ça plait au public, dont je fais partie. **RoboCop 2** aurait quand même dû s'élever à un niveau supérieur à ce simple étalage de violences.
Frédéric PIZZOFERRATO

UN MECHANT PAS VILAIN

Sujet de la discussion : **RoboCop 2**. Première évidence, cette suite n'est pas meilleure que l'original, mais quelle suite peut se targuer de l'être ? Peut-être bien **L'Empire Contre-Attaque** d'un certain Irvin Kershner !! Cet homme a l'habitude des grosses productions, a déjà travaillé avec la stop-motion (élément primordial du film) et a l'humilité du style pour mieux s'identifier au modèle. Quant au scénario, Franl Miller n'est pas un débutant dans l'absolu : scénariste depuis de longues années des BD *Marvel*, ses réussites ne se comptent plus. Alors que manque-t-il à la suite pour égaler son modèle ? En fait pas grand chose. Je pense que le casting est responsable pour une grande part du manque d'émotion que l'on peut ressentir devant les actions des personnages. N'a-t-on pas dit que plus teigneux était le méchant, meilleur était le film ? C'est clair, Cain n'arrive pas aux genoux de ce cher Clarence (fabuleux Kurtwood Smith). De même, malgré les efforts du scénariste, RoboCop ne se pose plus autant de questions existentielles, et on tend insensiblement vers le désintérêt du personnage.
Thierry MOREL

A PROPOS DE ROBOCOP 2

SPECTATEUR ATTARDE

Un film américain fait pour les Américains, car très spectaculaire par la forme, et simpliste par le fond. Un scénario peu original, qui accumule les maladresses sur une articulation des plus naïves : le Bien contre le Mal. De plus, Kershner prend le spectateur pour un attardé en lui montrant les méchants au travers de références à l'actualité.
Personne ne croit un instant en ce gosse morveux qui joue les Al Capone du dimanche, pas plus qu'en ce maire noir imitant lamentablement Eddie Murphy. RoboCop se cantonne à jouer les Goldorak et sombre dans le ridicule quand il débite des tranches d'humour bien gras.
Christophe TRIOLLET



ROBOCOP 2, ou les dessous bien cachés d'une certaine déshumanisation des personnages...

DOSAGE SAVANT

Comparé à l'avalanche estivale de suites (**Freddy 5, Gremlins 2, Retour vers le Futur 3**), **RoboCop 2** vaut sensiblement mieux. La cohésion entre le film de Kershner et celui de Verhoeven est certes abrupte mais savamment dosée. Evidemment, la verve novatrice de **RoboCop** étant absente de cet opus 2, Irvin Kershner a habilement composé l'effet de nouveauté (en l'occurrence la création du héros métallique) par des effets spéciaux coupe-souffle, un humour décapant ainsi que des scènes de violence des plus bienvenues qui renvoient **RoboCop** premier du nom au rang de fable pour enfants. Divertissant sous tous rapports avec son scénario linéaire et efficace, et ayant le mérite d'éviter le clonage avec le premier film, **RoboCop 2** n'ennuie pas un instant et ne fait pas regretter l'original. C'est l'essentiel.
Marcello LAGRASTA

DU POP-CORN, PLEASE !

Avec **RoboCop 2**, Kershner n'a réalisé qu'un film d'action. Et pardoxalement, malgré tout son métal hurlant, un film moins fort que le premier mais qui s'en démarque, ce qui n'est déjà pas si mal pour une séquelle. N'étant plus animé par la vengeance, n'étant plus tiraillé entre sa condition d'homme et celle de machine, le personnage de Murphy perd son aspect profondément tragique et ambigu. Il est devenu un simple fonctionnaire, exceptionnel certes, mais faisant simplement son boulot. Finalement, on l'a échappé belle et **RoboCop 2** est un super spectacle époustouflant, un prodige technique, même s'il ne développe aucune thématique comme c'était le cas dans le film de Verhoeven. Alors que demander de plus ? Un paquet de pop-corn peut-être...
Emmanuel GHARBI

MURPHY : L'ECORCHE VIF

Autant le dire, **RoboCop 2** est une réussite, sur le fond comme sur la forme, et ça fait plaisir. Le spectacle à l'américaine est magistralement agencé et la scène où RoboCop II/Cain apparaît dans le hangar sombre et massacre jusqu'à ses anciens complices est formidable. Mais malgré l'action qui prédomine, j'ai ressenti un goût amer, le même que pour le premier film. C'est la monstruosité de ce monde où vivent les pourris et les requins, ce monde de médias débiles, de pubs comme on en a déjà, d'ordures prêtes à tout pour sauvegarder leurs intérêts, ce monde qui ressemble trop au nôtre. Et dans ce magma putride, il existe des écorchés vifs au fond de leur âme. Comme Murphy : - Mon nom est Alex Murphy. - Tu n'es plus Murphy, tu es RoboCop. Tu es une machine, voilà tout. Tu n'es plus rien de ce que tu étais. - Je suis Alex Murphy...
Ric NEWELIST

MAD EN CAUSE

Après avoir lu plusieurs de vos articles concernant **RoboCop 2**, je pensais enfin voir une grande suite. Malheureusement, je n'ai pû que constater qu'Irvin Kershner avait raté son coup. Comment a-t-il pu rendre le robot génial de Verhoeven aussi grotesque et ridicule lors de chaque scène psychologique ? Le plus triste, c'est que l'apparition de RoboCop II/Cain balaie complètement le personnage de Murphy en nous sortant d'un ennui total. Non vraiment, je ne crois pas que le film de Irvin Kershner mérite le quart des éloges que vous lui avait faits.
Lionel FROMENT

MOU, SI MOU

Kershner est passé complètement à côté du sujet et n'a rien compris au film de Verhoeven. Il le dit lui-même dans votre interview : "*RoboCop n'est après tout qu'une mitraillette à jambes*". Ben Mince alors ! Ce personnage si torturé ne serait qu'un Rambo urbain ?
Le film qui résulte de cet esprit est un assemblage hétéroclite de séquences parfois réussies, parfois ridicules. On a l'impression de voir des sketches enchaînés. RoboCop est dépressif, il suit son ex-femme. Cut. RoboCop est déréglé, il fait rire. Cut. RoboCop veut tuer Cain, il le tue. Quant aux gun-fights, ils sont d'une mollesse incroyable. Comparés à la fureur des crépitements de mitrailleuse qui donnaient aux combats de **RoboCop** tout leur punch, les séquences de castagne de **RoboCop 2**, avec ces morts bien propres sans trop de sang et ce montage bien mou qui dévitalise à fond, donnent bien l'impression d'avoir été tournées par un servile sbire aux ordres de la production, soucieuse de faire bonne impression devant les censeurs.
Antoine BIDEGAIN

JEU VIDEO

RoboCop 2 est un film de consommation. On sent bien qu'on a voulu faire plaisir à la masse, en lui donnant plus de RoboCop, plus d'action, plus de SPFX. Ce film illustre parfaitement le problème du cinéma US actuel. En voulant, au travers du Dieu Dollar, caresser la masse dans le sens du poil, les producteurs en viennent à oublier que le public, c'est d'abord un ensemble d'individualités. A la vision de **RoboCop 2**, on ne ressent rien, on est juste ébloui par le talent de Tippett et par le savoir-faire de Kershner. **RoboCop 2**, c'est comme mettre dix francs dans une borne d'arcade et s'éclater à tout détruire. En conclusion, y'en a marre d'être pris pour des dollars potentiels !
Robert SEBASTIEN

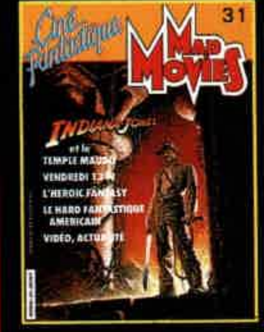
COMMANDEZ LES
ANCIENS NUMEROS

MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
24 Dossiers Dario Argento et Ray Harryhausen.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Robojox, Vamp, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, Lucio Fulci, Joe Dante.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Prison, Elmer, Dossier zombies.
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc. Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Brazil, Munchausen.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 Robocop II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Total Recall, Robocop II, Dick Tracy (SPFX).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Fred Olen Ray, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Phantasm 1 et II, Faux Semblants.
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall. Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas". Maniac Cop II. E. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II, Full Contact.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Highlander II.











BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 24 26 27 29
30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49
50 51 52 53 54 55 56 57 58 59
60 61 62 63 64 65 66 67 68 37HS

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8
9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ______________________
____
____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

Dans la série "Plus fort que les Vendredi 13", voici :

THE

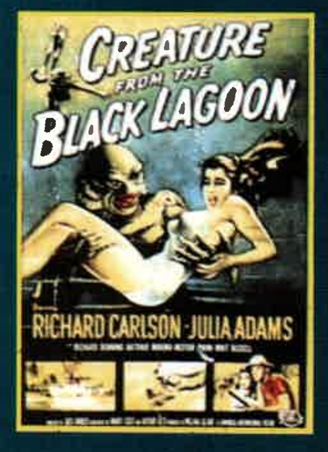
CRAIGNOS MONSTERS

Part 7 : Bientôt l'égalisation









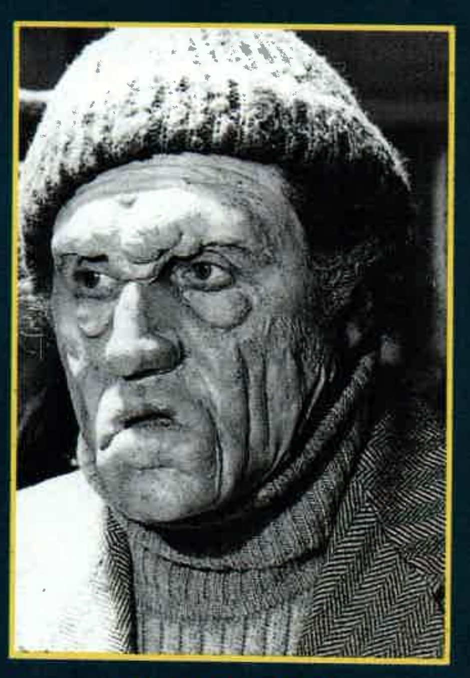
Voici encore cette impensable galerie de monstres que le monde entier nous envie, dans l'optique d'une meilleure connaissance des classiques, et aussi pour le simple plaisir de nos yeux ébahis. Nous clôturons là provisoirement la série et nous vous donnons rendez-vous au printemps prochain pour d'autres délires cinématographiques. Je signale aux collectionneurs avertis que je recherche toute photo susceptible de figurer dans ce musée des horreurs permanent. Baille baille à tous...

LA CASA DEL TERROR

1959. Mexique. De Gilberto Martinez Solares. Avec Lon Chaney Jr. et Tin Tan.

Un savant fou découvre une momie et parvient à la faire revivre pour s'apercevoir qu'il s'agissait en fait d'un loup-garou féroce, momifié vivant pour ses crimes. Comment s'en débarrasser ? (en tirant sur un bout des bandelettes pour que le reste vienne, vous croyez ?). Lon Chaney Jr., couvert de poils ou de bandelettes suivant les prises (le temps que ça devait prendre sur le plateau !) retrouve quelque quinze ans plus tard deux de ses emplois habituels dans les classiques.
Jerry Warren, producteur et tripatouilleur devant l'Eternel, racheta le film pour l'exploiter six ans plus tard aux U.S.A. En gommant au passage les aspects burlesques de cette comédie d'épouvante. Le rire perdait au premier degré ce qu'il récupérait au second. Nous, du moment qu'on se marre...





DOOMWATCH

1972. G.B. De Peter Sasdy. Avec Ian Bannen, Judy Geeson et George Sanders.

Ne dites surtout pas "oh comme il a vieilli, ce pauvre Raymond Barre", parce que ce n'est pas ça du tout.
Ce précurseur du film écolo traite d'une pollution marine provoquée par deux types de déchets entreposés en pleine mer et qui, combinés, deviennent furieusement radioactifs. La communauté riveraine s'auto-culpabilise comme s'il s'agissait d'une malédiction et cache ses sujets atteints tout en entravant les recherches d'une mission scientifique dépêchée en observation. Une belle parabole sur la responsabilité des militaires et des industriels coupables chacun de cette catastrophe écologique.

QUATERMASS AN THE PIT

(Les Monstres de l'Espace)

1967. G.B. De Roy Ward Baker. Avec Andrew Keir, Barbara Shelley et James Donald.

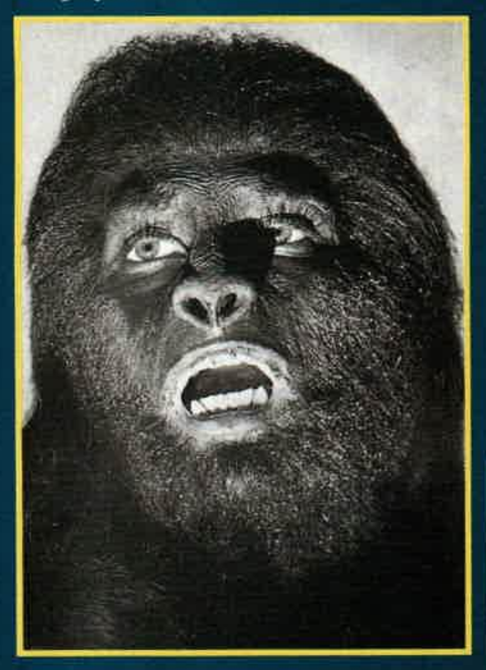
Quatermass (à gauche), déjà héros d'une série télévisée et de deux longs métrages, découvre ici les corps momifiés de sauterelles martiennes ayant échoué sur Terre il y a cinq millions d'années (à peu près, hein !) Incapables de survivre sur notre planète, elles ont transmis leur civilisation à nos ancêtres les plus psychologiquement réceptifs, et cette tradition maléfique se perpétue depuis à travers les guerres et notre instinct de destruction. Car on apprend que la civilisation martienne cultivait la violence et finit par détruire sa propre planète. Derrière Satan se cache donc un Martien. Encore une fois, les curés n'avaient rien compris !



JUNGLE CAPTIVE

1945. U.S.A. De Harold Young. Avec Otto Kruger, Rondo Hatton et Vicky Lane.

Suite aux succès des **Cat People** et autres **The Wolf Man**, l'*Universal* mit en chantier une série de trois films où une jeune fille (Acquanetta dans les deux premiers, **Captive Wild Woman** et **Jungle Woman**, puis Vicky Lane dans celui-ci) se transforme périodiquement en femme-gorille dès qu'elle éprouve une passion amoureuse. Est-ce qu'une bonne crème épilatoire n'aurait pas résolu tout aussi bien le problème ? Enfin bref, il s'agit toujours d'un savant inspiré prélevant des extraits glandulaires humains pour les injecter dans un corps d'orang-outan (traduisez un homme dans un habit de singe). Celui-ci se transforme d'abord en belle jeune fille, puis en gorillette meurtrière suivant ses humeurs du moment. Il suffit de remettre la peau de singe à chaque fois, vous voyez que tout ça n'est pas très compliqué.



THE DEAD ONE

1961. U.S.A. De Barry Mahon. Avec Linda Ormond, Monica Davis et Clyde Kelly.

Un couple de jeunes fiancés visite la plantation familiale du côté de la Nouvelle-Orleans. Mais une cousine, accessoirement grande prêtresse du culte vaudou et jalouse pour des raisons financières, réveille d'entre les morts son propre frère afin qu'il supprime la douce fiancée. Penser à placer là quelques pubs pour faire monter le suspense...
Hélas, sans doute mal réveillé, le zombie se trompe de victime et enclenche une série de catastrophes qui verra finalement la sœurette tomber sous les balles de la police et le mort-vivant se désintégrer au soleil. A vous dégoûter de rester malhonnête, tiens !





LOST IN SPACE

1965. U.S.A. Episode One of Our Dogs is Missing. *De Sutton Roley. Avec Guy Williams, June Lockhart et Billy Mumy.*

Dans l'espace personne ne vous entend crier et c'est bien dommage, car la douce Martha Kristen a eu bien peur face à ce monstre exagérément velu. La famille Robinson, en 1997, décide de quitter une terre surpeuplée pour explorer d'autres horizons hors du système solaire. Hélas un vilain saboteur va les expédier, et lui avec, dans l'inconnu et ils vont ainsi errer dans l'espace rencontrant les êtres et les créatures les plus inattendus (voir *Craignos* in Mad 61). La fille Robinson tente ici d'échapper aux griffes, aux cornes et, en attendant mieux, à la barbe, de cet extraterrestre peu enclin à la plaisanterie (enfin, faut voir...). Ses parents auront recours à un mignon chien de l'espace rencontré en route pour la secourir. Dépêchez-vous quand même, car l'acteur doit crever sous son costume...



THE KILLER SHREWS

1959. U.S.A. De Ray Kellog. Avec James Best, Ingrid Goude et Ken Curtis.

A la fin des années 50, les producteurs se retrouvèrent perplexes et à court d'idées, ayant déjà fait grandir toute sorte d'animaux ou d'humanoïdes. Il ne restait presque plus rien à exploiter.
- Et si on essayait avec un chien, les gars ?
- Un chien !!!???
- Mais oui, vous savez, ces bêtes avec plein de poils, qui font "ouah ouah" tout le temps...
- Hé dites, pourquoi pas une musaraigne qui deviendrait géante et carnassière, hein les gars, hé ho, où vous êtes ?
C'est comme cela qu'un scientifique se retrouve à expérimenter un curieux sérum sur de petits rongeurs qui vont bien vite se transformer en gigantesques loups féroces et s'échapper en semant la terreur. Le héros, partagé entre son devoir et les bras de Ingrid Goude (Miss Univers 1957, quand même...) parviendra à conjurer l'invasion, juste après que ces fauves aient tout de même dévoré leur créateur. Bien fait pour lui, il fera attention la prochaine fois.

THE MUMMY'S SHROUD

(Dans les Griffes de la Momie)

1966. G.B. De John Gilling. Avec André Morell, John Phillips et Eddie Powell.

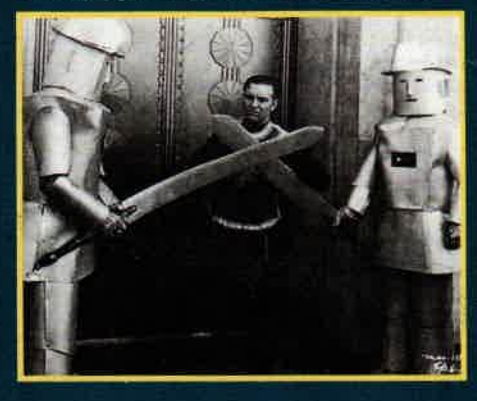
Allons bon, qui a touché au tombeau de Kah-to-bé ? Evidemment, vous allez voir que c'est encore personne.
Ce que je n'aime pas avec les films de momie, c'est que c'est toujours pareil. Une expédition explore une région, découvre un tombeau, pénètre dans une chambre secrète et découvre une momie. Puis la momie se venge des profanateurs, mais échoue à la dernière tentative contre le jeune premier très occupé à draguer la jeune première. La momie se prend les pieds dans ses bandelettes et meurt tandis que les héros convolent joyeusement. Bref, tout va bien à part que tout le monde est mort et qu'il faudra désormais respecter les sites pharaoniques, ce que ne feront évidemment pas les producteurs des films suivants. Cinquante ans que ça dure et personne ne dit rien, à part moi, bien sûr. Incroyable, non ?

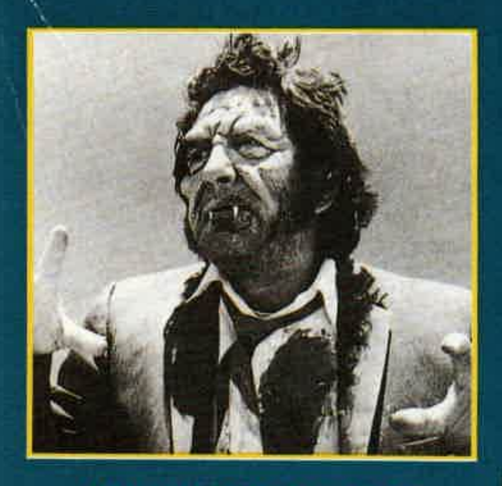


THE PHANTOM EMPIRE

1935. U.S.A. Serial de Otto Brewer et B. Reeves Eason. Avec Gene Autry, et F. Darro.

Gene Autry, le cow-boy chantant, ronronne quotidiennement ses romances sur une radio installée dans une ferme moderne. Sans doute indisposés par ces couplets sirupeux, les habitants d'un monde étrange situé sous la ferme réagissent violemment et se mettent soudain en tête de venir conquérir la Terre (ne leur jetez pas la première pierre, si vous habitiez sous Julio Iglesias, vous en feriez tout autant...) Ce monde a déjà inventé les rayons cosmiques, la bombe A, les robots, la télévision et son très dangereux carrefour de 20 heures 30. Mais lorsque ces rascals se décident à s'emparer de l'émetteur de nos amis fermiers, le beau cow-boy se fâche en leur montrant que là où il y a du Gene, y'a pas de plaisir. Non mais alors !





VOODOO HEARTBEAT

1972. U.S.A. De Charles Nizet. Avec Ray Molina, Philip Ahn et Forrest Duke.

Le producteur Ray Molina (voir photo. Oui, ça use, la production !) fait ici jouer son fils et se réserve le rôle principal, histoire d'économiser sur les cachets. Le Docteur Blake (en fait, il est blanc...) surprend un cérémonial vaudou et dérobe un certain "sérum de Satan" qui, le croit-il tout du moins, lui conférera une éternelle jeunesse. Au lieu de ça, il se transforme illico en un monstre assez moche (faut dire qu'il n'était pas très beau au départ, ça aide...) avec des canines proéminentes, des rouflaquettes de chanteur de rockabilly et de fâcheuses tendances vampiriques. Ne surtout pas manquer les scènes de danses vaudou, avec négresses en bikini véritable imitation peau de tigre, et exotisme de boîtes de nuit louches pour touristes en vadrouille, ce serait dommage.



WORLD WITHOUT END

1956. USA. De Edward Bernds. Avec Hugh Marlowe, Nancy Gates, Rod Taylor.

Un équipage terrien lancé dans l'espace (avec une fusée, heureusement...) atteint une planète décimée par une guerre atomique. Mine de rien les voilà rendus dans le futur, en 2508, et ils rencontrent quelques survivants conduits par Rod Taylor (coucou, **La Machine à Explorer le Temps...**) qui végètent sous la terre, tandis que des araignées géantes et d'inquiétants mutants rôdent à la surface (on n'aurait pas une photo, personne ne nous croirait). Les astronautes découvriront bientôt qu'il s'agit de la Terre (coucou, **La Planète des Singes...**) et sauront très vite prendre les choses en mains pour redonner vie à l'humanité. Il faut dire aussi que nos descendants sont impuissants et que les belles troglodytes n'en peuvent déjà plus. Edwards Bernds se montre ici fidèle à lui même, c'est-à-dire assez médiocre.

HYPNOTIC EYE

1959. U.S.A. De George Blair. Avec Allison Hayes, Jacques Bergerac et Merry Anders.

Un grand illusionniste suggère aux gens montés sur scène des singeries extravagantes pour faire rire tout le monde. Mais, dans le privé, il continue à s'amuser en commandant à des spectatrices de se livrer aux actes les plus horribles sitôt rentrées chez elles. Comme de prendre une douche à 100 degrés, se défigurer à l'acide, se brûler les cheveux, ou carrément s'abonner à *Télé 7 Jours* (oui, c'est très douloureux !) et autres choses divertissantes du même genre.
La leçon resservira à H. G. Lewis lorsqu'il réalisera son fameux **Wizard of Gore**, lui aussi un monument de mauvais goût et de second degré à redécouvrir de toute urgence.



KING OF THE ROCKET MEN

1949. U.S.A. Serial de Fred Brannon. Avec Tristram Coffin, Mae Clarke et Eddie Parker.

Non, il ne s'agit pas d'un nouveau casque de soudeur, mais bien d'un "Rocket-Propelled-Flying-Suit". A vos figures égarées, je sens bien qu'il faut qu'on vous explique. Le méchant Dr. Vulcan s'empare des recherches d'autres savants et met au point le terrible "Decimator" (comme quoi, c'est du sérieux...) avec lequel il compte bien raser la cité de New York. Le héros, muni d'une panoplie de super-héros lui permettant de voler, le fameux "Rocket-Suit" en question, (j'en vois des qui n'écoutent pas) va vite lui montrer ce qu'on fait des méchants dans les serials, et ce en 12 épisodes vite fait bien fait. La même tenue resservira pour **Zombies of Strastophère** ("une histoire de zombies dans l'espace", nous apprenait jadis un fanzine inspiré...) et dans le **Radar Men from the Moon** avec le fameux Commando Cody, du même Fred Brannon. Ca c'est de la SF !





EL MUNDO DE LOS VAMPIROS

1962. Mexique. De Alfonso Corona Blake. Avec Mauricio Garces et José Baviera.

Alors elle, si c'est pas un travelo, c'est au moins une vampire. Gagné ! Elle fait partie d'une communauté de suceurs de sang dirigée par un comte habitant dans un château noyé dans les brumes. Il adore jouer langoureusement de son orgue, fabriqué à base de crânes et autres ossements humains. Par contre, il ne supporte pas qu'on lui joue de la musique religieuse (c'est tout comme moi, tiens !). Tandis que tous ses congénères meurent d'entendre justement cette tragique musique, il aura la bonne idée de se boucher les oreilles (on ricane, mais beaucoup n'y aurait pas pensé). Et puis finalement, il se fera bêtement embrocher par des pointes acérées en tombant au fond d'un trou. Une cruelle façon de se mettre au pieu que les vampires n'apprécient généralement pas.



DR. JEKYLL Y EL HOMBRE LOBO

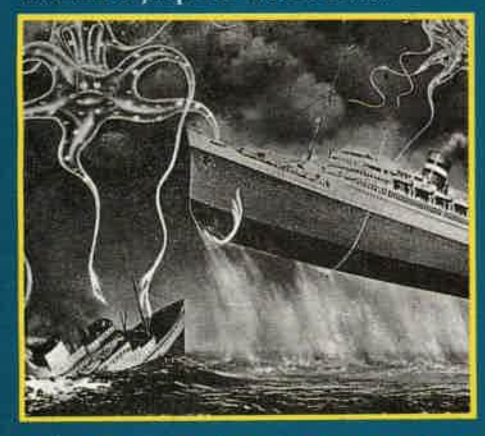
1971. Espagne. De Leon Klimovsky. Avec Paul Naschy, Shirley Corrigan et Paul Taylor.

Se souvenant qu'il fut champion d'haltérophilie en Espagne, Paul Naschy s'excerce encore sur le plateau de cette sixième aventure du loup-garou ibérique. L'histoire conte comment Waldemar Daninsky sauve une femme des mains entreprenantes de trois assaillants qui viennent juste de tuer son mari. Elle est assez contrariée, d'autant qu'elle s'aperçoit par la suite que Waldemar se transforme nuitamment en loup garou. Ils décident alors d'aller trouver le Bon Dr. Jekyll, mais est-ce vraiment une bonne idée ? Soigné par le fameux sérum du docteur, Waldemar, lorsqu'il n'est pas victime de sa lycanthropie, se change désormais en Mr. Hyde et continue d'assassiner les gens. De temps à autres il redevient loup-garou et tue encore... Ah c'est pas une vie, vous savez !

DOGORA, THE SPACE MONSTER

1964. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Yosuko Natsuki et Yoko Fujiyama.

Ces très jolies créatures représentent des cellules ayant muté, suite à une irradiation atomique, pour devenir ces énormes étoiles de mer dotées d'une force extraordinaire. Elles volent, dévorent le carbone et se délectent de diamants, ceci au grand désespoir d'une bande de trafiquants, menacés de manquer de matière première.
Pendant qu'elles détruisent villes, ponts et navires, un savant recherche inlassablement l'arme ou la substance qui pourrait bien les vaincre. "Voyons j'ai déjà testé le crottin de cheval, le rhum coca, le boeuf miroton, la lecture de *Bonnes Soirées*, le dernier Doillon, la pub Meuble 7 façon Léon Zitrone (en principe, là, même les plus courageux capitulent). Ah les vaches, elles résistent encore."
Il trouvera quand même l'arme fatale grâce au venin de guêpe ! Et tout le Japon d'en fabriquer désormais, ceci dans un ensemble touchant et jusqu'à la victoire finale...

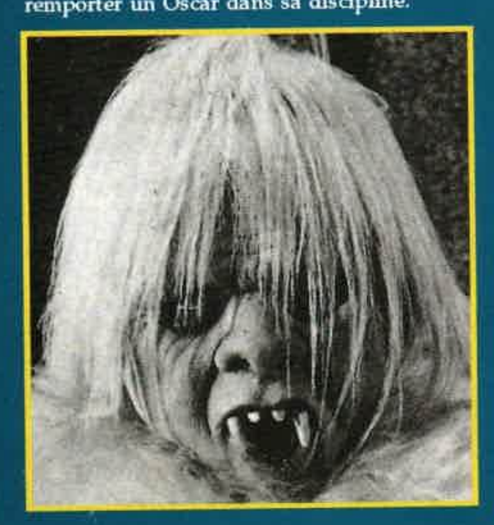


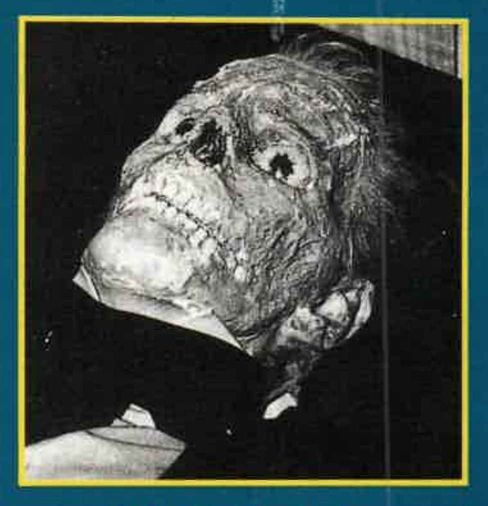
THE SEVEN FACES OF DR. LAO

1964. U.S.A. De George Pal. Avec Tony Randall, Arthur O'Connell et Barbara Eden.

- Le docteur est-il là haut ?
- Oui, c'est bien le docteur Lao...
- Ca baigne alors, je monte...
- Inutile, le docteur n'est pas là...
- Ah bon, j'ai rien compris !

En fait, le Dr. Lao débarque un jour avec son cirque dans une petite ville et, par ses manipulations magiques, va irrémédiablement changer la mentalité des habitants, punissant les vilains et secourant les opprimés. On le voit se transformer en Merlin l'Enchanteur, en Apollon, en Gorgone, en Dieu Pan, en serpent de mer ou, comme ici en yéti, suivant les besoins du scénario. Un film moraliste et bon enfant, comme souvent chez George Pal, mais techniquement impressionnant grâce aux génies conjugués de l'animateur Jim Danforth et du maquilleur William Tuttle, lequel fut le premier à remporter un Oscar dans sa discipline.





COUNT DRACULA

(Les Nuits de Dracula)

1970. Espagne/ G.B. De Jésus Franco. Avec Christopher Lee et Soledad Miranda.

Ah bon, c'est Dracula ? Mon Dieu, comme il a maigri ! Un peu plus il nous faisait peur... Jésus Franco, jusqu'ici prêtre désordonné d'un fantastique érotisant à budget réduit, livre une oeuvre curieusement très fidèle au texte de Bram Stoker. Christopher Lee allant même jusqu'à déclarer qu'il s'agissait là de la meilleure approche, à sa connaissance, du rôle titre. Klaus Kinski compose pour sa part, un Renfield hallucinant, Dracula retrouve ses moustaches originelles et rajeunit à mesure qu'augmente le nombre de ses victimes. Bref, tout le monde croit très fort à un nouveau classique, bien qu'il s'agisse sûrement du moins personnel des films de Franco. Par contre, je déconseille la fin aux âmes sensibles, parce que c'est toujours aussi triste.



MOON OF THE WOLF

1972. U.S.A. Film TV de Daniel Petrie. Avec David Janssen et Barbara Rush.

Enfin un loup-garou aux poils bien taillés, ça nous change un peu de tous ces lycanthropes à la limite de la voyoucratie. Celui-ci sévit dans les bayous de la Louisiane, de nos jours (enfin, ceux de 1972...), tout en essayant de garder sa chemise propre, ce qui n'est pas évident. Le Sherif local lui court éperdument après et réussira à le confondre sous la personnalité de Bradford Dillman, maquillé pour l'occasion par Tom et William Tuttle. Oui, encore lui, décidément !

RETURN OF GODZILLA

1955. Japon. De Motoyoshi Honda. Avec Hiroshi Koizumi et Setsuo Wakayama.

- Bon, les petits enfants, vous criez dès que vous voyez le méchant Anzilla...
- Là, Godzilla, derrière toi, attention il arrive !

Un an après son premier film, le célèbre monstre japonais réapparaît pour affronter un autre mastodonte à sa mesure : le bel Anzilla au look passablement attractif. Les deux monstres vont se livrer bataille sans épargner les jolies maquettes des villes étalées sous leurs pieds, jusqu'au final qui verra la victoire du tenant du titre, hélas à ce moment enseveli par une gigantesque avalanche. Réveillé par des explosions atomiques, rendormi par une catastrophe naturelle, Godzilla, tel un Rambo avant la lettre, véhicule toutes les peurs mal refoulées et détournées ici dans un spectacle burlesque censé les exorciser. Merci Tonton Freud, ça fait tellement du bien quand vous nous expliquez...



THE ATOMIC SUBMARINE

1960. U.S.A. De Spencer Gordon Bennett. Avec Arthur Franz, Dick Foran et Brett Hasley.

Un sous-marin atomique ("The Atomic Submarine", pour les polyglottes) se dirige à toutes jambes (enfin, façon de parler...) vers le Pôle Nord où l'on signale de mystérieuses disparitions. C'est la faute à ce cyclope (un seul oeil peut-être, mais ouvert), monstre extraterrestre à tentacules utilisant une soucoupe volante à l'aspect conventionnel, mais capable aussi de plonger sous les mers. Faut-il y voir là l'oeil de Moscou ? Toujours est-il que la verve science-fictionnelle se teinte ici de propagande en insistant lourdement sur la force de frappe de la belle Amérique, ceci dans une période où les rapports Kennedy/Khrouchtchev n'incitaient guère à la rigolade. Les extraits d'actualités relayant d'ailleurs dans ce film les images de fiction, comme pour mieux écraser un clou déjà bien enfoncé.

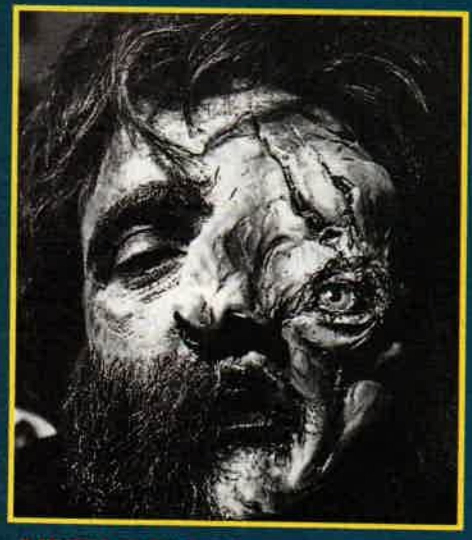




ABBOTT AND COSTELLO MEET THE MUMMY

(Deux Nigauds et la Momie)
1955. U.S.A. De Charles Lamont. Avec Bud Abbott, Lou Costello et Marie Windsor.

Après avoir rencontré le Dr. Jekyll, l'homme invisible, Frankenstein et quelques autres monstres épouvantables dont leur impresario, les deux comiques mettent un point d'orgue à la série en affrontant cette fois une momie nommée Klaris (pour le Kharis de la série *Universal*). Hélas, en 1955, l'aventure apparaît furieusement "outdated".
Nos héros, explorateurs, s'opposent à deux bandes rivales afin de récupérer un précieux médaillon devant leur indiquer l'emplacement d'un tombeau de l'ancienne Egypte. Là ils vont évidemment rencontrer... qui ça ? Mais non, pas le Dr. Livingstone (le lecteur de Vitry-sur-Seine : au piquet !), la momie en question bien sûr, jouée par le cascadeur Eddie Parker, et qui va courir très fort après nos deux nigauds. What a suspense !



METEMPSYCHO (Le Spectre Maudit)

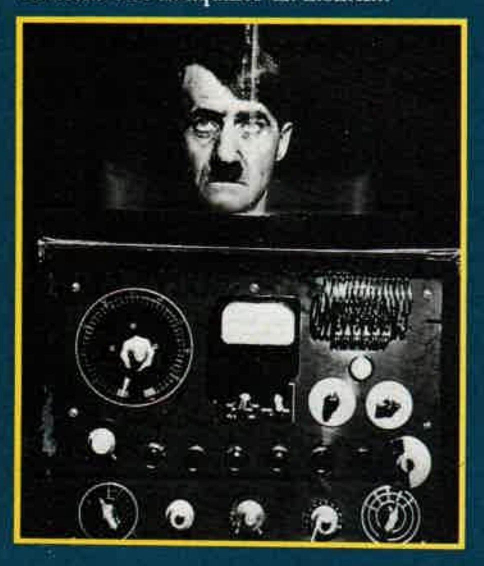
1963. Italie. De Anthony Krystie. Avec Annie Albert, Elisabeth Queen et Mark Marian.

Les années 60 italiennes tentèrent vaille que vaille de recréer l'univers gothique de la *Hammer Film* à l'aide de petites productions souvent plus folkloriques que réellement passionnantes. Ce beau spécimen à l'œil de velours évoque par ailleurs le Carl du **Sang du Vampire** (1958), une autre production britannique de l'époque.
On nous raconte l'histoire d'une jeune fille se demandant si elle ne serait pas la réincarnation d'une comtesse assassinée la veille de son mariage. Des filles se font torturer, des portes grincent, une armure déambule dans les couloirs d'un château et une arbalète tendue depuis des années attend sagement la fin du film et notre présence pour décocher sa flèche vengeresse. Bref, les clins d'œil abondent. Euh, le monstre, pour les clins d'œil, ça suffira , merci...

MADMEN OF MANDORAS

1963. U.S.A. De De David Bradley. Avec Walter Stocker, Audrey Caine et Nestor Paiva.

Très craignos le monstre, puisqu'il s'agit de la tête d'Adolph Hitler qu'une poignée de fanatiques de la grande époque tente de préserver. Sur une île des Caraïbes, ils ont mis au point une machine régénérant son cerveau et lui servant de corps nourrissier. Evidemment, la fureur du Fuhrer ne désarme pas, bien au contraire, puisqu'il formule toujours des projets de conquête du monde au moyen de gaz meurtriers. Incorrigible décidément ! La tête, magistralement incarnée par l'acteur Bill Freed, finira providentiellement dans les flammes, et si personne ne fouille pas trop dans les cendres, nous devrions être tranquilles un moment.



LA LUPA MANNERA

(La Louve se Déchaîne)
1976. Italie. De Rino Di Silvestro. Avec Annick Borel, Frederick Stafford et Dagmar Lassander.

Possédée par l'esprit d'une ancêtre loup-garou (louve-garoute, vous croyez ?) à qui elle ressemble étrangement, une jeune fille se transforme elle aussi en un joli monstre poilu. Un doigt d'érotisme (où va-t-on le mettre ?) accompagne les transformations toujours assez folkloriques. Frederick Stafford balade là sa belle prestance d'ancien OSS 117 dans le rôle du flic chargé de l'enquête, et attend patiemment les 90 minutes règlementaires pour découvrir le coupable et la solution. La jeune personne, ravissante au demeurant, finira tristement ses jours dans un asile. Un simple coup d'œil au titre et il démasquait tout de suite le responsable. On perd un de ces temps, alors...
Assez souvent à l'affiche du Brady ces derniers temps.





ALIEN FACTOR

1979. U.S.A. De Don Dohler. Avec Don Leiffert, Tom Griffin et George Stover.

Don Dohler fut d'abord fanéditeur (*Cinemagic*) avant de se lancer dans la fabrication de petits produits louchant très fort du côté des films d'envahisseurs des années cinquante. Ici trois aliens, particulièrement pas beaux, sortent d'une soucoupe volante tombée sur Terre et s'en prennent à la petite ville de Perry Hill (déformation de la véritable ville natale de Don Dohler). Il s'agit d'un Leemoid (reptile suçant la force vitale des humains), d'un Inferbyce (une gluante créature griffue) et du Zagatile (photo), une peluche géante de plus de deux mètres, vraisemblablement montée sur échasses et s'attaquant ici à George Stover, un autre fanéditeur américain. Quand on dit que la fanédition traverse une crise !
La même année se tournaient aussi **Alien** ou **Attack of the Killer Tomatoes**... A chacun son truc et ses envahisseurs !



MARS NEEDS WOMEN

1966. U.S.A. De Larry Buchanan. Avec Tommy Kirk, Yvonne Craig et Byron Lord.

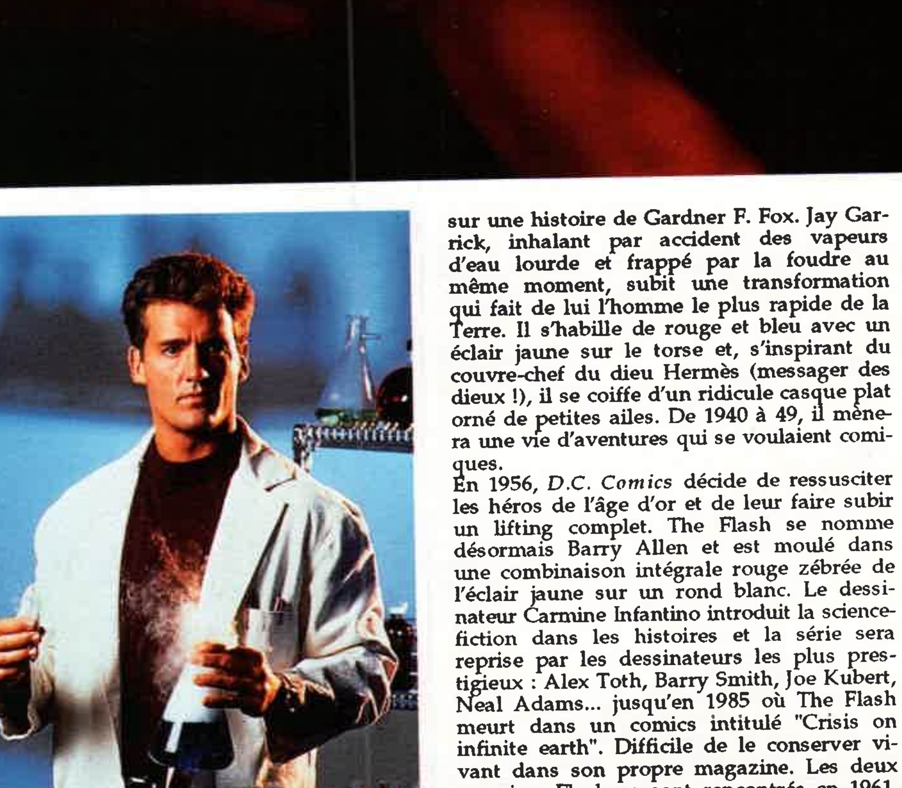
Les Martiens ont besoin de femmes (nous aussi, et alors ? On n'en fait pas tout une affaire...). Donc ils débarquent sur Terre, vu que c'est là qu'elles sont les mieux. Enfin les plus belles qu'elles sont là (bon, laissez tomber, ça fait rien...). Les militaires, incorrigibles, pensent aussitôt à l'avant-garde d'une invasion massive et sortent la grosse artillerie (leurs armes, j'entends). Ceci dit, les effets coûtant cher, on préfère utiliser des stock-shots provenant d'autres productions. Finalement, les Martiens repartiront tout tristes et sans femmes, les antennes rabattues en évoquant très fort la paix des races. Quand même, on aurait pu leur balancer Dorothée, Régine, Rika Zarai, ou bien d'autres qui ne nous servaient plus. C'est pas très sympa, tout ça...

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

THE FLASH

Alors que les limitations de vitesse se font de plus en plus contraignantes, un super-héros, The Flash, nous venge en se déplaçant à la vitesse de la lumière... même en ville !

Le triomphe de **Batman** a décomplexé pas mal de studios qui se sont mis à faire les yeux doux à tous les sujets du même créneau. *Warner* TV a donc accueilli chaleureusement l'idée de Danny Bilson et Paul De Meo (auteurs de **Trancers, Eliminators** et **Zone Troopers** chez *Empire*) de porter au petit écran les aventures de **The Flash**. Sur sa lancée, le duo a également écrit le scénario de **The Rockeeter**, en tournage chez *Disney*. Coup de poker cependant pour *Warner* qui ne craint pas d'opposer son super-héros à l'indétrônable *Cosby Show* vers 20 heures, alors que sa destination logique semblait être les émissions enfantines du samedi matin. Les producteurs s'en expliquent en constatant que *"le nombre de morts aurait été trop important"* et que *"les méchants sont vraiment trop méchants"*. Pas question de le confondre avec ***L'Incroyable Hulk*** ou le ***Batman*** de la télé.



NE D'UN COUP DE FOUDRE

Méconnu en France, *The Flash* a vu le jour en janvier 1940, dessiné par Harry Lampert sur une histoire de Gardner F. Fox. Jay Garrick, inhalant par accident des vapeurs d'eau lourde et frappé par la foudre au même moment, subit une transformation qui fait de lui l'homme le plus rapide de la Terre. Il s'habille de rouge et bleu avec un éclair jaune sur le torse et, s'inspirant du couvre-chef du dieu Hermès (messager des dieux !), il se coiffe d'un ridicule casque plat orné de petites ailes. De 1940 à 49, il mènera une vie d'aventures qui se voulaient comiques.

En 1956, *D.C. Comics* décide de ressusciter les héros de l'âge d'or et de leur faire subir un lifting complet. The Flash se nomme désormais Barry Allen et est moulé dans une combinaison intégrale rouge zébrée de l'éclair jaune sur un rond blanc. Le dessinateur Carmine Infantino introduit la science-fiction dans les histoires et la série sera reprise par les dessinateurs les plus prestigieux : Alex Toth, Barry Smith, Joe Kubert, Neal Adams... jusqu'en 1985 où The Flash meurt dans un comics intitulé "Crisis on infinite earth". Difficile de le conserver vivant dans son propre magazine. Les deux premiers Flash se sont rencontrés en 1961, chacun intervenant pour sauver un ouvrier tombant d'un échaffaudage. Aux protestations du premier, le scénariste expliquera

N  W V



cette confrontation par l'existence de mondes parallèles !
Le monde de la BD allait-il survivre à la disparition de The Flash ? Oui, car dans quelques unes de ses aventures était apparu un gamin, Wally West, doté des mêmes pouvoirs et qui sera surnommé Kid Flash. Quoi de plus naturel que vingt années plus tard en 1987, West, devenu adulte, soit le nouveau Flash. Jamais deux sans trois.

FLASH TELE

C'est le second Flash, Barry Allen, qui est le héros de cette nouvelle série télé. Pour l'anecdote, il faut préciser que le premier Flash fut... Dan Aykroyd, dans l'émission comique *Saturday Night Live*. Le pilote de 120 minutes de la série sort en France directement en vidéo dans une version raccourcie et légèrement remontée pour la rendre plus dynamique ; ce qui est bien le moindre pour celui qui court plus vite que son ombre.
Première constatation, les auteurs/producteurs traumatisés par le film **Batman** ont un peu de mal à s'en éloigner. Au point que certains critiques américains ont affirmé que, soumis à une confrontation policière, The Flash pourrait être reconnu à la place de Batman. La musique ne fait qu'accentuer le fait. On retrouve également le thème du héros tourmenté par un drame familial. Et pour compléter le tout, le film se termine par le sigle de The Flash sur fond de pleine lune.
La principale faiblesse du téléfilm réside sûrement dans ses influences. Il emprunte à **Dick Tracy** ses couleurs, à **Superman** la découverte des pouvoirs et comment s'en servir. Ainsi, parti pour une course de quelques dizaines de mètres, il se retrouve à des dizaines de kilomètres. La série gagnera à se débarrasser de ces scories car le super-héros a une identité intéressante. Le personnage a été remanié pour qu'il rassemble des éléments des trois BD. Mais aussi modernisé en tenant compte du cynisme des années 90, ce qui rend le personnage moins manichéen que ses confrères. Fort heureusement, l'humour n'est pas absent avec notamment le chien de Barry Allen, qui n'arrive pas à s'habituer aux changements de ryhme de son maître.
L'histoire débute, obligatoirement pour une série, par l'explication de la transformation de Barry Allen en The Flash. Travaillant pour la police, il doit, suite à son accident, rencontrer une scientifique qui l'aide à utiliser ses nouvelles possibilités. Elle sera la seule à connaître son secret. Il décide de lutter contre le crime et s'attaque à un gang motorisé qui sème la terreur. Lorsque les motards tuent son frère, officier de police, il décide de se venger...
Doté d'un budget inhabituel, pour un téléfilm, de 6 millions de dollars, ***The Flash*** ne lésine pas sur les effets. 123 effets optiques sont ainsi recensés. Le nouveau venu John Wesley Shipp est un héros superbement body-buildé qui apporte beaucoup d'intensité et de sentiment à son rôle. Il fait vraiment corps avec son costume qui a été conçu en 30 parties distinctes par le spécialiste des effets spéciaux Robert Short (**Beetlejuice**). Il ne fallait surtout pas que l'on puisse soupçonner de quelle façon Allen l'enfile (le costume, hein !) et le résultat est proprement extraordinaire.

Marcel **BUREL**



1990. USA. Réal.: Rob Iscove. Scén.: Danny Bilson et Paul De Meo. Dir. Phot.: Sany Sissel. Mus.: Shirley Walker. Prod.: Pet Fly Production/ Warner Home TV. Int.: John Wesley Shipp, Amanda Pays, Alex Desert, Paula Marshall, M. Emmet Walsh, Michael Nader, Kim Thomerson, Priscillia Ponter... Dist.: Warner Home Video.



HOUSE 3

Annoncé sous le titre **House 3**, ce film s'était finalement appelé **Horror Show** (à cause probablement de problèmes avec les scénaristes qui ont refusé de signer le résultat final) et il récupère ici son titre initial. Max Jenke est un psychopathe de toute beauté travaillant la chair humaine au hachoir à viande, ou noyant ses victimes dans un fût d'eau bouillante. L'inspecteur de police qui parvient à le conduire à la chaise électrique n'est pas près de l'oublier car le tueur, après avoir envahi ses rêves, décide de mettre à mal sa famille...
Mélangeant le gore et l'humour noir avec talent, le film, dans sa première partie, surprend sans cesse et réussit à flanquer la frousse : la découverte du massacre perpétré par Jenke est un grand moment de frisson. Par la suite, tout en demeurant à un bon niveau, les situations et les effets redeviennent plus classiques et attendus. Le duo Henriksen/James mérite un prix d'excellence et restera dans les mémoires.

The Horror Show. USA. 1989. Réal.: James Isaac. int.: Lance Henriksen, Brion James, Rita Taggart... Dist.: G.C.R.

LA CITE INTERDITE

Edité dans une collection pour les gosses, **La Cité Interdite** ne s'adresse pas vraiment aux juniors. Dans un futur proche, un détective reçoit pour mission de protéger un médium italien contre des forces maléfiques qui veulent empêcher la signature d'un pacte de paix entre les mortels et des puissances occultes.

L'école du nouveau dessin animé japonais trouve ici un représentant illustre. Rarement cartoon n'aura été aussi loin dans l'audace, dans la violence. Mais **La Cité Interdite** n'est pas à considérer comme un simple dessin animé. Le metteur en scène l'a conçu comme un film traditionnel. D'où la perfection des cadrages, la puissance des personnages. Yoshiaki Kawajiri distille l'angoisse, se livre à des délires organiques qui distancent le gore américain, se permet du sexe explicite. Le dessin, magnifique, se fait oublier, et les mutations génétiques valent largement les effets spéciaux live. De plus, le principal personnage féminin exhale un érotisme rare, amplifié par des séquences de bondage particulièrement chaudes. Conseillons à l'éditeur de cette cassette de sortir rapidement **Hell City, Midnight Eye** et **Lens Man**, les trois suites de la **Cité Interdite**.

Beast City/Monster City. Japon. 1987. Réal.: Yoshiaki Kawajiri. Dist.: Dagobert.

WATCHERS

Inspiré d'un ouvrage de Dean R. Koontz (qui n'est pas l'auteur des **Griffes de la Nuit** comme l'affirme péremptoirement la jaquette), ce film canadien coproduit par Corman constitue une excellente surprise. Un laboratoire secret de l'armée explose. Deux créatures mutantes qui y ont été élaborées s'échappent : un chien intelligent et un monstre poétiquement baptisé Oxcom. Tout deux sont reliés télépatiquement, mais Oxcom a été programmé pour tuer, et traque le chien ainsi que ceux qui le recueillent... Avec un scénario plus élaboré que ne pourrait le laisser croire ce résumé, **Watchers** surprend par son rythme sans défaillance qui maintient le suspense jusqu'au bout. Avec comme personnages principaux un chien et un adolescent, des craintes étaient possibles, mais là encore, tous les protagonistes sont crédibles. Décernons une mention spéciale à Michael Ironside qui confirme avec talent sa vocation de méchant. Un **Watchers II** est en tournage, nous l'attendons impatiemment.

1988. Canada. Réal.: Jon Hess. Int.: Corey Haim, Barbara Williams, Michael Ironside. Dist.: G.C.R.

2099, LES REVOLTES DU DESERT

Un film qui ne correspond vraiment pas à ce qu'il paraît être. Il s'agit d'une pochade délirante entre **L'Ultime Garçonnière** de Richard Lester et **Cherry 2000**. 2099, l'Amérique est un état totalitaire dirigé par un prédicateur réactionnaire qui vend des collections de bibles à une population exsangue, parquée par une milice musclée. Deux hommes deviennent malgré eux complices de révolutionnaires désireux de retrouver des traces du passé pour clouer le bec au dictateur ! Bénéficiant de moyens assez importants, **2099** nous balade dans un monde insalubre où des mutants cohabitent avec des singes pétomanes. Tout cela ressemble à un vaste cirque planté au milieu d'une décharge publique. Le héros, un horrible macho, demande à toutes les femmes de "baisser leur froc" et le méchant tortionnaire plante des seringues dans l'œil d'un rebelle avant de donner une définition folle du rock'n roll !

Rising Storm. USA. 1988. Réal.: Francis Schaeffer. Int.: Zach Gallilgan, Wayne Crawford, June Chadwick... Dist.: GCR.



C.H.U.D. II

Rien à voir avec le premier du nom. Proche d'une parodie style **Night of the Creeps, C.H.U.D. II** présente de traditionnels teenagers bien américains dérobant un cadavre pendant leur cours de science. Ils égarent celui-ci et le remplacent par un corps trouvé dans la morgue de l'hôpital. Mais le cadavre est celui de Bud, un mutant issu d'une expérience scientifique. Bud est avide de chair humaine mais, pour passer inaperçu, va chez le coiffeur et se met à l'aérobic pour garder la forme... Si les cadavres en cavale vous font rire, cette parodie fera mouche. Sinon, les gags ne brodent pas dans la dentelle fine. Le second degré, ici déployé pour donner à rire des conventions du genre, a connu des jours meilleurs.

C.H.U.D. II : Bud the Chud. USA. 1988. Réal.: David Irving. Int.: Brian Robbins, Robert Vaughn, Gerrit Graham... Dist.: Delta.

AFTERSHOCK

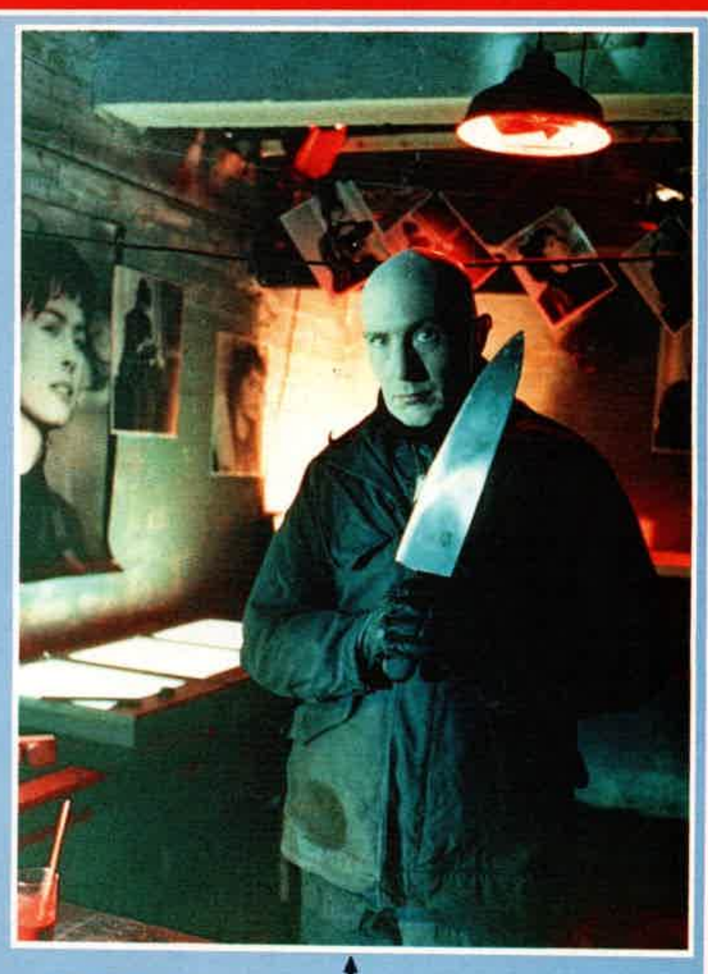
Une belle extraterrestre débarque sur Terre afin de vérifier si notre planète est plus vivable que la sienne. Cruelle déception, car c'est dans un monde post-atomique, ravagé par la guerre et la violence qu'elle se retrouve. Des troupes militarisées traquent sans relâche tous ceux qui ont des velléités de liberté ou d'individualisme.
Tourné dans des terrains vagues ou des cités en cours de démolition, ce petit film ne suscite pas l'enthousiasme, tout au plus un peu de curiosité. Il est regrettable de voir des acteurs que nous apprécions se contenter de jouer les silhouettes (Richard Lynch), se parodier à outrance (Michael Berryman) ou tenter de reproduire l'image paternelle (Christopher Mitchum, qui y parvient sous certains profils).

1990. USA. Réal.: Int.: John Saxon, Christopher Mitchum, Richard Lynch, Michael Berryman. Dist.: Zeed Production.

LA PRINCESSE SATAN

Spécialisé dans les films à effets spéciaux avec des animaux gigantesques, Mister B.I.G. s'attaque maintenant au fantastique plus traditionnel. Un ex-flic (Robert Forster), mis hors-circuit par une balle dans la jambe, se lance à la recherche d'une adolescente fugueuse. Lorsqu'il la retrouve, il ne parvient pas à l'empêcher de se suicider. Il découvre qu'elle entretenait des relations très particulières avec une superbe brune. Il succombe au charme de cette dernière en ignorant qu'elle est âgée de quelques centaines d'années et qu'il a désormais sa place dans un puzzle diabolique...
Heureusement que quelques effets choc secouent cette histoire classique qui réjouira les amateurs de belles plastiques féminines. Nous en sommes.

***The Malediction**. 1990. USA. Réal.: Bert I. Gordon. Int.: Robert Forster. Dist.: CIC Vidéo.*





MERIDIAN

De l'ambition, Charles Band en a parfois. Mais comme il manque la plupart du temps de moyens et de talent, ses films se soldent par des bides artistiques. **Meridian** mêle allégrement **La Belle et la Bête** et **Faux Semblants**. Une malédiction moyenâgeuse, une bête velue qui cache en fait un prince charmant, deux frères jumeaux dont l'un pactise avec Satan... Il y a beaucoup de choses dans **Meridian**. Mais les décors font plus restaurés qu'authentiques, la bête ressemble plus à une carpette qu'à un monstre pathétique. Charles Band fait des efforts de mise en scène et prend son pied à filmer la plastique nue de Sherilyn Fenn, qui constitue la seule bonne raison de visionner ce **Meridian**.

USA. 1989. Réal.: Charles Band. Int.: Sherilyn Fenn, Malcolm Jamieson, Hilary Mason... Dist.: CIC Vidéo.

LE BOUCHER DE NOTTING HILL

Basé sur une idée proche de celle du dénouement de **L'Assassin Habite au 21**, **Le Boucher de Notting Hill** relate une série d'assassinats sanglants. Un innocent est accusé, mais une journaliste le disculpe... Anders Palm, le réalisateur du cinglant **La Main du Saigneur**, privilégie davantage le suspense que le gore. Aérienne, sa caméra subjective décrit des meurtres jamais lassants, toujours filmés avec originalité. Dans un domaine très fréquenté, le psycho-killer, il fait preuve d'une réelle vivacité et d'un sens de l'espace très développé. Malgré une musique un peu trop envahissante, **Le Boucher de Notting Hill** réussit à capter l'attention de bout en bout. Certaines séquences, bien glauques (notamment la découverte du repaire du tueur) méritent d'appartenir à une anthologie du genre.

***Deadline**. Grande-Bretagne. 1988. Réal.: Anders Palm. Int.: Emma Jacobs, Peter Blake, Simon Sheperd... Dist.: Antarès-Travelling.*

JEUX DE ROLES

En plein Moyen Age, un sosie de Merlin l'Enchanteur jette un sort aux descendants d'un souverain qui lui a vendu son âme. Quelques siècles plus tard, aux Etats-Unis, un jeune homme timoré est possédé par l'esprit du démon présent sous la forme d'un magicien et d'un polichinelle. Assez ambitieux mais fauché, **Jeux de Rôles** fait très années 70, très psychédélique. Discret dans la violence et dans l'érotisme, le film s'articule autour de quelques parties de jeux de société. Malgré des efforts quant à la psychologie du héros, cette série B sombre rapidement dans le fonctionnnel et les effets ringards.

***Skullduggery**. USA. 1982. Réal.: Ota Ritcher. Int.: Thom Haverstock, Wendy Crewson, David Main... Dist.: Delta.*

NUCLEAR MUTANT

Un journaliste un peu trop curieux enquête sur une centrale nucléaire dont les patrons écoulent des tonnes de déchets radioactifs aux alentours. Le reporter, convié à visiter le réacteur, sombre dans une cuve de produits chimiques... Et voilà ce que donne le **Nuclear Mutant**, que le réalisateur a voulu comme le croisement de **Freddy** et de **Toxic**. Si le film fait illusion quelques instants, c'est pour mieux vous endormir ensuite. Le reporter se venge de ses assassins, un conseil d'administration servile. Les meurtres se suivent et se ressemblent. Pas assez gore pour être rigolo. Une bonne idée au moins : le Nuclear Mutant liquide une jeune femme en urinant "toxique" dans sa baignoire. Elle est bien bonne, mais c'est la seule !



***Revenge of the Radioactive Reporter**. USA. 1989. Réal.: Graig Pryce. Int.: David Scammel, Kathryn Boese, Randy Pearlstein... Dist.: CIC Vidéo.*

Marcel BUREL

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE (3)



Non content de rebaptiser le titre du film (il s'agit du **I Vampiri**, 1956, de Riccardo Freda, sorti en France sous le titre **Les Vampires**) le concepteur de la jaquette tente de nous faire croire à un cas de vampirisme classique alors qu'il s'agit de tout autre chose. Ici, une aristocrate - adepte de la Comtesse Bathory sans aucun doute - conserve sa jeunesse et sa beauté à travers les âges, grâce à des transfusions sanguines répétées. Rien à voir avec ce "à la nuit tombée, elle se transforme en vampire, buvant tout leur sang..." dont nous parle le résumé. Enfin, il n'y a que la foi qui sauve. Attention, le film est en noir et blanc. Le fait d'y faire attention n'y changera d'ailleurs rien !

Jaquettes détournées, slogans ringards, titres mensongers, ou encore illustrations délirantes, explorons tous ensemble l'univers étrange de la vidéo en folie...

Voici encore quelques exemples flagrants de délires graphiques et de titres voltigeurs pour une meilleure identification de productions trop souvent évasives. Nous poursuivons également notre lexique qui, au final, vous fournira, sinon la totalité, du moins l'essentiel des détournements les plus typiquement scandaleux.

Nous remercions, là encore, Martial Mimoun, Christian Moussy, Evelyne Bahri et le magasin VidéoClock pour leur aide. Vous aussi, n'hésitez pas à nous adresser des jaquettes, ou leur photocopie couleur, en votre possession - et que nous vous retournerons si vous le demandez - ainsi que vos listes de films identifiés par vos soins. Agissez dès maintenant avant que la rubrique ne disparaisse faute de matière première. Ce qui se produira de toute façon un jour ou l'autre. Merci d'avance.

Ce **Choc des Planètes**, utilisant gaillardement le visuel d'**El Caballero Del Dragon** avec Klaus Kinski, fait rien qu'à cacher le curieux **Gorath** d'Inoshiro Honda. Nous sommes en 1980 (euh oui, le film date de 1962) où un corps céleste menace de venir heurter la Terre. Les savants pensent alors à déplacer l'orbite de notre planète pour l'éviter (pas con !). Pendant ce temps, la fonte des glaces provoquée par l'approche de l'astre libère un très méchant monstre préhistorique. Comme on le voit, la Terre est encore mal barrée. Quant au "film de Sanezuni Fujimoto, avec Inoshiro Honda", nos lecteurs auront sans doute rectifié d'eux-mêmes.

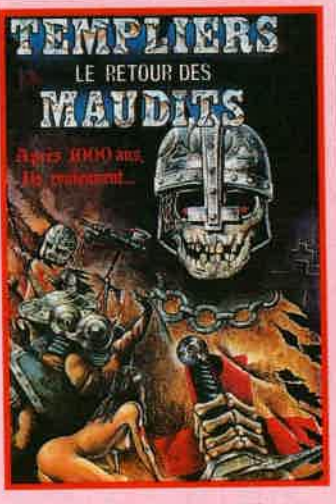




Inutile de chercher cette **Ile de Cauchemar** dans la filmo du grand Terence Fisher, puisqu'il s'agit du titre légèrement trafiqué de **L'Ile de la Terreur**, film de science-fiction que le Britannique tourna en 1966, après son exploration des grands mythes de l'épouvante gothique, et déjà sorti en France sous ce titre. Evidemment, les éléments composant l'affiche ne correspondent à rien de tangible, à part l'eau, peut-être... et de même le slogan "gardez votre souffle... pour votre dernier soupir", quoique pittoresque, donne plus volontiers dans la gratuité passe-partout que dans la stricte vraisemblance. Le dos de la jaquette reprend cette tête féminine cernée par des doigts mystérieux, comme pour tenter de focaliser l'intérêt sur cette scène, hélas toujours aussi brillamment absente du film. Le talent de l'illustrateur n'est pas ici en cause (coucou Laurent !), mais seulement le laxisme du distributeur.



A priori, rien ne semble rapprocher ces deux illustrations. La première mélangeant hardiment **Frayeurs** et **L'Eventreur de New York**, la seconde versant volontiers dans le sous-**Conan** destroy. Cela n'empêche pas les deux jaquettes de dissimuler le même film espagnol, **La Noche de los Gaviotas** (de Amando de Ossorio, 1975), connu en France comme **La Chevauchée des Morts-Vivants**, et faisant suite aux précédents de la série : **La Revolte des Morts-Vivants** (1972), **Le Retour des Morts-Vivants** (1973) et **Le Monde des Morts-Vivants** (1974). Avec tous ces films de morts-vivants dans tous les sens, ça vaut toujours la peine de ne pas pleurer les précisions.





Se servir du nom de Frankenstein pour livrer une pantalonnade sexy est une chose, mais sortir la K7 en l'illustrant du très beau visage de Boris Karloff issu des classiques de l'*Universal*, ça, faut le faire ! Au verso l'arnaque demeure mais ne se rend pas : une simple et admirable photo sépia du même Karloff dans **La Fiancée de Frankenstein** (de 1933). Eh oui, on pouvait croire à une coïncidence, mais là il s'agit bien d'une escroquerie. Rappelons tout de même que ce **Lady Frankenstein** date en fait de 1971. Le "Lady" placé en minuscule au-dessus laissant la part belle au seul "Frankenstein", sans doute pour mieux renforcer l'équivoque. Sur ce que vient faire là, en bas à droite, une réminiscence très précise d'une scène de **L'Invasion des Profanateurs**, de Philip Kaufman, le mystère subsiste. Quant au slogan : "Hier, il avait un cerveau, aujourd'hui, il a un sexe", il prouve que lorsqu'ils ne piquent pas celles des autres, les distributeurs trouvent encore quelques idées. A quand la suite : "Hier il avait un sexe, aujourd'hui il a le sida" ?







Parfois le choix ne manque pas pour habiller vos boîtiers. En l'occurrence, c'est comme vous le sentez pour ce **Trauma** de Dan Curtis (**Burnt Offerings**, de 1976). De la plus rigoureuse illustration représentant l'affiche de sa sortie en salles (celle de gauche) jusqu'à la plus hallucinée (à droite), complètement mensongère. Ne cherchez donc pas cette tête de mort, ces griffes acérées, ce château inquiétant, ces chauves-souris, ces zombies folkloriques en cavale, ni même cette jeune victime déjà renversée. Ici, pas de problème, tout est faux !

LEXIQUE

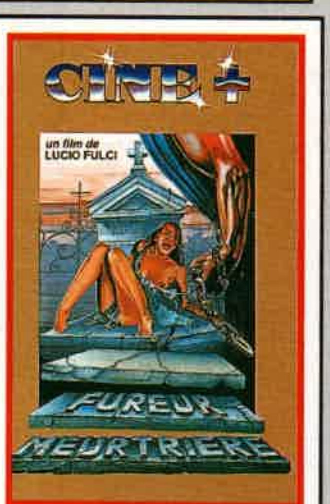
(suite)

L'Enterrée Vivante : La Chute de la Maison Usher (Roger Corman)
Exterminator 2025 : Godzilla Vs. Gigan (J. Fukuda)
La Folle Histoire de Vampiror : Les Temps sont Durs pour Dracula (Vampira) (Clive Donner)
Folie Sanglante : Blue Holocaust (Joe D'Amato)
Frankenstein 2000 : Mosaïco (Mario Mancini)
Fu Manchu : Les 13 Fiancées de F.M. (D. Sharp)
Fureur Meurtrière : La Longue Nuit de l'Exorcisme
Les Griffes de la Mort : La Nuit de la Mort (Raphael Delpard)
L'Homme à la Tête Coupée : Le Viol et l'Enfer des X (Juan Fortuny)
L'Homme de Neanderthal : Le Château de l'Horreur (R. H. Oliver)
Horror Terminal : Les Vampires de Salem (Hooper)
Horror : La Chevauchée des M.V. (A. D. Ossorio)
Hysterical Sadique : Le Sadique Baron Von Klaus (Jesus Franco).
Ile de Cauchemar : L'Ile de la Terreur (T. Fisher)
Invitation Sanglante : Le Silence qui Tue (D. Harris)
Inhumain : Dr. Jekyll et les Femmes (W. Borowczyk)
Jungle 2000 : Eve, Venus Sauvage (R. Mauri)
Laser Killer : Carnage (Corruption) (R. H. Davis)
Lady Vampire : Les Vampires (Riccardo Freda)
La Machination : Perversion Story (Lucio Fulci)
La Malédiction des M.V. : L'Invasion des M.V.
Le Monstre des Planètes Secrètes : La Guerre des Monstres (Inoshiro Honda)

à suivre...



Nous reconnaissions récemment **Le Corps et le Fouet** (de Mario Bava) sous le titre évasif de **Rêves Macabres**. Mais on peut le trouver sous son vrai titre français chez *Alpi Vidéo*. On retrouve avec émotion cette tête de mort à perruque sans trop savoir en quoi cela concerne le film, mais enfin il ne faut pas se montrer trop difficile. Tout va bien, c'est toujours Mario Brava qui réalise. Il va finir par devenir célèbre, lui !

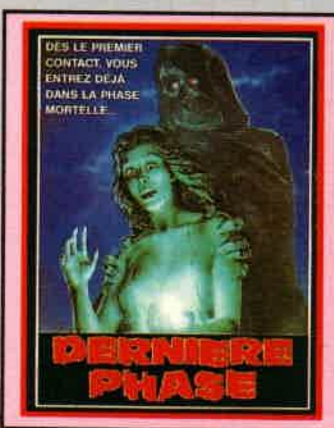


Cet alléchant dessin et ce titre détourné dissimulent habilement le très estimable **La Longue Nuit de l'Exorcisme** que Lucio Fulci réalisa en 1972. Un psychopathe s'amuse à broyer le crâne de jeunes enfants dans un petit village. L'identité du criminel ne laisse pas de surprendre, surtout quand on sait qu'il tue ses victimes pour préserver leur jeune âme et ainsi les purifier.

Je résiste toujours mal à l'envie de citer les résumés. Allez, tant pis, on se le fait : "Qui peut assassiner trois enfants sinon le Diable ? Mais quel bras le Diable arme-t-il ? Les enquêteurs piétinnent (défense de corriger, c'est écrit comme ça...), la population se fait justice, ... l'engrenage du sang tourne"! A défaut de fureur meurtrière, il vous restera toujours la syntaxe meurtrière, c'est déjà ça...



Trois grands noms du fantastique, même si Cushing et Lee ne font guère que traverser l'écran, pour ce **Dr. Diabolic**. On aurait pourtant aimer connaître le nom du réalisateur (Gordon Hessler), et savoir que ce film connut déjà une sortie française, en 1970, sous le titre de **Lâchez les Monstres**. Evidemment, cela date de 20 ans, mais quand même.



"Dès le premier contact, vous entrez déjà dans la phase mortelle". Ce redoutable slogan ne cerne guère le sujet de ce film traitant plutôt de vengeance et du poids de la culpabilité après un meurtre. Derrière cette **Dernière Phase**, il faut ici reconnaître **Le Spectre du Pr. Hichcock**, que Robert Hampton (Freda) signa en 1962, et auquel on pourrait prendre un certain plaisir, si ce n'était ces sautes incessantes du dialogue dues à de mini-coupures assez gênantes. Le synopsis au dos de la jaquette se voit développé autour du nouveau titre pour mieux le justifier. Comme si **Indiana Jones III** se retitrait **Indy Contre Hitler** en réduisant le sujet à cette seule et réjouissante séquence de la rencontre historique.



L'illustrateur reprend ici une scène de **Scandaleuse Gilda**. Le personnage de la femme nue lascivement étendue, et un peu morte sur les bords, correspondant exactement à la pose de Monica Guerritore dans ce film. Il suffira d'ailleurs de se reporter en page 30 du n° 6 d'*Impact* pour s'en convaincre (ceux qui ne le possèdent pas, sortez de cette rubrique !). Il ne vous reste plus qu'à chercher d'où sort le petit lapin et le joli couteau et vous pourrez alors postuler comme illustrateur chez *Delta Vidéo*, vous voyez que ce n'est pas très compliqué. Ah oui, évitez aussi de regarder ce **Jeux de Rôles** (**Skullduggery**, de Ota Richter), vous le regretteriez trop ! Moi c'est parce que j'étais obligé, sinon, vous pensez...

Nous allons remettre le prix de la jaquette la plus ringarde à ce **Château de Frankenstein** qui, une fois encore, cache le **House of Freaks**, ou **Château de l'Horreur**, de Robert H. Oliver (voir numéro 66, même rubrique, ainsi que le dossier "Frankenstein" in *Mad Movies* 64). Cette curiosité date toujours de 1972 et, quelque soit sa nouvelle appellation, ne s'en bonifie pas pour autant.

Penchons-nous un instant sur l'argumentaire au verso : "Un château solitaire, plein de mystère, s'élève en haut d'une montagne (...), c'est là que le célèbre docteur, d'ancienne noblesse, a développé un accumulateur électrique et plié à ses désirs la puissance de l'électricité et découvert le secret de "créer la vie" ! Je pas trop envie le film voir. Et non vous plus, ah oui ?

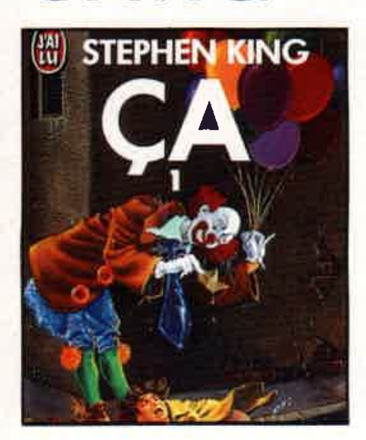


Enquête menée par **Jean-Pierre PUTTERS**

MAD'GAZINE

Par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



CA

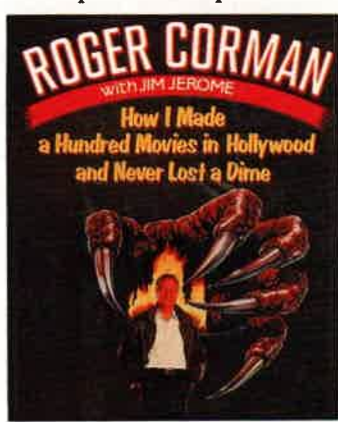
Stephen King
J'ai lu

Ca est un roman à la fois très personnel et tout à fait universel car King parle de l'enfance et dès que l'on aborde ce sujet, les souvenirs se rejoignent et s'entremêlent. Il n'a jamais vraiment voulu dire à quel point. *Ca* était un livre autobiographique. Dans quel personnage retrouve-t-on le plus l'auteur ? Dans le petit gamin bègue, le petit gosse bouffi ou le petit garçon asthmatique ? Difficile à dire. Une seule chose apparaît avec certitude : les cauchemars, les terreurs enfantines sont les siens. Et le roman est totalement empreint de nostalgie. King regrette son enfance, mais n'oublie pas les angoisses qu'elle génère et à quel point elle marque l'adulte. Un beau livre, certes un peu long, mais dont le charme est indéniable, qui entraîne de véritables frayeurs, car les cauchemars que connaissent les personnages ont un jour ou l'autre été les nôtres.

DICK TRACY

Max Allan Collins
Edition n 1 - Michel Lafon

Tout ce qu'on peut voir dans **Dick Tracy-le film** est dans *Dick Tracy-le livre*. L'histoire est impeccablement racontée, les personnages très bien décrits, les particularités physiques des méchants sont consciencieusement dépeintes, l'atmosphère si particulière de la cité du détective bien rapportée et le rythme de l'action complètement respectée. Pourtant, il manque quelque chose. Cette petite touche de magie qui traverse le film, ce charme qui emporte le spectateur au pays du rêve, et lui laisse le sourire aux lèvres, tout en lui serrant la gorge.
Cela dit, c'était déjà un petit miracle qu'un tel charme agisse sur un film dont on attendait tout, sauf tant de ravissement. Le miracle ne se reproduit pas dans le livre, mais nous permet de retrouver l'univers si attachant de l'inspecteur au chapeau feutre.



HOW I MADE A HUNDRED MOVIES IN HOLLYWOOD AND NEVER LOST A DIME

Roger Corman
Random House (en anglais)

Les mémoires du pape du Bis. Un bouquin assez complet où Corman se raconte avec humour, et où il continue à faire ce qu'il a fait toute sa vie : ne pas se prendre au sérieux. Il se raconte donc, et donne aussi son avis sur tous les gens avec qui il a travaillé, de Coppola à Nicholson en passant par Peter Fonda et Scorsese. On regrette une filmographie complète à la fin du livre et la rareté des photos, mais on apprécie cette vision bien décapante d'Hollywood.

SEMIC FRANCE

T'AS LE BONJOUR DE CHEZ MARVEL...



Cela faisait un petit moment que l'on ne vous avait pas parlé de nos super-héros préférés.
Rassurez-vous, ils vont tous bien. Wolverine a toujours les crocs, Ironman n'est pas encore rouillé, l'Araignée tisse encore un peu partout (il pourait faire attention !) et le Surfeur d'argent n'a pas perdu sa planche. Ils ont juste changé d'éditeur. *Semic France* a repris le flambeau de *Lug*. Sinon tout va bien, merci pour eux, et vous pouvez les retrouver dans *Nova*, *Conan*, *Titans*, *Strange* et *Spécial Strange*, chaque mois chez votre marchand de journaux. Sans oublier, bien sûr, *Le Punisher*, *Serval* et autres *Facteur*.

NIGHTMARE MOVIES

Kim Newman
Bloomsbury

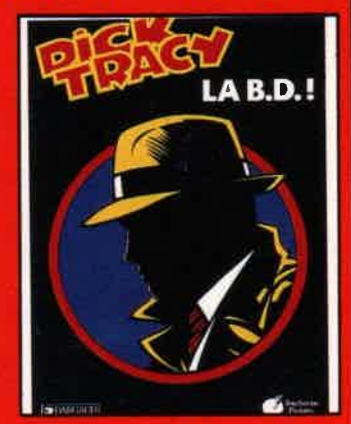
Newman aborde le cinéma fantastique de ces vingt dernières années de façon assez originale. Il ne parle pas de tous les films de cette période d'une manière linéaire et systématique. Il préfère regrouper les films les plus importants en thèmes illustrant des chapitres intitulés *Paranoïa paradise* ou *Auteurs*, ou encore *Return to the past*. Une approche novatrice qui permet une vision assez exhaustive du fantastique contemporain. Une bonne façon de s'apercevoir que ces vingt dernières années représentent une véritable période dorée pour le cinéma fantastique.

DICK TRACY, Retour à la case

Chester Gould (168 F)

Les Gens de *Futuropolis* ont eu une excellente idée en rééditant l'intégrale de Dick Tracy dessinée par Chester Gould. Six albums de luxe au format rectangulaire, ce qui permet de respecter les planches d'origine.
Dick Tracy est né en 1931 dans les pages du *Chicago Tribune*. C'était la première fois que la B.D. faisait appel à un personnage aussi réaliste, un policier intraitable qui enquête dans un univers crédible. L'efficacité était le souci premier de Gould d'où cette sobriété dans la manière graphique. Grâce à cette réédition, on mesure le chemin parcouru par la B.D. et l'importance du personnage de Dick Tracy.

Dargaud
(BD Novelization)



Cette B.D. est une adaptation très fidèle du film. Les dialogues sont repris au mot près et chaque case est la réplique exacte d'un plan du film. Le dessinateur (dont le nom n'est pas une seule fois cité dans tout l'album) ne s'est donc pas trop foulé mais il n'a pas oublié de rendre hommage à Gould en remettant en tête de chaque page le titre, ainsi que le fameux logo, comme si chaque page était extraite du *Chicago Tribune*. On notera au passage, l'aimable roublardise visant à amalgamer le physique de Warren Beaty à celui du héros classique. Evidemment, c'était tentant !

ADIEUX

A un confrère, Michael Krueger (39 ans), créateur de la revue U.S. *Fantastic Films*, et qui avait prolongé sa passion par la mise en scène de deux petits nanars sympas, **Mind Killer** et **Night Vision**. On lui doit aussi les scénarios de **Lone Wolf** et **The Amityville Curse**.

A Wes Dawn (51 ans) disparu le 21 août. Fils du maquilleur Jack Dawn, et maquilleur luimême, on retrouve son nom aux génériques des trois derniers **Star Trek**, ainsi que **Flight to the Intruder**, **...d'Octobre Rouge**, **Piège de Cristal**, **Red Dawn**, **Carrie**, etc...

A Jerry Iger (87 ans) dessinateur de BD, et géniteur de la célèbre sauvageonne Sheena, dont les aventures télévisuelles débutèrent dans les années 50, avec Irish McCalla, et plus tard, et au grand écran, avec Tanya Roberts. Il créa notamment les héros suivants : Wonder Boy, Tiger Girl, The Ray, The Flame, Black Condor, Blue Beetle... Il nous a quittés le 5 septembre.

DISQUES

SAILOR ET LULA

Angelo Badalamenti

Barclay

On pense ce que l'on veut du film de David Lynch (ici, même, à *Mad* les avis divergent), mais sa B.O. est un incontestable petit bijou.
Tous les morceaux entendus dans le film sont sur le B.O., c'est-à-dire que l'on va de Strauss au Trash en passant par *Be-Bop-a-Lula* et, bien sur, *Love Me Tender*. Avec, en point d'orgue, les incroyables compositions d'Angelo Badalamenti. Pas étonnant que ce cinéaste s'entende si bien avec Lynch. Son univers est troublant, agréable, dérangeant, désirable, pervers, attirant. Comme celui de Lynch. On sort de ce disque un peu déboussolé, envoûté par une si fascinante orchestration de la violence et de la tendresse, une si belle mise en musique de la passion. Une pure merveille.
C'est aussi Badalamenti qui s'est occupé de la musique de la série télé de Lynch, **Twin Peaks**. Le compact vient juste de sortir aux U.S.A. On l'attend avec impatience chez nous.



BAD TASTE

Michelle Scullion

Q.D.K. Media

Attention : collector ! Un Allemand un peu fou a édité pour tous les fans de gore la B.O. de **Bad Taste** sur *picturedisc*. Sur une face, on peut voir l'extraterrestre pas beau nous faire un doigt d'honneur, sur l'autre, une tête à moitié découpée d'où jaillit une bonne giclée de sang, rappelant cette fameuse scène inénarrable du film.
Comme quoi l'amateur se sentira immédiatement en terrain de connaissance dans l'approche de cet inestimable objet de collection. Le disque est dans une pochette somptueuse sur laquelle on peut voir un tas de photos inédites du film. Et, pour couronner le tout, on a également droit au poster original. Sur le disque sont gravés la musique du film, les deux chansons hard que l'on entend sur les génériques, ainsi que les dialogues et les bruitages hilarants de la bande son. Quand on vous disait que c'était bien une pièce de collection... On commande ça pour 22 dollars (profitez-en, il n'est pas cher en ce moment...) à Q.D.K. Media, Thomas Hartlage, Ackermannstrasse 9, 2000 Hamburg, Allemagne.



RETOUR VERS LE FUTUR 3

Alan Silvestri

Varèse

On prend les mêmes (notes) et on recommence. C'est un peu la démarche de Silvestri sur cette B.O. Si vous possédez la musique de l'un des deux premiers tomes de la trilogie temporelle (enfin, surtout le deuxième puisque le premier n'est qu'un ramassis "topcinquantesque" de chansons plus ou moins présentes dans le film), ce disque ne vous servira strictement à rien. Difficile de comprendre pourquoi un type comme Silvestri, qui est loin d'être un mauvais, n'essaye pas de créer quelque chose de nouveau, plutôt que d'ajouter deux harmonicas pour faire western et un tchou tchou pour rappeler le train de la fin à des thèmes déjà existants.
Remarquez, sur ce troisième épisode, tout le monde semblait avoir un poil dans la main, "alors pourquoi me fatiguer ?" a dû se dire Silvestri. C'est peut-être aussi ce que l'on va penser avant de mettre le disque sur la platine.

TOTAL RECALL

Jerry Goldsmith

Varèse

Musique symphonique et ordinateur ont rarement fait aussi bon ménage que dans cette B.O. Goldsmith a trouvé la formule. Il a su trouver la bonne mesure pour que la musique synthétisée n'écrase pas les violons, ou l'inverse. Les cordes de l'orchestre sont là pour accentuer la puissance et la violence de l'action, tandis que les sonorités étranges de l'électronique en soulignent le coté futuriste.
Résultat, la B.O. de **Total Recall** fait preuve d'une sorte de classicisme novateur très original. Et c'est, sans aucun doute ce que Goldsmith a fait de mieux depuis un bon petit moment.



ILS ONT OSE !

On connaissait déjà les mini-caddies pour amuser les mioches dans les super-marchés, et qu'ils remplissent accessoirement d'un tas de trucs futiles vus à la télé. Mais il faut s'attendre à mieux. Certains génies planchent en effet sur des émissions télé destinées... aux chiens. Si, si, pas du tout, je n'ai rien bu (ou si peu !). La technique, et la ruse, visent à travailler à la fois le visuel, mais surtout le son, pour susciter l'intérêt de nos braves bêtes. Des vétérinaires prêtant d'ailleurs leur concours pour cette expérience. Après ça, il ne vous restera plus qu'à atteler un caddy au toutou, et il fera les courses tout seul pendant que vous regarderez *La Roue de la Fortune*. C'est la panard velu, ça, non ? Euh, pour les poissons rouges, rien n'est encore prévu, mais ça pourrait venir. Comme d'habitude, nous tiendrons nos chers lecteurs au courant.

Fin septembre, la série *Thriller* (ex *Angoisse*) présentait l'épisode ***Le Bal des Monstres***, dans lequel on organise une soirée costumée ayant pour thème les œuvres d'Edgar Poë. Cela nous permit d'entendre à deux reprises parler de sa célèbre nouvelle *Le Puits et "la" Pendule*. Bravo, les traducteurs... Evidemment, comme cela le supplicié peut savoir l'heure, mais quand même...

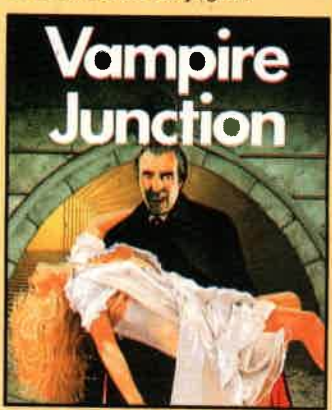
Le générique du Journal de *TF1* nous sonnait agréablement aux oreilles tel un air déjà entendu. On vient finalement de s'apercevoir qu'il s'agit d'un gentil pompage du thème de **Jaws II**, musique signée John Williams. Nous, ce n'est pas notre genre de dénoncer le monde, mais, ceci dit, en cas de dommages et intérêt, ne nous oubliez pas. Merci d'avance.

Hellraiser II sort en K7. Chouette alors ! Voyons ça... ils avaient le choix entre la version coupée et l'intégrale. Prêt pour le résultat des courses ? Pas de surprise, c'est encore la censure qui gagne, et pourtant elle n'existe pas, en principe, pour la vidéo..
- "Ben oui, mais c'est pas d'not faute, Tonton Mad, on a pris la VF, et la VF, elle était comme ça...
- Et alors, personne n'aurait pleuré de visionner la VO, vous savez ?

Interrogé le 18 septembre sur *France-Inter*, un grand responsable de *Télé-7-Jours* explique à la France terrassée la manière dont s'effectue chez eux le choix de la couverture (pour les attachés de presse, lire LA COVER. Je dis ça, sinon ils comprennent pas !).
On se demandait en effet si les options retenues privilégiant les micro-événements de la *Une* étaient voulues ou pas. Le retour de Sabatier (pas chez lui, hein ? A la télé, hélas...) et toutes ces sortes de trucs. Le brave homme nous apprit qu'ils titraient avant tout sur ce qui intéresse les Français et ce qui les intéresse, à la télé, c'est ce qui se passe sur *La Une*. Et voilà, les chiffres parlent, on ne peut rien y faire ! Plus tard, à la question de savoir combien de lettres peuvent arriver au journal lors d'un événement important comme l'interview de Saddam Husseim par Poivre d'Arvor, il répond franchement : " Pas une ! En fait, nos lecteurs se montrent plus instinctifs dans leurs réactions et s'intéressent plutôt à d'autres sujets : le changement de coiffure chez Anne Sinclair, par exemple, ou le départ d'un présentateur...".
Là voilà bien la vraie misère intellectuelle... Moralité : pour lutter contre l'Irak, sortez votre peigne et changez de coiffure, ça devrait suffire.

On s'inquiète dans les milieux presseux - oui, enfin, journalistique - de la crise du Golfe. Non, pas pour ce que vous pensez, mais tout simplement pour la récession économique qu'elle pourrait entraîner à court et à moyen terme. En fait, il ne s'agit même pas de sens civique, mais plutôt d'une inquiétude précise devant la fuite des annonceurs et du déficit publicitaire que subiraient les journaux (eh oui, certains mots en al font aux au pluriel, et ça, on le sait, à *Mad Movies*...). Ceci dit, tant que ces journaux ne vivront pas seulement de leurs ventes, mais de la manne publicitaire, il faudra craindre ce genre de désagréments. Heureusement, à *Mad*, on a résolu ce problème depuis longtemps !

Ce ***Vampire Junction*** ne s'embête pas, qui reprend sans vergogne le visuel d'un Christopher Lee tout droit sorti de la *Hammer*, ceci dans un univers gothique tout aussi absent dans ce récit. Ici, en fait, un jeune homme visite une psy pour la persuader qu'il est un vampire. Elle ne le croit pas. Elle le croira. Mine de rien, ça dure 538 pages...



Marc l'avait repéré en kiosque, et puis Vincent nous l'a amené à la rédaction. Résultat : on se marre comme des fous, au lieu d'écrire nos textes. Ah c'est terrible ce métier, vous savez ! On parle ici de cette satanée *Vie Parisienne* où, encore une fois, les titres frappent très fort. La couverture donne tout de suite le ton avec ce "Moins de pétrole, mais plus de sexe, merci Saddam Husseix !". Comme quoi la crise du Golfe n'effraie pas tout le monde... A l'intérieur, on trouve toujours les scoops d'enfer : "Ils voulaient être Tarzan et Jane, ils se font violer par des babouins" (ça alors ! Pauvres bêtes...) et surtout cette horrible nouvelle : "Un salaud lui fait un môme pendant son coma !" (y'a vraiment des pervers !). Le tout, bien entendu, illustré de photos de modèles n'ayant aucun rapport, même sexuel, avec les faits relatés (par contraction : frelatés). Décidément, on finirait par y prendre goût... Bon, Vincent, vire ça, qu'on travaille un peu, enfin quoi!

Le 4 rue Mansart prend des allures de lieu déserté, que ça en devient critique. Guignebert suit des cours de castagnettes en prévision de son séjour au Festival de Sitges. Toullec se demande s'il passera deux ou trois jours à la rédac, entre le MipCom à Cannes et le Marché du Film de Milan. J.P.P. part des semaines entières qu'on se demande où il va, et cherche la paix intérieure avec l'acupuncture. Allouch prétexte carrément le Kippour pour s'absenter (allons bon, sans le savoir on a embauché un pratiquant). Weber glisse un pied à la TV et n'en sort plus. Quant à Burel, c'est bien simple, il n'est jamais là. Le simple fait d'habiter la Bretagne constitue-t-il une raison suffisante ? On se le demande.
Pendant ce temps, les ex-collabos des revues concurrentes nous font des offres de service que ça en devient indécent. Le 4, rue Mansart conservera-t-il son identité. **HEIN, DITES VOIR** ? Diable, c'est vrai que ça sonne le vide, ici...

Tonton MAD



Magali Daudet, Le Cannet

Quelle émotion ce soir en remplissant mon bulletin d'abonnement ! Cela faisait déjà deux ans que je sortais de mon "antre" tous les deux mois pour aller chercher mon petit *Mad* en kiosque, mais les événements de ces derniers jours m'ont enfin persuadée de m'abonner. Tout d'abord ce qui m'est arrivé en allant acheter le 66. Voici la scène chez le libraire :
Lui - Je peux vous aider ? (notez le ton mielleux).
Moi - Certainement, je cherche le dernier *Mad Movies*.
Lui - *Made Mouvize* ???
Moi - Oui *Mad Movies*, vous savez...
Lui - Ah non désolé (pas autant que moi), mais je n'ai pas ce machin-là (avec une légère nuance de mépris sur le mot machin).
Qu'est-ce que vous en pensez ?
Ensuite l'édito du n° 66, m'a donné à réfléchir. Mais c'est surtout la lettre de Sophie Pellegrino qui m'a achevée (courrier du n° 67). Soudain, tout est devenu limpide, je DEVAIS m'abonner à *Mad Movies*, au plus vite.
Je vous ferai un seul petit reproche à propos de la rubrique Mad'gazine, très bien faite, mais un peu courte. Pourquoi ne pas faire de temps en temps des dossiers sur des auteurs de SF ? K. Dick, Sturgeon, Lovecraft, par exemple. Il y a des centaines d'écrivains géniaux à faire découvrir ou redécouvrir. En attendant je vous souhaite une longue carrière au panthéon des meilleures revues de cinéma.

Où as-tu trouvé un libraire qui ne connaissait pas Mad Movies*, toi ? Tu ne serais pas entrée par erreur dans une charcuterie, des fois ? J.P.P.*

Alain Thia, La Réunion

J'aimerais signaler à Aupiquet Guignebert que l'on a pu voir David Lynch acteur, aux côtés d'Isabella Rossellini dans un film intitulé **Zelly and Me**. Ce film date de 1988, et existe en vidéo en Angleterre.
Sinon, votre numéro 67 est assez géant. Toujours la couverture vernie qui me scie ! Et aussi le dossier **Total Recall**, excellent, plus les interviews et Forum sur **Robocop II**. Bref une bouffée de renouveau après les précédents numéros presque "quelconques", comparativement à ce que vous pouvez faire, c'est-à-dire beaucoup mieux. La suite au prochain numéro.

Comme tu t'en doutes, le sommaire de la revue dépend généralement de l'actualité cinématographique du moment, bonne ou mauvaise, rare ou abondante.
Damned, j'avais oublié Guignebert au piquet ! Bon allez, Vincent, c'est fini, tu peux revenir... J.P.P.

Bruno Quintin

Cher Tonton Mad. Je profite de cette lettre pour te remercier, car grâce à toi et au Festival du Super 8 Fantastique 1989 de *Mad Movies*, *Canal +* nous a acheté notre film **Aurore**. Ce qui va nous permettre d'en réaliser un nouveau. Bien sûr nous allons essayer de le faire en 16 mm, mais cela ne va pas être facile.
Au fait, je vends des *Toxic*, *Spotlight* et quelques posters. Liste contre un timbre à Bruno Quintin, 57, allée des Côteaux, 93360 Le Raincy. Merci, et surtout, durez toujours...

Hervé Bonavita, Marseille

Fidèle lecteur depuis le n° 10, eh oui, ça fait un bail, je n'étais pas abonné. Je répare aujourd'hui cette erreur (horreur ?).
Pour George Lucas, pourquoi ne pas organiser une gigantesque pétition pour le décider à s'atteler à la suite de la **Star Wars saga** ?



Dessin, envoi de Enric Noguer. Et nous qui pensions faire une revue sérieuse, qu'est-ce qu'on est déçus...

Annabel Rajfusta, St Martin du Manoir

Mon cher docteur *Mad*. J'avoue, j'ai péché... voilà : pendant les vacances... j'ai craqué... je suis allé voir **La Nurse**, malgré tes recommandations. Là, je ne sais pas si c'est l'ambiance fumigène-lumière blanche des séries Z de *La Cinq* ou la fin du film complètement imprévisible, mais j'ai tout de même aimé. Pareil pour **Freddy V** que j'ai adoré. je trouve que c'est une des meilleures séquelles. Sans parler des tonnes de suites que j'ai ingurgitées (**Vendredi 13, Freddy, Exorciste, Poltergeist** et maintenant **Gremlins, Robocop**). je ne peux pas m'en empêcher, c'est grave docteur ? (*mais non, un bon Pialat par là-dessus, et tout rentrera dans l'ordre*). J'ai déjà tout essayé (méditation, séquestration de force, exorcisme, sacrifices humains...), rien ne marche : j'adore les films nuls ! Parfois ça me fait rire (**Bad Taste**), ou ça me rend morte de trouille (**Vendredi 13 I et III**). Des fois c'est très très bien, mais je n'aime pas (**Faux Semblants**), des fois c'est très très nul, mais j'adore (**Batman** ! Oui, oui...).
J'ai un autre problème : j'ai vu un film très bien, mais auquel je n'ai rien compris, il s'agit de **Prison**. Alors j'aimerais que tu me contes rapidement cette histoire, si tu veux. Merci d'avance !
Et aussi, please, j'ai parié dix francs avec ma soeur que vous publieriez ma lettre et que j'aurais une photo dédicacée de J.P.P., merci, merci...
Gros bisous à tous les Mansart's Boys Corporation Flying Circus.

Tu aurais parié davantage, on aurait pu s'arranger en partageant, mais là, pour 5F, je me demande si ça vaut vraiment le coup que je la publie.
Bon je te raconte l'histoire, mais tu ne t'endors pas avant la fin, promis ? Donc on exécute un condamné dans une prison. Comme il était innocent, il revient hanter les murs de l'établissement pour se venger d'un peu tout le monde, y compris des autres condamnés (on se demande d'ailleurs pourquoi...). Comme on ne l'aperçoit jamais, la scène finale nous le montre enfin, sortant de terre et toujours enchaîné à la chaise électrique. Voilà. C'est pourtant clair, qu'est-ce que tu n'as pas compris là-dedans ? Ah dis donc, si je te raconte **Blue Velvet**, *tu meurs, alors ! J.P.P.*

Jérémy Di Ciccio, Rombas

Je proteste contre une lettre de votre 65 où une fille dont je garde l'anonymat a cité une phrase qui ne m'a pas plu. Primo que Johnnny n'a rien compris, deuxio pour Johnny on va lui expliquer. Elle disait en avoir marre des définitions du fantastique par les lecteurs. Tertio, sans les définitions du Fantastique que serait le Fantastique ? Eh bien rien, ma petite dame, rien. Le Fantastique est vaste pour l'homme, pour le comprendre il le définit. Peut-être que la lectrice a du mal à comprendre, or elle ne définit pas, elle dort c'est plus reposant. Au fait, avec des amis on loue des K7 et on passe des nuits terribles, si ça intéresse, téléphoner au 87 67 22 33.

Bon, alors, t'as compris la lectrice ? (au fait, dès que tu as compris, tu m'expliques, hein ?). J.P.P.

Pierre Rossito, Argenteuil

Je voudrais vous adresser un grand clap clap pour votre rubrique "comment arroser son jardin sans mouiller ses chaussettes". Ah ben non, je veux dire "Tonton Mad Vs. the Flying Jaquette". Démasquez les toutes, ces maudites jaquettes, que pas une ne vous échappe. Merci d'avance, et aux prochains numéros.



Photo : Fabrice Jouët

Christophe Lajarrige, Laon

Si je prends la plume aujourd'hui, c'est pour obtenir des renseignements intéressant tout amateur du Fantastique. Pourriez-vous publier la liste de tous les Grands Prix du festival d'Avoriaz, et ce depuis 1972, je crois ?
Surtout tenez bon, nous comptons désormais sur vous seul pour défendre ce cinéma. Bonne chance et encore merci de satisfaire ma requête. Au fait, je connais l'adresse d'un excellent exorciste : il pourrait peut-être lever la terrible malédiction de la rue Mansart. C'est monsieur... Ah non, c'est vrai, pas de pub dans *Mad* ! Bon, tant pis, je vais essayer dans *Glwzyxzbe*.

Enfin quelqu'un qui connaît l'orthographe exacte de notre excellent confrère, ça fait du bien, croyez-moi.
Attention, prêt pour le départ du Grand Prix ? Bon, alors : 1973 : **Duel**, *puis* **Soleil Vert**, **Phantom of the Paradise**, *(en 1976, pas de Grand Prix),* **Carrie**, **Le Cercle Infernal**, **Patrick**, **C'était Demain**, **Elephant Man**, **Mad Max II**, **Dark Crystal**, **L'Ascenseur**, **Terminator**, **Dream Lover**, **La Mouche**, **Hidden**, *et, sauf erreur, on arrive en souplesse à 1989 où le Grand Prix se divise en un Grand Prix du Fantastique, à* **Faux Semblants**, *et un Grand Prix de l'Etrange, à* **Paperhouse** *(très mérité). En 1990, le Grand Prix du Fantastique va à* **Lectures Diaboliques** *et le Grand Prix de l'Etrange (de jambon...) à* **La Femme du Livreur de Pétrole**, *que l'on apprécie tous beaucoup, et surtout ceux qui ne l'ont pas vu ! Voilà, c'est tout ce que j'avais à dire. J.P.P.*

M. Averade, Rennes

Combien de fois des amis à moi étaient en rogne après avoir loué une cassette, découvrant à sa vision qu'ils l'avaient déjà vue sur *La Cinq* ou *M6* sous un autre titre. Pour ceux que ça intéresse, et dans l'esprit du Flyng Jaquette, j'aimerais prévenir les lecteurs et donner quelques exemples. Le premier titre est télévisuel, le titre entre parenthèses concerne la vidéo.
Trafic à Beverly Hills (Enquête à Beverly Hills), **Au-dessus de tout Soupçon** (Folie Meurtrière), **Détective Privé** (Dear Detective), **Tuez Mitchell** (Mitchell), **Commando V** (Commando Anti-Gang), **Des Vacances de Rêves** (Le Prince de Bel Air), **La Maîtresse du Désir** (Hot Target), **Companeros** (Les Compagnons de la Gloire), **La Femme Chassée** (Le Rapt), **Le Bras Armé de la Loi** (One Police Plaza), **Pas mon Fils !** (Prisonnière de la Drogue), **En Etat de Choc** (Le Jour du Massacre), **Crime de la Loi** (Crime of Innocence). C'est tout pour aujourd'hui. Etonnant, non ?

Fabrice Jouet, Fleury-les-Aubrais

Je profite de mon temps libre (et Dieu, ou Satan, sait si à l'armée on en a beaucoup) pour vous exprimer mon mécontentement à propos de toutes ces suites. Peut-on parler d'oeuvres originales ? Même si les effets spéciaux sont fabuleux, je les trouve souvent trop présents.
J'en profite pour demander aux maquilleurs, quels qu'ils soient, de me donner quelques renseignements sur la technique de la stop-motion, l'animation des marionnettes et leur conception. J'aimerais aussi informer les lecteurs de la région orléanaise qu'un petit atelier de maquillage va ouvrir, au sein d'un club de cinéma, *Parallèle 45*. Vous pourrez y apprendre le moulage, la sculpture, le maquillage, etc.. Pour tout renseignement, demander Fabrice, au 38 73 57 06, uniquement le week-end, ou au 38 43 08 04, le soir.

Nelson Zepilli, Fécamp

Elisabeth, (je trouve que vous auriez dû vous appeler Elisabeth). Je suis allé voir Cinéma, hier, à l'hôpital. Elle n'est pas en forme (j'étais allé voir **Orange Mécanique**, de Kubrick, ou Philippe Clair, je ne sais plus). A la suite d'une défaillance technique (le projectionniste venait de perdre une jambe au poker), la projection n'a pas eu lieu, mais un spectateur nous a raconté l'histoire. Malgré tout, et malgré surtout l'utilisation d'une escalope pour simuler le traitement Ludovico, je crains que le film n'ait perdu de son impact. Pour tout vous dire, Cinéma et moi sommes en relation depuis 3 ans. Depuis qu'un feu m'a engagé comme figurant sur le tournage d'une *Madame Bovary*. Au début, je jouai une poule mais le metteur en scène prit à partie ma manière de lire du Kant pendant les prises. Je lui proposais Nietzsche, puis une furieuse discussion éclata entre nous. Malgré l'extrême violence du metteur en scène et la centaine de mots qu'il a employés pour me qualifier et que je ne connaissais point, nous tombâmes vite d'accord : j'étais renvoyé... Je quittai le plateau sans demander mon reste, puis, apercevant sur mes pas une ménagère et son fidèle couteau de cuisine, je compris que j'avais oublié d'ôter mon costume. Après m'être à nouveau insinué sur le plateau, sous un habile déguisement (que le metteur en scène me reprocha, d'ailleurs, préférant les poules imberbes), je pus entrevoir des rôles de plus en plus importants. Un service de table, un couple de Japonais, et même un rédacteur en chef sénile (et dont l'exégèse des trois initiales fit bien sourire sous le manteau de la collaboration quand il fallait bien quelque chose sur quoi rire, puisque les Juifs étaient partis), demandant à Dieu de lui révéler le sens de la vie, ou, à la limite, de lui prêter cinq francs. Nous fîmes quelques retouches au scénario, mais le metteur en scène refusa la scène où Bovary gagnait le superbowl contre une équipe de scouts pro-hégélien. Le film sortira en vidéo sous le titre **Les Morts-Vivants chez Lacan**. Après être allé m'abandonner dans les bras étroits de la littérature, je revins à ma seule objette de désir : Eponine Libéria Cinéma, oubliant même que, finalement, elle roulait moins bien que la 205 GTI. Quand je l'ai retrouvée, elle était avec un type, genre athlète. Un Prix de Beauté. Mais je le soupçonnai d'avoir gagné son Prix de Beauté dans un concours canin. Et là, j'eus la révélation de la gravité de son état. Malgré l'apparente sérénité de son montage, de ses mouvements, de ses musiques, je compris qu'elle n'était pas bien. Pour moi, il y a quelques trois causes à cette dépression: A) la starification générale de tout son être (à force d'écrire des tonnes d'éloges sur son moindre doigt de pied, on a fini par perdre de vue ses yeux). B) croissance trop rapide (en moins d'un siècle elle est passée des chants grégoriens à Gustav Malher. Elle a forcément oublié des morceaux en route, et notamment son intégrité artistique, et donc son identité intellectuelle). C) que reste-t-il en elle de Griffith ? Qu'y a-t-il dans ses **Total Recall**, et tous ces trucs bidons qu'on aboie géniaux ? Que reste-t-il d'un Gance ? Y a-t-il encore des Eisenstein ? des Koulechov ? Reste-t-il du jambon, j'ai faim ? Y a-t-il encore quelqu'un dont l'écriture soit théorique ? Réfléchissons ensemble, mes frères. En vérité, je vous le dis, il n'y a plus de jambon, je crois que je vais me faire un café ! (à suivre...).
PS : Ci-jointe une demande d'abonnement, bien que j'ai un reproche à vous faire : en général, vous ne parlez pas assez de la seconde symphonie, en ut mineur, de Gustav Malher...

Merci pour ta lettre, surréaliste, mais tellement signifiante ! J.P.P.

Les Death Boys (!), Perpignan

Depuis pas mal d'années, nous sommes une bande de copains à suivre votre magazine, et il faut vous avouer qu'à la parution de votre dernier *Mad*, un conflit nous a fortement divisés. Exactement en page 38, où la question était : "Quel sein est une prothèse de Rob Bottin ?".
Je croise mes doigts, car après la chute des autres revues de Fantastique, nous prions tous pour que *Mad* ne disparaisse jamais.

Pour répondre à cette brûlante question, j'ai tenté une vaste étude comparative sur un certain nombre de personnes représentatives, et notamment du sexe féminin, d'ailleurs. Maintenant, je peux l'affirmer : je suis exténué ! Non, je veux dire, je peux l'affirmer : les trois seins de l'actrice sont faux. Il s'agit d'une prothèse complète recouvrant sa propre poitrine. Et l'on s'en aperçoit un peu à la vision du film, lorsqu'un personnage les caresse légèrement au passage. J'arrête là, car tout ceci est en train de fâcheusement m'exciter. J.P.P.

Virginie Vilcot, Chambourcy

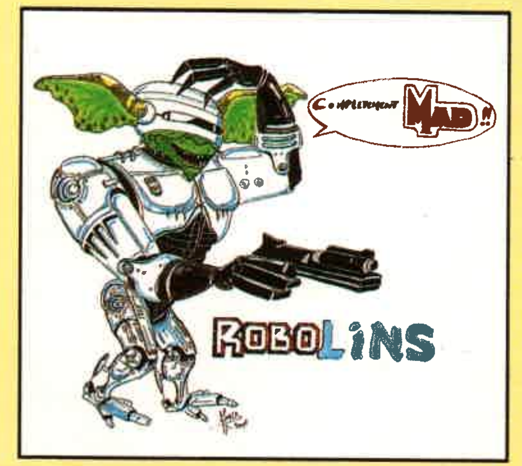
J'ai 15 ans et je trouve ton magazine super géant, bien écrit, avec de beaux articles, et tout et tout... C'est grâce à toi que j'ai vraiment découvert les films fantastiques. Avant, je flippais complètement à la moindre scène gore, mais maintenant, cela me fait plutôt rire. Le seul film qui me hérisse encore, c'est **X-TRO**. As-tu écrit un article dessus antérieurement (*voir in* Mad 29) ?
J'aimerais dire que je cherche des trucs sur Val Kilmer, la B.O.F. de **Dune** et les K7 de **The Hidden** et **Willow**. Virginie Vilcot, 22 bis, allée du Tournoi, 78240 Chambourcy.
Dernière chose, Tonton Mad, t'as quel âge, au fait ?

Tu sais, dans son cas, les années ne signifient plus rien, mais on va quand même le passer au carbone 14, pour voir... J.P.P.

Georges Masson, Toulouse

Quel dommage qu'un film comme **Alberto Express** sorte le même jour que **Robocop II**. A voir les files pour le flic métallique, et seulement une quinzaine de personnes pour le Joffé, on voit tout de suite lequel figurera au box-office d'ici peu.
Un petit mot à propos de la Soca Dance. Vous avez vu comment ça se danse, mais avez-vous bien saisi les paroles de cette me... euh, chanson ? C'est "Do you feel it ?", littéralement : "Est-ce que tu la sens ?" Fallait le faire, non ? Angoisse du jour : *Cannon* nous pondra-t-elle **Soca**, **The Forbidden Dance** ou **Soca Vs. Lambada** ?

Arrête, déjà que les autres m'avaient énervé avec leur prothèse. Décidément, quelle sensualité dans ce courrier ! J.P.P.



Flavien Huynh, Toulouse

C'était le temps béni où "séquelle" n'était pas un terme cinématographique, et où scénario primait sur gros sous. Dans toute sa sagesse, Dieupépé créa *Mad* le premier mois, et de sa couverture intérieure gauche, il créa son compagnon *Impact* le deuxième mois. Puis il créa leurs lecteurs. Mais les démons rebelles, Belzépub, Méphistocensurès et leur chef Satannuiemaisçarapporte investirent Avoriaz la douce et pervertirent les lecteurs avec leurs créations démoniaques (*Télé 7 Jours, OK Magazine*...). Ces lecteurs déchus furent appelés les vô et les beû, et ceux qui étaient restés dans la lumière de Dieupépé, les zailû.
Heureusement, *Mad* et *Impact* étaient dotés des clefs du succès : un amateurisme éclairé, une compétitivité à toute épreuve et un cynisme d'airain. Alors Dieupépé parla : "Allez, la route sera longue et parsemée de nanars, mais vous êtes forts mes enfanzines, cette force c'est la foi de vos zailû en vous. Un jour vous atteindrez le paradis du tirage illimité, et cela sera bien." Ainsi parla Dieupépé. Depuis ce jour-là, bien que méprisés par les vô et les beû, les zailû vivent par *Mad* et *Impact*.
Pour se reposer, une petite contrepèterie gratos : il vaut mieux être peu pour bien dîner (*et tu appelles ça se reposer, toi !*).
Au fait, je recherche désespérément (je ne l'ai pas dit, hein ?) correspondant (e)s aimant SF, Fantastique et absurde. Flavien Huynh, 17, rue de Bougainville, 31400 Toulouse.
P.S. : Grosses, très grosses bises aux jeunes filles qui travaillent avec vous, et que vous cachez hypocritement (I love you Betty !).

Oui, moi aussi... Excuse-là, hein ! Elle ne peut pas être partout... J.P.P.

Joo, Imbault

Depuis son ouverture à Avignon, j'avais jeté un bref coup d'oeil négligent à la librairie *Ciné-Maniac*, sans me douter des trésors qu'elle cachait. C'est grâce aux notules de San Helving, dans le n° 66, que j'ai appris qu'elle vendait des anciens *Mad Movies*. J'y ai ainsi trouvé (entre autres) l'excellent n° 51 sur Avoriaz 88, plus une bonne dizaine de très vieux numéros. Emue et tremblante de joie, je les ai dévorés de retour chez moi. Les ayant lus dans un ordre chronologique, je me suis rendue compte de votre évolution au fil des années. Le style s'est peu à peu transformé, et moi qui suis plutôt sujette à la nostalgie, j'avoue pourtant que votre travail va en s'améliorant. Les numéros récents me paraissent plus professionnels, bien que les textes n'aient rien perdu en modestie et en humour. Je ne peux que vous demander de continuer et vous remercier d'exister, tout simplement.

Renaud Moal, Rennes

C'est déjà rendu à mon 23ème numéro de, je vous le donne en mille, *Mad Movies*, que je crois plus sage de m'abonner. Pour fêter ça, je vous envoie un joli dessin (vous aurez tous reconnu J.P.P., aux oreilles bien sûr). Il s'agit d'un astucieux croisement entre un mythe symbolisant l'ordre et un second le désordre. Deux séquelles et de très bons effets spéciaux, mais manquant hélas des charmes qui nous avaient tant fait aimer les premiers numéros.

David Fakrikian, Paris

Tout d'abord, j'aimerais remercier *Mad Movies* pour son attitude respectueuse, même dans la critique, envers **Robocop 2**, qui est à l'opposé des insultes haineuses et des crachats verbaux proférés à l'égard de ce film par la quasi-totalité des journalistes américains.
Vous posez la question "Pourquoi le film n'a pas très bien marché aux U.S.A. ?" La réponse en est simple. **Robocop 2** est un film trop réaliste, trop proche de la réalité urbaine et sociale américaine, laquelle est en train de tourner au véritable cauchemar. Au cinéma, l'Américain cherche justement à échapper à ce quotidien. Or que trouve-t-il dans **Robocop 2** ? Un reflet à peine grossi de l'Amérique contemporaine, un héros maltraité, programmé et reprogrammé, manipulé. **Robocop** symbolise la confusion mentale que rencontre tout individu qui n'est qu'une statistique, un jouet aux mains de ceux qui ont le pouvoir, issus du gouvernement ou des entreprises privées. J'ai vu **Robocop 2** à San Francisco cet été, et en sortant de la salle, j'ai vu dans les rues la même misère et ressenti le même désespoir que dans le film : clochards, alcooliques errent sans but. Il est difficile de marcher 10 minutes sans être accosté par quelqu'un qui vous demande de l'argent. L'Amérique est en train de s'écrouler. Comment ses résidents peuvent-ils fermer les yeux en échange de voitures, magnétoscopes et spectacles faits pour en mettre plein les mirettes ? La déshumanisation (oui) se situe bien à ce niveau-là, et elle se retrouve dans le personnage de Murphy, qui doit lutter contre elle.
A ce niveau, dire que ce film constitue juste un divertissement d'action relève de l'absurde. Pour ceux qui en douteraient encore, je pense que l'interview d'Irvin Kershner est suffisamment explicite. C'est l'interview la plus dérangeante jamais parue dans *Mad*, depuis celle de John Carpenter à propos de **They Live** (Voir *Mad* 58). Comparez : les deux réalisateurs tiennent le même discours !
Robocop 2 fustige aussi la "Me Generation", la mentalité égoïste, le culte de l'argent qui dominent les U.S.A. aujourd'hui (*seulement les U.S.A., tu crois ?*).
Sinon, page 20, c'est le scénariste Frank Miller qui se tient à la droite de Kershner sur la photo. Et pour ceux qui ne sont pas familiers de ses BD, je ne saurais trop conseiller ardamment la lecture de *Batman* : *Dark Knight* et *Liberty* chez *Zenda Editions*, *Elektra* : *Assassin* et *Hard Boiled* (la BD la plus violente et destroy jamais dessinée, un monument) chez *Delcourt*, enfin *Daredevil* : *Justice Aveugle et Guerre et Amour chez Comics U.S.A.*
Stay mad !

Bernard Joncour, Lennon

Je ne lis pas *Mad* depuis bien longtemps, mais franchement les avis de Vincent Guignebert m'échappent ! Si j'ai bien compris, VG n'a pas aimé **La Dernière Croisade** ou **Chérie J'Ai Rétréci les Gosses**, because ça manque de péripéties, le rytme est pantouflard, etc... (et surtout etc...). Mais quand arrivent **Retour Vers le Futur II** et **Gremlins II**, VG déteste exactement pour les raisons inverses : Arrêtez, ça va trop vite ! Impossible à suivre ! Valium !
En fait, au lieu de chercher de mauvaises raisons, il suffirait de dire que "Big production from Hollywood = mauvais film".
Mais ne vous débarrassez pas de VG (*ah bon, il faudrait savoir. Attends, je le rattrape dans l'escalier et je reviens*...). En gros, il déteste les films que j'aime et aime ceux que je déteste (très peu en fait : il n'y a pas meilleur public que moi). Pour mes choix ciné, il me suffit donc de lire ses critiques, mais à l'envers !!!

CARRIERES

Propos
Anecdotes
Itinéraires
...

Rubrique de
Vincent
GUIGNEBERT



LARRY DRAKE

Larry Drake, Larry Drake, attends, euh... Ah non, j'vois vrââââment pô qui ksé t'y". Oui, pour qui n'a pas suivi, jour après jour, épisode par épisode, 50 minutes par 50 minutes, les démêlés juridiques du cabinet d'avocats - tous plus courageux les uns que les autres, ce ne sont pas des crevettes - de ***La Loi de Los Angeles***, formidable série diffusée sur *La 5*, il est forcément impossible de connaître Larry Drake. Larry Drake joue Benny Stulwicz, et compte dans le quota d'handicapé mental ou physique que se doit d'employer une société. Larry Drake a donc pendant plusieurs années jouer les simples d'esprit avec un naturel tel que plusieurs d'entre nous ici, enfin au moins deux, ont cru que les producteurs de la série avaient eux aussi respecté le quota en embauchant un acteur benêt. Terrible erreur, Larry Drake n'est qu'un génial interprète récompensé pour ce rôle par deux Emmy. Originaire de l'Oklahoma, Larry Drake et sa carrière sont encore inconnus dans le milieu du cinéma. C'est surtout dans des téléfilms et des séries invisibles ici qu'il a fait ses preuves (des titres, en voilà : ***This Stuff'll Kill Ya, Tucking Man, The Big Brawl, Too Good to Be True, For Keeps, The Hollywood Christmas Parade, The Secret***...). Spécialisé dans les rôles de méchants, il apparaît dans **Karaté Kid** et incarne le père Noël psychopathe de ***Nuit de Noël pour Femme Adultère***, épisode de ***Contes d'Outre-Tombe*** réalisé par Robert Zemeckis (voir *Mad 66*). Aujourd'hui, il écrase à lui tout seul le casting complet de **Darkman**. En parfait homme de main d'un constructeur immobilier véreux, il collectionne les doigts de ses victimes. Comment a-t-il eu le rôle ? Fastoche, Sam raimi raconte : *"N'ayant pas une grande expérience dans le choix des acteurs,* Universal *m'a soumis une liste de noms. Larry Drake faisait partie de cette liste. J'étais dans un bureau de casting en train de lire mon script quand une ombre est apparue. Quelque chose de large cachait la lumière. J'ai levé les yeux et j'ai vu une tête de bulldog sur un corps de bulldozer ! C'était Larry Drake..."* Sam Raimi n'a pas raté le coche, son méchant est très méchant et avec un rôle pareil, les portes dorées d'Hollywood devraient s'ouvir devant Larry Drake. Tant mieux.



GEORGE MILLER

Le Cinémascope, vous connaissez ? Mais si, c'est ce format qui, diffusé à la télé, laisse deux traînées bien noires, en haut et en bas de l'écran, tellement grandes qu'on n'y voit plus rien et que les lecteurs de *Télé 7 Jours* en lâchent un "Beurk" d'indignation. Et bien, pour la sauvegarde du Cinémascope, il existe quelques réalisateurs : Brian De Palma, John Carpenter, David Lynch, Dario Argento et, et, et... George Miller, oui. Ce barbu bon vivant et pacifiste a bouleversé voici plus de dix ans les données des deux dimensions cinématographiques. Les premiers plans de **Mad Max**, cette enfilade de bitume torturé par le caoutchouc, valent toutes les lunettes bicolores du monde. Le relief de la 2 D, on peut l'attribuer à George Miller. Comme Max le Fou qui acquiert le potentiel maximum du héros en un minimum de temps. En dix minutes, soit approximativement 1200 mètres de pellicule, un exploit, George Miller a créé un mythe, un vrai, inattaquable, inaltérable, inusable et aujourd'hui encore très "in".

A Queensland, au coeur du cinquième continent, il n'y a qu'un seul cinéma. Très tôt, Miller fréquente plus les tape-culs de la salle que les bancs de l'école, les films américains étant plus attrayants que le calcul de la circonférence du cercle sans Pi (balèze !). Et quand il consent à se rendre à l'école, il n'oublie jamais de se munir d'illustrés. Miller s'oriente plus tard vers la médecine, envoie son frère jumeau assister aux cours pendant qu'il va au cinéma (à raison d'une fois par jour), est reçu à l'examen par hasard, ça arrive, et rentre à l'hôpital St Vincent de Darlinghurst après avoir tâtouillé de la caméra pour quelques courts métrages.

"J'ai vu, dans l'hôpital où j'exerçais, des dizaines de victimes d'accidents graves. Cette violence fait partie de notre quotidien. Dans notre société, nous nous voilons la face devant la violence et la mort, nous les nions, et pourtant elles font partie de la réalité ambiante. Je pense qu'il est bon de prendre conscience de cette pulsion qui nous a permis de survivre. C'est un besoin que nous devons essayer de comprendre et de restructurer pour éviter qu'il nous détruise". Marqué par sa vie professionnelle, Miller cherche donc à comprendre. En 1971, il rencontre le producteur Byron Kennedy (décédé en 1983 suite à un accident d'hélicoptère). La collaboration entre les deux hommes débouche sur quelques courts métrages et films expérimentaux, le plus connu étant **Violence in the Cinema, Part 1** où Miller tend à démystifier la violence sur le grand écran. En 1973, toujours sous la direction de Byron Kennedy, George Miller réalise pour la télévision l'émission *Devil in Evening Dress*. Vient ensuite **Mad Max**, l'éclosion d'une star, Mel Gibson, 190.000 km parcourus pendant le tournage, quatorze véhicules détruits, 57.000 litres d'essence utilisés et des cascades exécutées à 240 km/h. Le succès international aidant, les propositions en provenance d'Hollywood affluent. Miller garde la tête froide, part dix mois aux Etats-Unis pour perfectionner sa technique et revient en Australie où il attaque **Mad Max II**, grand Prix d'Avoriaz, grand film et grand succès. Spielberg, en pleine préparation de **La Quatrième Dimension**, tombe sur **Mad Max** et craque. Il demande à George Miller de réaliser un des quatre sketchs, **Cauchemar à 20.000 Pieds**. Miller, fort d'une première bonne expérience hollywoodienne, s'en retourne en Australie où il réalise pour la télévision ***The Dismissal***, une mini-série de six heures sur le renversement du gouvernement travailliste en 1975. Sur la série, il rencontre George O'Cilvie - futur co-réalisateur de **Mad Max III** - et Philip Noyce - dont il produira **Calme Blanc**. Toujours pour la télévision, il co-produit deux mini-séries de dix heures, **Bodyline** et **The Cowra Breakout**. Puis revient au long métrage avec le troisième chapitre des aventures de Mad Max, qui déçoit nombre de fans. **Mad Max III** lui permet de toucher au clip avec "One of the living" et "We don't need another hero" de Tina Turner. Les propositions US redoublent et Miller se retrouve en 1987 à la tête d'un casting de choix (Nicholson, Cher, Sarandon, Pfeiffer) pour **Les Sorcières d'Eastwick**, son premier long métrage hollywoodien. Son dernier film en date pourrait être la suite de **L'Histoire sans Fin**. Hélas, c'est George Miller, l'autre, qui réalise. 2 George Miller pour 1 cauchemar : celui du journaliste !

Après avoir bricolé des face-huggers dans sa cuisine, Gardner en crée pour ALIENS.


Bigfoot, une collaboration parmi d'autres entre Gardner et Rick Baker.


Le Blob, véritable éponge miracle qui absorbe le corps de ses victimes.

TONY GARDNER


Tony Gardner et une victime du Blob.

L'éternel assistant vient de devenir un maître, certes petit, mais qui a commencé grand ? Tony Gardner, 26 ans, compte l'une des plus belles filmographies du milieu. Son talent lui a permis de sortir de l'ombre des pros qui ont roulé leur bosse tels que Rick Baker, Doug Beswick, Stan Winston ou Greg Cannon.

A 14 ans, Gardner bricole dans son coin des petits films d'animation. Deux ans plus tard, il reçoit une violente gifle en visionnant **Alien** et s'empresse d'imiter avec les moyens du bord les effets spéciaux du film de Ridley Scott. A sa grande surprise, la ressemblance est frappante. Originaire de l'Ohio, Gardner tente de concilier sa passion aux études et tente l'aventure Hollywood. Il rencontre Rick Baker qui, comme Dick Smith, est réputé pour donner des coups de pouce aux jeunes maquilleurs. Le press-book de Gardner impressionne l'ex-numéro un des effets spéciaux qui lui offre de travailler sous ses ordres pendant quelques semaines. Dans le même temps, Gardner s'occupe de confectionner les effets spéciaux des courts métrages de ses amis étudiants. *"Quand Rick m'a appelé, j'ai d'abord tenté de concilier le poste qu'il me proposais avec mes cours à la fac, ce qui a duré à peu près quatre jours ! Ensuite, j'ai décidé de me consacrer pleinement à **Thriller**. Rick m'offrait cinq semaines de boulot et l'occasion d'apprendre énormément. Je n'ai pas laissé passer cette chance et notre collaboration s'est finalement étalée sur des années. Une formidable expérience avec quelqu'un d'aussi gentil que talentueux."* Gardner s'investit à fond sur le clip de Michael Jackson réalisé par John Landis. Il se maquille même pour jouer le premier mort-vivant à sortir de la tombe. Pris sous l'aile protectrice de Baker, Gardner l'assiste sur **Starman** et **Série Noire pour une Nuit Blanche**. C'est le début d'une longue série de films où Tony Gardner apprend le métier aux côtés des meilleurs tout en créant des effets spécifiques à chaque film. Sur **Cocoon**, il s'occupe du mécanisme des extraterrestres lumineux, sur **Les Aventuriers de la Quatrième Dimension** des moules grandeur nature du monstre préhistorique, sur **Link** du costume du singe-marionnette utilisé dans certains plans, sur **Trois Amigos** de la tortue poussant la chansonnette dans une scène anthologiquement drôle. Il participe à la même époque à quelques tournages dont **Ratboy**, ***Fine Tuning*** (un épisode de ***Histoires Fantastiques***), **Assassin** (inédit) et **L'Invasion Vient de Mars**. Son plus gros travail d'assistanat lui permet de réaliser un vieux rêve. Sur **Aliens** et sous la supervision de Stan Winston, Gardner sculpte le fameux face-hugger qui l'avait terrifié étant jeune. Un seul film durant cette période lui offre la possibilité de créer un effet spécial de A à Z. Sur **Le Retour des Morts-Vivants** (1985), Gardner remplace au pied levé Bill Munns pour construire l'incroyable "half-corpse". Tranchée au niveau du bide, une mémé zombifiée lance des insanités aux héros incrédules. Gardner commence à se faire un nom à Hollywood et, avant de se lancer dans une carrière en soliste, assiste de nouveau Rick Baker sur **Gorilles dans la Brume**. Viennent ensuite le thriller **Out of the Dark** et **Under the Boardwalk** (tout deux inédits). L'épopée du **Blob** pointe alors son nez et Gardner est embauché au sein d'un cinquantaine de spécialistes en effets spéciaux pour s'occuper des maquillages et uniquement des maquillages. Si les évolutions du Blob laissent baba, les corps style Chamallow créés par Tony Gardner sont impressionnants de réalisme. Contacté par Sam Raimi pour ravaler la façade de son **Darkman**, Tony Gardner gagne enfin ses galons de star. Sûr qu'on le retrouvera d'ici peu à la tête d'une grosse production. Et cette fois, ce sera lui le chef.

PETITES ANNONCES

Vd. ou éch. vidéos K7 films d'horreur, SF, de 1900 à 1975 seulement. Farace Alex, 16 rue Henri Rewe, 34000 Montpellier.

Rech. jaquettes de films avec Jack Nicholson. Rémi Wermot, 4 rue Albert Thomas, 95300 Pontoise.

"Avis à tous les fans de **Star Wars** ! J'ai un fanzine qui vous intéressera". Guillen, 11 rue M. Renault, 75017 Paris.

Ach. *Mad Movies* 1 à 21, 22 et 25. Arnulf Meifert (Verlag DHG), Kirchplatz 6, D-8401 Hohengebrachims, Allemagne.

Ach. K7 VHS de **Gremlins, Driller Killer, New York 1997, Génération Perdue** + aff. 120x160 de **Shocker, Driller Killer, Tremors** (*arrête, y'a plus de place...*). Ades Robert, 16 av. Ste Foy, 92200 Neuilly.

Ch. K7 VHS de *Métal Hurlant* (VF ou VO). Ach., éch., vds. comics US. Fuzellier Thierry, 7 rue François Mauriac, 80480 Salouël.

Ech. 100 affichettes contre BD (*Tuniques Bleues, Robin Dubois...*) et K7 Nintendo contre autres. Phil Cardinael, 19 r. des 3 Evêchés, 7793 Bizet, Belgique.

Vd. les 50 premiers numéros de *Métal Hurlant*. Etat neuf : 2000 F. Vente au numéro possible (*on va créer des petites annonces payantes, juste pour toi dis-donc*). Gilles Caviglioli, 22 rue de Bagnolet, 75020 Paris.

Vous aimez la vie ? La mort ? (*les nouilles ? Euh, non, pardon...*) Clive Barker ? David Cronenberg ? David Lynch ? Stephen King ? Alors écrivez-moi. Pierre "W" Fortin, 2143 Fradet, J2B 1N7 Drummondville P.Q., Canada.

Ach. Tout sur Michaël J. Fox et les films **Retour Vers le Futur I, II** et **III**. Stéphanie Lecocq, 15 rue Utrillo Vallée, St Ladri, 80080 Amiens.

Ch. fiches ciné de l'E.F. ainsi que toutes jaquettes vidéo (possibilité d'échange). Envoyez liste + prix à Djilali Chenine, 41 cité Soeur Elise, Batiment K., 23400 Bourganeuf.

Vds **41** livres dont vous êtes le héros (1987-90, 15 F pièce). Ech. BD *Marvel* ou romans de films contre BO de **Simetierre, Halloween V** et **Leviathan.** Olivier Gérard, Les Tilleuls, 76190 Yvetot.

Ch. K7 VHS de **The Thing, Poltergeist, Cannibal Holocaust, La Nuit des Masques, La Mouche et Wolfen.** David Verhaeghe, 59 av. de Paris, 95230 Soisy S/ Montmorency.

Vd. plus de 250 films enregistrés à la TV. Tél.: 45 69 00 09. (*tiens si on tentait le record de l'annonce la plus courte, pour voir ?*).

Vd. *Necromicon* 1 et 2 (de Giger), très bon état, au prix de 500 F pièce. Ach. *Mad Movies* 20 et 25 et *Métal Hurlant* spécial **Alien.** Tél.: 90–37-29-33 (après 20 H).

Ch. K7 audio de **Indiana Jones III, Mad Max III, Nikita** et **Batman** contre disques ou K7 de **Retour Vers le Futur I, E.T.,** et **Les Dents de la Mer.** V.E. Pellet, 19 lot. de la Tour Pouget, 30100 Ales.

Ech. B.O. contre B.O., liste contre liste, scooter des neiges contre scooter des neiges (*allez-y, déconnez, comme ça on se repose entre parenthèses*). Christophe Olivo, 39 rue des Fleurs, 69360 Serezin du Rhône.

Ech. BD d'aventure et de SF (liste contre un timbre à 2F 30) contre *Stange* 17 à 93. Sylvain Simon, 15 rue Grégoire Peugnié, 59231 Villesplouich.

Vd. K7 de **Freddy IV, Hellraiser II, Catacombs**, etc... Karim Bouguelaa, 11 cité des Moulins, 09300 Lavelanet.

Vd. BD et livres de SF, en français, anglais ou espagnol. Liste contre enveloppe timbrée à Jean-Marc Faure, 10 rue J.B. Baudin, 21000 Dijon.

Vds Vidéos Pal et VHS de **Killer Klowns, Flesh Gordon, Dream Demon, Siesta, The Stuff...** Tél.: 40-73-00-20. (*bel exemple de gars qui nous engueule et dont on passe quand même la P.A., ça s'appelle de l'honnêteté intellectuelle, et c'est très rare...*).

Vd. *Mad* 22 à 45 (15F pièce), séries complètes de *Vampirella* (25 n°s), *Creepy* (30 n°s) et *Eeerie* (11 n°s). *Echo des Savanes* (première série, 84 n°s), *Circus* (1 à 106). Tél. le soir : (1) 43-56-32-51, (Jean-Claude).

Rech. avec une angoisse non mesurable les *Mad Movies* 1 à 22 et le 25. Olivier Bail, rue Florent Schmitt, Bât. Orion, appt. 1121, 54300 Lunéville.

Ch. VHS de **Hellraiser II.** Julien au 81-34-73-85. (*Bien joué, record battu !*).

Vd. livres dont vous êtes le héros, fiches ciné, posters... rech. docs sur **SOS Fantômes I** et **II.** Benjamin Humeau, Impasse de l'Alouette, 83210 La Farlède. Tél.: 94_48_42_57.

Ch. *E.F.* 1 à 68 ainsi que tout sur les trois **Star Wars.** Vds K7 VHS. Eric Joussein, 12 rue du Torpilleur Sirocco, 63100 Clermont Ferrand.

Vd. VHS de 50 à 90 F. Liste sur demande. Ach. vieux *Strange* et *Titans* aux environs de 15 F pièce. Francis Chaumet, 13 allée des Aubepines (*la césure, des fois, ça pardonne pas !*)., 33290 Ludom Medoc.

Cède *Métal Hurlant* spécial **Alien,** nombreux romans et BD fantastiques. Christophe Dulon, 6 rue G. Fournials, 81000 Albi.

Ach. BO de **Halloween, Les Griffes de la Nuit** et **L'Année de tous les Dangers.** Ch. tout sur Tom Berenger. Michael Lermeno, 73200 Albertville.

Vd. films Pal en V.O. et stéréo, neufs. Prix : 100 F. Tél.: 48-89-07-89, on demande Marc.

Ach. novelisation de **Poltergeist.** Vd. jaquettes et affiches diverses. Liste contre un timbre. Karine Volpi, 9 av. Pasteur Martin Luther King, 38300 Bourgoin Jailleu.

Ch. VHS de **Cinq Jours de Révolution** de Dario Argento. Faire offre à Cyril Vekris 30/34 av. de Fabron, Bat. E, Chat Ste Anne, 06000 Nice.

Ach. tous les numéros de *Mad Movies* inférieur à 67 (*va donc voir en page 48...*). Micky Jo Chevalier, 4 allée des Côteaux, 78110 Le Vésinet.

Perdu contact avec avec Flavien Huynh, de Toulouse (*va voir dans le courrier des lecteurs, il y donne son adresse. Décidément, c'est le bureau de renseignements cette rubrique*). Fans Star Wars/Indy, contactez-moi aussi. Martine Pesquer, 2 avenue du Cap Béar, 66100 Perpignan.

Ch. VHS du **Village des Damnés.** Faire offre à Laurent Carlier, 15 Place, 7301 Waswuel, Belgique.

Vd. nombreuses B.O. en disques. Liste sur demande. Christian Karl, 30 rue de Lupin, 57400 Sarrebourg.

Ch. cartes postales d'affiches de films, affichettes, et des anciens numéros de *Première.* Alexandre Metzger, 4 rue du Stade, 67510 Wingen/Lembach.

Vd. VHS de **Evil Dead** et **Frayeurs** + aff. 120x160 de **Shining** + musiques de films. Pascal Chayer au 62-31-23-72.

Vd. nombreuses BD (*Stange, Nova...*) + revues de cinéma. Ch. cartes postales d'affiches de films. Aldo Dunyach, Rte de Toulouges, 66270 Le Soler.

Ch. K7 de films bis, Z, et de nanars français. Envoyez liste + prix à Benoit Rouy, 46 rue des Buttes (avec un B...) (*oui, ou avec un U...*), 89000 Auxerre.

Ch. enregistrement des "Superstars du Catch" (*ho, la la...*) du 19/08/90 sur Canal Plus ainsi que tout sur Schwarzenegger. David au 91 02 23 54.



LE TITRE MYSTERIEUX

Il y en a qui prenne vraiment le volant dans des états bizarres, pas étonnant qu'on voit tant d'accidents... De quel film s'agit-il ? Le prochain numéro de *Mad Movies* gratuit aux gagnants. A vous de jouer...
Pas un lecteur n'a reconnu notre dernier personnage, qui concernait le film **Spirits,** de l'omniprésent Fred Olen Ray. Ben alors, les gars ?

Vd. nombreuses BD (*Strange, Titans...*). Liste contre enveloppe timbrée. Laurent Rannou, Imm. Armand Barbes, esc. A, 65 rue Armand Barbes, 76300 Sotteville-les-Rouen.

Ch. B.O. de **Vampire, vous avez dit Vampire ?** + docs sur les "new vampires". Marjorie Blondin, Roc Bayard, 24200 Sarlat.

Ch. VHS et tout docs sur les films utilisant la stop-motion. Marc Marin (*ça va mieux ton pied, Marc ?*), 2 rue de la Grelle, 37000 Tours.

Ach. nombreuses jaquettes. Envoyez vos listes à Jacques Douette, 25 rue Gustave Courbet, 70300 Luxeuil-Les-Bains.

Vd. ou éch. plus de 300 B.O. de films sur K7. Liste contre un timbre. Bruno Frenkel, 38 rue Edme-Richard, 36250 Niherne

Ch. K7 audio ou disque des B.O. des **Star Wars** et **Superman** + K7 de jeux Atari 2600. Christophe Chrétien, 57 rue du Fg Montmartre, 75009 Paris.

Ch. docs sur Ray Harryhausen. Guillaume Maringue, 5 rue Bel Respiro, 91200 Athis-Mons

Vd. caméra Bauer Super 8, S 105 XL, sonore, macro, touche fondu, image par image, prises de vues 18-24-36. Tél.: 39 89 16 77. (*on a beau dire, la technique, ça impressionne !*).

Ach. Mad 1 à 14 + 20. Faire offre à Philippe Rollin au 70 46 14 07.

Ch. recueil de *Pilote* et de *Metal Hurlant.* Vd. K7 Live de Pink Floyd. Gilles Maurel, route du Born, 31340 Villemur sur Tarn.

Vd. ou éch. des inédits (Live, albums) des Beatles, Rolling Stones et Prince. Liste contre enveloppe timbrée. Stéphane Clément, 10 av. Victor Hugo, 92160 Antony.

Ach. VHS de **Evil Dead.** Julien Alexandre, 10 rue des Réservoirs, 94410 St Maurice.

Vd. diverses B.O. 30 F pièce, ainsi que affiches de films. Faire offre à Gaëtan Chabanol au 41 47 42 78.

Ch. B.O. de **Bloodsport, Commando, Predator, Superman III** et **IV** + possesseur d'un Atari STE 520 (*t'es battu, on a des 1040 à la rédac...*) pour "échanges multiples". Ach. Tout *Strange* numéroté de 0 à 100. Benoît Lemaître, 26 rue Marcel Pagnol, 78410 Aubergenville.

Vd. *Mad* 16, 18, 19, 22 et 25. Faire offre à Bruno Balan, 3 rue Albert Camus, 27150 Etrépagny.

Vd. VHS neuve de **Curtains** (110F). Tél.: 93-28-00-73. Demander Jacques.

Vd. Livres de SF et Fant. + nombreuses BD et des figurines de **Star Wars.** Christophe Courtade, 16 rue Clauzel, 75009 Paris.

Ach. VHS de **L'Enfer des Zombies.** André Christian, 85 Castors Isabella, 13240 Septemes.

Ch. en V.O. ou en V.F. les VHS de **Indy III, Retour vers le Futur II** et **III, Haute Securité.** Thomas Dupont, 5 av. Michel Ange, Motorpool, Nouméa, Nouvelle Calédonie.

Vd. *Strange, Titans,* etc. Jean-Marie Stoszek, 5 rue Louis Blanc, 54510 Tomblaine

Ach. B.O. de **Vampire, vous avez dit Vampire ?** + docs sur Chris Sarandon. Christel Malet, 5 Place Maurice Ravel, appt 5, 45770 Saran.

Ach. Cartes postales de films. Vd. nombreuses fiches *Première* + B.O. des **Aventuriers de l'Arche Perdue** (K7) et du **Retour du Jedi** (disque). Laurent May, 15 rue du Blaireau, 11100 Narbonne. Tél.: 68-65-34-24.

ILS OU ELLES CHERCHENT

Jeunes filles entre 15 et 17 ans (*ça, c'est précis*) aimant le ciné et voulant correspondre avec moi. Erick Cesarine, 9 rue de Drément, 93130 Noisy-le-Sec.

Belle correspondante (*oui, tant qu'à faire, hein !*), 15-20 ans, aimant le ciné et la littérature fantastique. Eric Lacassagne, 22 impasse Pic du Midi, 65690 Barbazan-Debat.

A correspondre avec personne aimant les films de SF des années 40-50. Alan Le Bars, 50 rue Jean Fouassier, Moncé en Belin, 72230 Arnage.

Corres. pour parlez de tout ce que vous aimez. Vous inquiétez pas pour moi, j'aime tout (*ah bon !*). Fabrice Udry, 1976 Daillon, Valais, Suisse.

Ch. fans des *Avengers* et de Peter Cushing, comprenant si possible l'anglais. Sylvie Panato, 37 rue Cyprien Quinet, 62220 Carvin.

Bédessinateurs de talents pour étoffer le zine *Faille Temporelle.* Franck Debernardi, 6 avenue Lacroix-Robert, 78800 Houilles.

Cinéastes et vidéoastes (*oh, qu'est-ce que c'est moche...*) pour articles et édition K7 vidéo. Fanzine *Dispatch,* Olivier Faverie, 18 rue du Gaingalet, 85200 Fontenay-le-Comte.

Tout sur le Super 8, à des prix abordables, pour projet. Laurent Spadotto, Sainte-Colombe, 33350 Castillon-la-Bataille.

Corres. adorant *Mad,* Le ciné et le groupe dépêche Mode. Patrick Caccioltolo, 8 rue des Chardonnerets, 69780 Mions.

A correspondre avec personnes pour parler de n'importe quoi (*ça va en faire du monde, avec tous ces gens qui disent n'importe quoi !*) et tout doc. sur Alice Cooper. Roxane Hamery, 1 lot. St Marc, 56140 Pleucadeuc.

Tout sur le *Rocky Horror Picture Show.* Francis Gauguet, 267 Bd de la Paix, 64000 Pau.

Modèles féminins pour vidéo érotico-fantastique (*du courrier des lecteurs, la libido gagne les petites annonces, au secours !*). Dominique Laffitte, L'Hoste Estillac 47310 Laplume.

A tourner dans un film. N'importe quel genre. Christophe Rivaud, 612 rue René Thénot, 54200 Ecrovies.

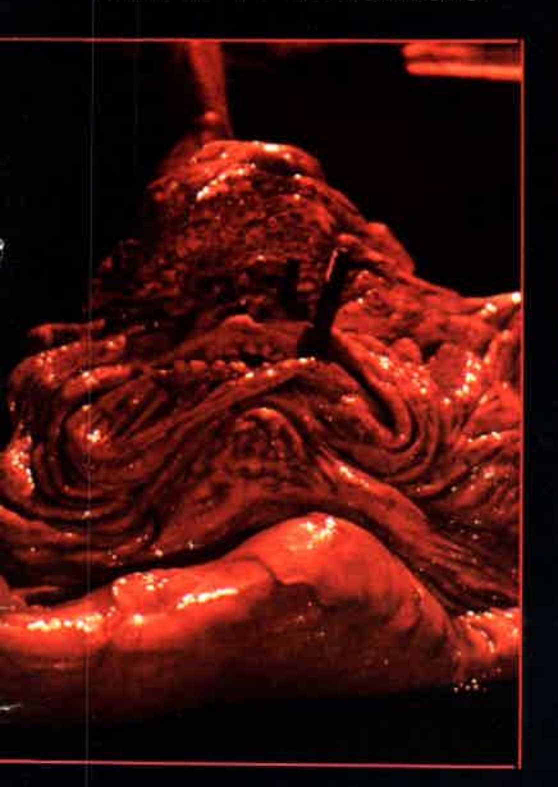
Jeux Donjons et Dragons et aussi corres. de 16 ans ou plus, qui aime le ciné et l'aventure (*question aventure, pour moi, c'est bon...*) (*pour le + de 16 ans aussi !*). Stéphanie Lagrange, 32 rue du Dr. Derrien, 35800 Dinard.

Collaborateurs divers et compétents pour tournage. Christian Gomas, 2 rue du Montellois, 60150 Longueil.

Modèle pour maquillage spécial (*Hum !*). Tél.: 43-82-35-69. Après 20h.

AVANT-PREMIERES MAD MOVIES

Mardi 13 novembre



RE-ANIMATOR II

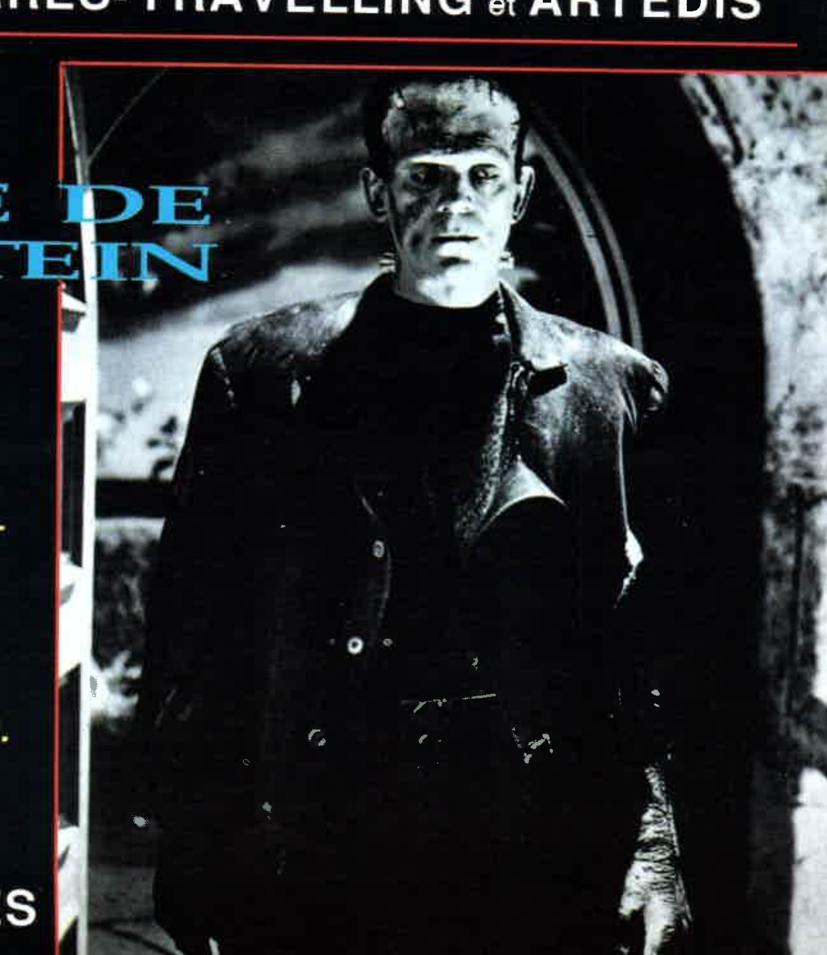
SOCIETY

Mad Movies ***vous invite à une soirée délirante avec deux films particulièrement "Mad" pour la saison :*** Re-Animator II ***et*** Society***. Pour entrer à cette avant-première prestigieuse, une seule carte de visite : la présentation de ce numéro de*** Mad Movies***.***
A l'U.G.C. Triomphe,
92 avenue des Champs-Elysées, 75008 Paris,
le mardi 13 novembre, à 20 heures.

Avec les collaborations d'**UGC**, **ANTARES-TRAVELLING** et **ARTEDIS**

Mardi 20 novembre

LA FIANCEE DE FRANKENSTEIN



Mad Movies ***vous invite à l'avant-première de cette réédition du chef-d'oeuvre de James Whale, où Boris Karloff endossait pour la seconde fois la lourde personnalité du monstre classique. Toujours un seul sésame pour entrer : la présentation de ce numéro de*** Mad Movies***.***
A l'Action Rive Gauche,
5 rue des Ecoles, 75005 Paris.
Le mardi 20 novembre, à 20 heures 30.

Avec **OUI FM et LES GRANDS FILMS CLASSIQUES**

ANTARES-TRAVELLING PRODUCTIONS PRESENTENT



Jusqu'à ce que la mort nous sépare...

H. P. LOVECRAFT'S

RE-ANIMATOR II

BRIDE OF RE-ANIMATOR

WILD STREET PICTURES Présente une Production de KEITH WALLEY - PAUL WHITE un Film de BRIAN YUZNA d'après "BRIDE OF RE-ANIMATOR" de H. P. LOVECRAFT
Avec BRUCE ABBOTT . CLAUDE EARL JONES . FABIANA UDENIO . DAVID GALE . KATHLEEN KINMONT et JEFFREY COMBS dans le rôle d'Herbert West
Producteurs Exécutifs PAUL WHITE.KEITH WALLEY et HIDETAKA KONNO Co-Producteur MICHAEL MUSCAL Directeur de la Photographie RICK FICHTER Décors PHILIP DUFFIN
Montage PETER TESCHNER Musique RICHARD BAND Scénario WOODY KEITH et RICK FRY Produit et Dirigé par BRIAN YUZNA